SCIENCES HUMAINES
N°358
MAI
2023

Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

MICHEL PASTOUREAU
Une histoire haute en couleurs

Précoce, hyperactif, dyslexique, hypersensible…

L'ENFANT HORS NORME

Faut-il médicaliser la différence ?

NUMÉRO SPÉCIAL

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

ENJEU
La faim dans le monde, une malédiction ?

RÉFÉRENCE
Adam Smith
Le pari de l'économie

LIVRE DU MOIS
Serge Paugam
L'Attachement social

L 18925 - 358 S - F: 6,90 € - RD

Delivré à 353101 le 4/04/2023 7:07:50 PM

Université Paris Nanterre

VENEZ FAIRE VOS HUMANITÉS À L'UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE !

2 diplômes d'université (DU)

DU
COMPÉTENCES EN LANGUES ANCIENNES

GREC ET/OU LATIN

4 niveaux

présentiel ou à distance

DU
ORATOR

ARGUMENTATION, EXPRESSION, ÉLOQUENCE

3 niveaux

présentiel ou à distance

Un Master « Humanités »

Master « Humanités classiques et Humanités numériques »
présentiel ou à distance

Une préparation à l'agrégation externe de Lettres Classiques

Diplôme d'université
présentiel ou à distance

Une Licence « Humanités »

Licence « Humanités »
à distance

DÉPÔT DES CANDIDATURES SUR

monmaster.gouv.fr ou ecandidat.parisnanterre.fr

à partir de mars 2023
ou Parcoursup pour L1 Humanités (janvier-mars 2023)

RENSEIGNEMENTS

www.parisnanterre.fr/offre-de-formation-/

DU Orator : p.duchene@parisnanterre.fr
Ducla et Licence Humanités : merlier@parisnanterre.fr
Master « Humanités classiques et Humanités numériques » et agrégation de Lettres Classiques
cdenizot@parisnanterre.fr

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

LA RÉVOLUTION DE LA NEURODIVERSITÉ

La nature aime la variété. Au sein d'une classe d'enfants, des individus très divers se côtoient : des lents et des rapides, des têtes de classe et des têtes en l'air, des sensibles et des durs à cuire, des animaux sociaux et d'autres solitaires... On cherchera en vain un spécimen type. Sous l'œil des adultes, il arrive néanmoins que certains paraissent un peu moins normaux que les autres. Parce qu'ils crient trop fort ou apprennent moins vite. Parce qu'ils se mettent en danger. Parce qu'ils suscitent chez leurs éducateurs un sentiment d'inquiétude, voire d'échec. La France s'attache de plus en plus à les dépister. De nombreux sigles issus de la psychiatrie se sont diffusés : dys (dyslexie, dyspraxie, dyscalculie, etc.), TSA (trouble du spectre de l'autisme), TDAH (trouble d'hyperactivité avec déficit de l'attention), TOP (trouble oppositionnel avec provocation), etc. Ce phénomène fait débat : ces cas relèvent-ils de la médecine ou de l'éducation ?

Lorsqu'il s'agit de vie mentale, le seuil entre le normal et le pathologique est difficile à tracer. Il existe plus souvent un continuum. Cette ambiguïté sort renforcée par des études récentes suggérant que ces troubles renvoient à des forces autant qu'à des faiblesses. Par exemple, les personnes autistes identifient avant les autres les grains de sable susceptibles de ruiner des élaborations complexes. Les dyslexiques peinent en orthographe, mais développent des visions globales et stratégiques. Les dyspraxiques ont du mal à nouer leurs lacets, mais sont « beaux parleurs ». Ils brillent sur scène et crèvent l'écran, à l'instar des comédiens Jean Dujardin ou Daniel Radcliffe. Quant aux hyperactifs, ils se démarquent par leur créativité. On peut aller plus loin et estimer que ces handicapés ne le sont que par rapport à des normes sociales et scolaires, alors même que leur façon de voir et penser leur environnement est susceptible de nous rendre, collectivement, plus intelligents.

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Cette thèse est à l'origine d'un paradigme révolutionnaire, la neurodiversité. La variabilité neurologique de l'espèce humaine serait nécessaire à nos sociétés, autant que la biodiversité l'est à notre survie. Dans *Le Génie des dys* (éd. Sciences Humaines, 2023), le neurologue Michel Habib va jusqu'à poser l'hypothèse d'un intérêt adaptatif de ces atypies du neurodéveloppement : notre époque, confrontée à des crises majeures, a besoin pour les penser de cerveaux câblés différemment. Les dys, TSA et autres TDAH seraient des « *sous-produits non voulus* » d'une évolution rapide de l'intelligence humaine. Typiquement, avec le déploiement de l'intelligence artificielle et de ChatGPT, les circuits cérébraux de la lecture et de l'écriture pourraient être recyclés pour d'autres fonctions, ce qui rendrait bientôt obsolète le diagnostic de dyslexie. L'hypothèse est fascinante. Elle laisse pressentir, derrière l'explosion d'enfants présumés hors norme, l'éclosion d'une humanité nouvelle. ●

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

OFFRE DE PARRAINAGE

Sciences Humaines

Vous êtes déjà abonné ?

Profitez de cette offre pour faire découvrir *Sciences Humaines* à un proche !

Abonnement

6 numéros
(version digitale offerte)

29 €*

seulement
au lieu de 39,80 €*

*Prix de vente au numéro

OFFRE RÉSERVÉE AUX ABONNÉS DE SCIENCES HUMAINES

☐ Je suis abonné-e, j'offre un abonnement découverte à 29 €

PARRAIN / MARRAINE

Nom .....
Prénom .....
Ou numéro d'abonné .....

MON MODE DE RÈGLEMENT

☐ **Par chèque bancaire** ou postal
à l'ordre de Sciences Humaines

☐ **Par Virement**
Banque Populaire Bourgogne F-C
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Adresser le formulaire rempli avec votre règlement dans une enveloppe SANS AFFRANCHIR à :
Sciences Humaines
Libre réponse N° 60546
89019 Auxerre Cedex

DESTINATAIRE DE L'ABONNEMENT

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
Code postal .....
Ville .....

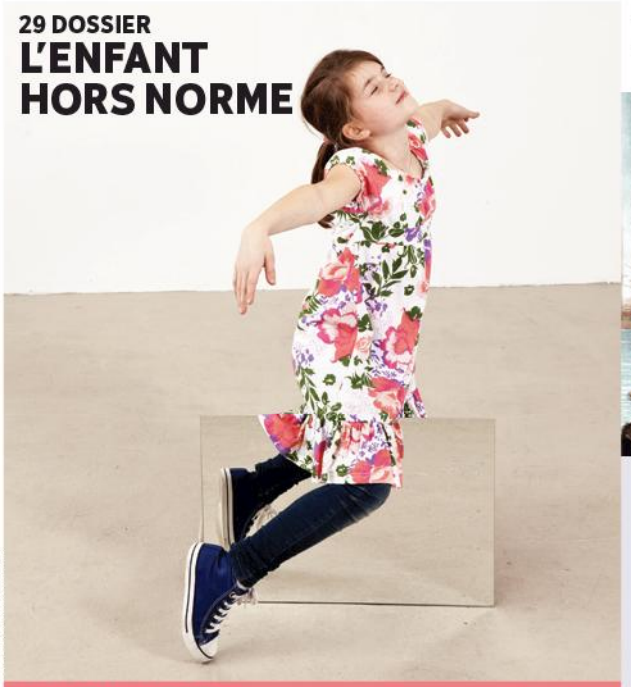
En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que vos droits, consultez notre politique de confidentialité à l'adresse : https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou par mail serviceclients@scienceshumaines.fr

Pour aller plus vite !
03 86 72 17 39
Code promo EPARR358
(paiement par carte bancaire)

* Offre valable pour les particuliers en France métropolitaine et pour un premier abonnement jusqu'au 30/06/2023.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Qu'est-ce que le haut potentiel intellectuel ? En complément de notre dossier de ce mois, retrouvez notre émission sur l'intelligence avec Fanny Nusbaum et Michel Habib, chercheurs en neurosciences. bit.ly/intelSH

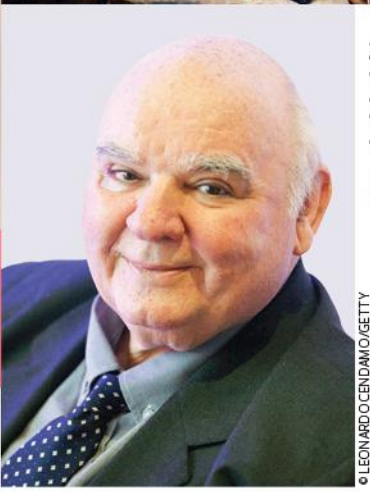

© JAN VON HOLLEBEN

29 DOSSIER
L'ENFANT HORS NORME

JAN VON HOLLEBEN est un artiste berlinois spécialiste des mises en scène et des tours de magie photographiques. Influencé par un père cinéaste et une mère thérapeute pour enfants, il immortalise ce qu'il appelle l'*Homo ludens*, l'humain qui apprend en jouant. Il a illustré ce dossier.

© UIG/GETTY

57 RÉFÉRENCE
ADAM SMITH
LE PARI DE L'ÉCONOMIE


© LEONARDO CENDAMO/GETTY

24 ENTRETIEN
MICHEL PASTOUREAU
UNE HISTOIRE HAUTE EN COULEURS

6 ACTUALITÉS

- **6 Enquête**
  « *Un petit paradis en ville* »
- **10 Image du mois**
  Pas si bête, la foule !
- **18 CULTURE POP**
  Plus belle la vie, miroir des questions sociales

19 ENJEU

- La faim dans le monde, une malédiction ?
  GILLES FUMEY

24 ENTRETIEN

- **Michel Pastoureau**
  Une histoire haute en couleurs

29 DOSSIER L'ENFANT HORS NORME

- **30** Les enfants hors norme sont-ils devenus la norme ? **MARION ROUSSET**
- **34** La précocité intellectuelle en questions **JACQUES GRÉGOIRE**
- **40** À l'école des « atypiques » **BÉATRICE KAMMERER**
- **42** Dyspraxie, le geste empêché **HUGO ALBANDEA**
- **44** Dyslexie : et si c'était une ressource ? **GUILLEMETTE FAURE**
- **48** Le spectre des dys **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
- **50** La vie à fleur de peau **MARC OLANO**
- **52** L'enfant turbulent sous l'œil des psys **ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS**

57 RÉFÉRENCE

- **57** Adam Smith. Le pari de l'économie

62 LE JOUR OÙ...

- Roger Caillois a affronté Claude Lévi-Strauss

64 LE LIVRE DU MOIS

- Ce qui nous lie

66 LIVRES

74 LE MOT QUI FÂCHE

- Décolonial

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

© LEONARDOCENDAMO/GETTY

« UN PETIT PARADIS EN VILLE »

Sociabilité, biodiversité, fraîcheur, ressources alimentaires : les jardins ouvriers imaginés à la fin du 19e siècle présentent des atouts contemporains. Balade à Aubervilliers.

Rendez-vous à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), un samedi matin ensoleillé. Béton, artères automobiles. Il faut traverser une route nationale, contourner un chantier. Avenue de la Division-Leclerc, face aux tours de la cité des Courtillières, une vingtaine de personnes attendent à côté d'une petite porte grillagée. On les rejoint. Le but ? Visiter les jardins ouvriers d'Aubervilliers, près de sept hectares de verdure au cœur d'une zone urbaine dense. Une jeune femme prend la parole. Elle s'appelle Viviane et veut faire découvrir les plantes qui « *poussent librement dans les interstices* », comme ces clématites qui grimpent sur le grillage ou ce goji qui prospère à côté du trottoir, le même dont les baies sont « *vendues à prix d'or dans les magasins bio* ». Viviane est « jardinière ». Ce n'est pas son métier : moyennant une modeste redevance annuelle, cette habitante d'Aubervilliers dispose d'une parcelle de jardin d'environ 200 mètres carrés à la seule condition d'en prendre soin. Notre guide improvisée déverrouille la petite porte, emprunte un sentier creux, longe une haie. Au bout de quelques pas, l'herbe fraîche fait oublier le bitume, les pépiements des oiseaux remplacent le vrombissement des voitures. « *On se croirait à la campagne* », s'émerveille un visiteur. Nous foulons la plaine des Vertus, autrefois première plaine maraîchère de France. Survivance ? À maints égards, les jardins ouvriers créés à Aubervilliers et ailleurs dans la première moitié du 20e siècle apparaissent au 21e plus actuels que jamais.

LA DIVERSITÉ VÉGÉTALE

En matière de biodiversité, Aubervilliers offre des ressources insoupçonnées. Aux jardins, les haies, les bords

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

des sentiers et les douves du fort tout proche laissent prospérer hérissons, oiseaux, végétaux, ce que le botaniste Gilles Clément appelle « le tiers paysage » ❶. À savoir ces « *marges* » que les urbanistes cherchent généralement à « *faire disparaître* », observe-t-il, alors qu'il conviendrait selon lui de « *valoriser* » un « *territoire d'accueil à une diversité chassée partout ailleurs* ». Comme ces plantes dites sauvages que Viviane préfère appeler « *libres* », ce lamier, ces pissenlits dont les racines bouillies exercent un effet dépuratif, ces feuilles d'orties « *riches en vitamine C* », ces violettes dont, autrefois, « *on mangeait les feuilles* ». La diversité végétale s'est traduite, montre Viviane, par une diversité d'usages populaires aujourd'hui redécouverts par l'ethnoécologie ❷.

En contrebas, une dame aux cheveux blancs s'active sur sa parcelle. « *Ça fait cinquante ans que je suis là* (dans ces jardins, ndlr) dit-elle. *Maintenant, je sème les petits pois. En juin, je les récolterai.* » Comme elle, les usagers des lieux viennent surtout d'Aubervilliers, de Pantin et autres villes de Seine-Saint-Denis, département le plus pauvre de France métropolitaine. Il y a une quinzaine d'années, 80 % d'entre eux étaient issus des classes populaires. C'est « *un petit paradis en ville* », résume Carlos, la soixantaine, qui travaille dans l'équipement des cantines et passe ses week-ends au vert. Tous font vivre – et transforment – une initiative vieille de près de cent trente ans. Créée en 1896 par l'abbé Jules-Auguste Lemire (1853-1928), la Ligue du coin de terre et du foyer visait à assurer « *aux ouvriers la jouissance permanente et autant que possible la propriété d'un coin de terre à cultiver* ». Dans cette perspective caractéristique du catholicisme social, note l'historien Jean-Marie Mayeur ❸, le lopin fournit à l'ouvrier méritant des aliments et des loisirs « *sains* », c'est-à-dire, pour ces derniers, au grand air en famille, loin du bistrot et des syndicats. Le rôle nourricier des jardins ouvriers, essentiel en période de pénurie, et l'idéologie agrarienne dans laquelle ils s'ancrent ont conduit le régime de Vichy à les encourager : la France compte 75 000 parcelles en 1939, 250 000 à leur apogée en 1943 ❹. Heureusement, l'histoire ne s'arrête pas là et les sensibilités politiques prospèrent sur ces terrains fertiles avec une diversité qui n'a rien à envier aux plantes. D'abord regardés avec méfiance par les socialistes et les communistes pour leur dimension familialiste, les jardins ouvriers ont trouvé place dans leurs communes. « *Là, ça ne se voit pas, mais on passe une frontière* », indique Viviane alors que nous cheminons. À Aubervilliers, les jardins se divisent en deux parties, l'une gérée par la Fédération nationale des jardins familiaux, héritière de la Ligue, l'autre par l'association des jardins ouvriers des Vertus, créée en 1935 par un socialiste ❺ et dont le siège se trouvait officiellement au bistrot du coin !

« UN ESPACE À SOI »

Au cours des trente glorieuses, tandis que la France se couvre de logements collectifs, de parcs publics et autres « espaces verts », les « jardins familiaux » (c'est désormais leur nom officiel) semblent voués au déclin. Pourtant, en 2023, ces espaces librement cultivés résonnent à nouveau avec les préoccupations contemporaines. Îlots de fraîcheur face aux canicules, ils offrent à leurs bénéficiaires, issus des classes populaires ou désormais des classes moyennes, « *un espace à soi* » autrement inabordable en ville, remarque l'ethnologue Florence Weber ❻. Comme au début du siècle dernier, les jardins familiaux ouvrent ainsi « *une forme de lutte contre les inégalités* » ; ces espaces de sociabilité permettent aussi une « réappropriation des savoirs », qu'ils soient « *paysans* » ou « *agroécologiques* », souligne l'ethnologue. Et par là, une certaine « *autonomie alimentaire* » motivée par des considérations économiques autant qu'écologiques.

Restent deux écueils. D'abord, l'ouverture sur la ville laisse à désirer puisqu'à l'exception des visiteurs occasionnels, seuls les jardiniers et leur famille ont accès au « petit paradis en ville ». Comment y associer les riverains ? À Aubervilliers, certains jardiniers envisagent, nous dit-on, un jardin pédagogique ouvert aux écoles. Surtout, la pression foncière liée à la proximité de la capitale attise les convoitises immobilières et rend ces espaces vulnérables aux projets d'aménagement. En 2021, à Aubervilliers, 4 000 m² du jardin des Vertus ont été détruits pour la construction d'un solarium et d'un spa – annulée ensuite pour illégalité. À l'heure où nous écrivons, plusieurs milliers de mètres carrés verdoyants sont encore menacés de disparaître pour laisser place à une gare du futur, Grand Paris Express. Précieux, les interstices se font rares.

● **ÈVE CHARRIN**
Journaliste, auteure de *La Course ou la Ville*, Seuil, 2014.

❶ Gilles Clément, *Manifeste du tiers paysage*, 2004, nouv. éd., Commun, 2020.

❷ Voir les travaux de l'unité mixte d'écoanthropologie (CNRS/Muséum national d'histoire naturelle/université Paris-Cité).

❸ Jean-Marie Mayeur, « L'abbé Lemire et le terrianisme », *in* Béatrice Cabedoce et Philippe Pierson (dir.), *Cent ans d'histoire des jardins ouvriers*, Créaphis, 1996.

❹ Béatrice Cabedoce, « 1940-1952 : une période charnière pour les jardins ouvriers », *In Situ*, décembre 2018.

❺ Sous l'égide du député-maire Pierre Laval, venu de la SFIO, devenu dans les années 1930 ministre dans des gouvernements de droite avant de rejoindre le régime de Vichy.

❻ Florence Weber, *L'Honneur des jardiniers. Les potagers dans la France du 20e siècle*, Belin, 1998. Citations issues d'un entretien accordé à la revue *Terrestres*, juillet 2021.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

© DR

IMAGE DU MOIS

Pas si bête, la foule !

Le carrefour de Shibuya, situé à Tokyo (Japon), est un des plus importants au monde. Reconnaissable aux zébrures blanches de ses gigantesques passages piétons, il est parcouru chaque jour par des dizaines de milliers de personnes. Shibuya, mecque de la mode tokyoïte, est très prisée des lycéens, des étudiants ou encore des touristes. Et pourtant, la photo de ce carrefour emblématique, extraite de l'exposition « Foules », présentée à la Cité des sciences à Paris, dévoile un ballet urbain parfaitement chorégraphié, loin du chaos souvent associé à la foule.

Depuis son apparition au 19e siècle en tant qu'objet de recherche, la foule a mauvaise réputation : irrationnelle, bête, violente, elle serait la mère de tous les vices. Les recherches récentes révèlent au contraire une mécanique plutôt bien réglée. Inconsciemment, les individus adoptent une série de règles de déplacements précis qui permettent d'ajuster les trajectoires avec une incroyable fluidité.

Si deux piétons qui se croisent ne se cognent pas, c'est qu'ils ont pris l'habitude de s'éviter en se contournant du même côté : par la droite en Europe, par la gauche au Japon ou en Inde. Lorsqu'ils circulent en sens inverse dans un couloir ou sur un passage piéton, les passants vont naturellement se séparer en deux flux : c'est le phénomène des « autoroutes de piétons ».

Des règles qui s'acquièrent dès le plus jeune âge…

Sans même s'en rendre compte, les individus ajustent leurs distances les uns par rapport aux autres selon leur degré de proximité relationnelle. En ville, en cas de forte affluence, ils opèrent des compromis afin de respecter ces espaces, en détournant le regard, par exemple. Des codes qui valent aujourd'hui dans toutes les grandes villes du monde.

● **CÉCILE PELTIER**

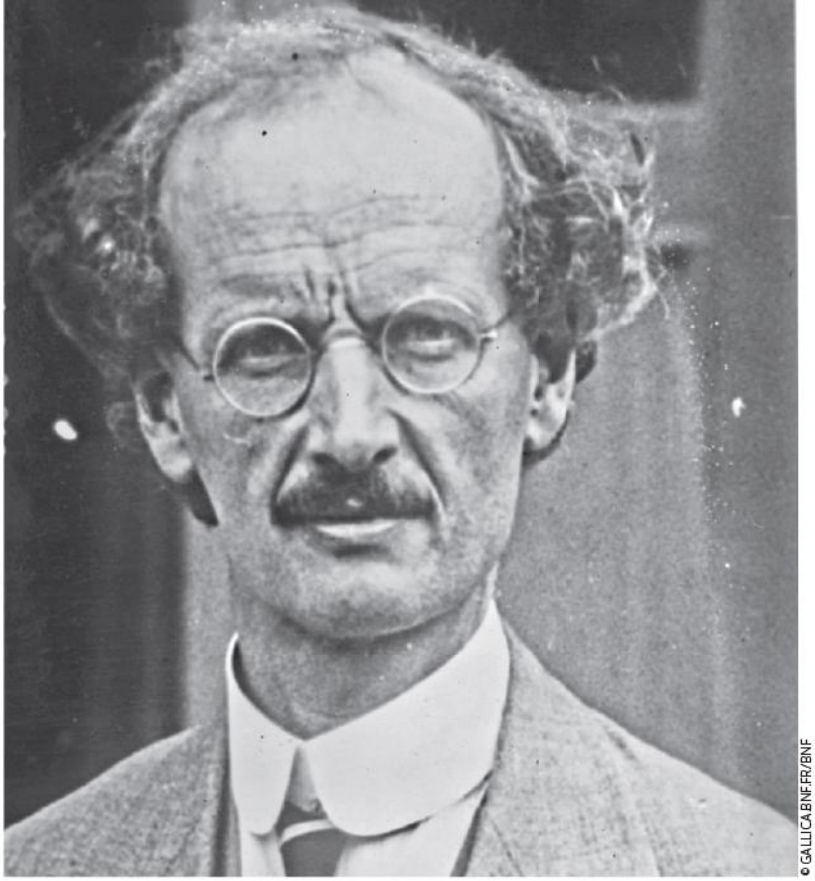
© DR

L'exposition « Foules » présentée à la Cité des Sciences et de l'Industrie, Paris (19e), jusqu'au 7 janvier 2024, s'inspire des recherches les plus récentes. Au fil du parcours, le visiteur explore les mécanismes à l'œuvre entre les membres d'une foule, qu'elle soit physique ou numérique, et les représentations qui en découlent. La scénographie fait la part belle à l'expérience. Au menu : des textes, des capsules scientifiques, des vidéos (comme celle du carrefour de Shibuya) et de nombreux jeux multimédia. Comme cette piste de danse animée, où, en suivant les indications de déplacement, le visiteur expérimente les distances sociales (proxémie) dans le métro, un ascenseur ou sur une plage. ● **C.P.**

À LIRE

- *Fouloscopie, ce que la foule dit de nous*, Mehdi Moussaïd, dessins de Wozniak, Humensciences, 2019.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM



© GALLICA.BNF.FR/BNF

Portrait du professeur Piccard paru dans la presse belge, 1931.

SCIENCES

On a retrouvé le vrai professeur Tournesol !

Les tintinophiles avertis le savent : le professeur Tournesol fait sa première apparition dans *Le Trésor de Rackham le rouge*, publié en 1943. Hergé a croisé dans les rues de Bruxelles celui qui deviendra son modèle, sans oser l'aborder : le physicien Auguste Piccard (1884-1962).

Peu avant la Seconde Guerre mondiale, ce savant frappa les esprits en glanant un double record du monde : il fut à la fois celui qui monta le plus haut dans l'atmosphère, et celui qui plongea le plus bas dans les abysses ! Pour devenir « l'homme le plus haut », il effectua plusieurs ascensions dans une cabine étanche, jusqu'à atteindre l'altitude de 16 201 mètres en 1932. Et pour être « l'homme le plus bas » du monde, il inventa le bathyscaphe, premier véhicule d'exploration des fonds sous-marins.

Le site Gallica BnF a la bonne idée de publier des photos de ce pionnier génial, qui n'hésitait pas à payer de sa personne pour faire progresser la science. Les ressemblances avec son jumeau de papier sont frappantes : même air un peu lunaire, mêmes bouclettes folles autour d'un crâne dégarni, mêmes lunettes rondes, même frêle silhouette enveloppée d'une redingote à col haut lorsqu'il s'élance vers la stratosphère. Quelques différences néanmoins distinguent l'original de son double. A. Piccard, d'abord était très grand : il mesurait 1,96 mètre. Par ailleurs, le physicien bruxellois n'avait nul besoin de sonotone ; son ouïe était parfaite. À l'inverse, Tryphon Tournesol est franchement dur de la feuille, ce qui constitue une source inépuisable de quiproquos comiques dans la bande dessinée. ● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

SOURCE

- gallica.bnf.fr/BnF

SOCIÉTÉ

Le *boom* des vieilles voitures

Alors que l'automobile a mauvaise presse, l'intérêt pour les voitures anciennes, paradoxalement, ne cesse de croître. Gaëtan Mangin, doctorant en sociologie à l'université d'Artois, a tenté de comprendre les raisons de ce phénomène.

Cette tendance s'inscrit dans un mouvement générationnel qui prône la valeur patrimoniale de certains véhicules, mais aussi des valeurs politiques comme la lutte contre l'obsolescence programmée ou contre la consommation de masse. Ainsi, les « *youngtimers* » – des voitures de collection dont l'âge se situe entre 20 et 30 ans mais qui restent trop récentes pour être acceptées comme telles par la Fédération internationale des véhicules anciens (FIVA) – font l'objet d'un véritable engouement ces dernières années.

Pour les amateurs, la voiture de collection renvoie non seulement à l'image d'un capital dans lequel investir, mais s'impose aussi comme une forme de rejet de l'expérience contemporaine de la route et de l'automobile. La voiture ancienne permettrait ainsi de retrouver le goût de l'autonomie et de la débrouillardise ; de revendiquer sa liberté et sa responsabilité individuelles plutôt que la sécurité et l'automatisation. Contrairement à la logique dominante, la voiture de collection offrirait aussi une expérience authentique de la route, à rebours « *des logiques d'efficacité, de rentabilité et du fonctionnalisme urbain qui a produit les autoroutes* ».

● **EMMANUELLE PICAUD**

© SCHLOL/GETTY

SOURCE

- Gaëtan Mangin. « *Youngtimers.* Une sociologie des rapports contemporains à la voiture ancienne », *Territoires contemporains*, en ligne, 11 janvier 2023.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 7:07:50 PM

GÉOGRAPHIE

Les villes françaises perdent en mixité sociale

Souvent affichée comme un objectif par les collectivités locales, la mixité sociale, dans les faits, aurait plutôt tendance à reculer : les disparités spatiales entre quartiers, mesurées selon le revenu des habitants, se sont accentuées dans la plupart des grandes villes françaises (30 sur les 50 étudiées), entre 2004 et 2019, note l'Insee ❶.

Le degré de ségrégation n'est pas lié à la taille de la ville. Les villes les plus hétérogènes ont en commun des écarts de revenus plus marqués, et des ménages modestes avec les revenus les plus faibles. L'historique du développement urbain, les choix opérés par les pouvoirs publics locaux, notamment en matière de logement social, la desserte en transports ou les infrastructures scolaires, peuvent contribuer à expliquer les différences d'une ville à l'autre.

Le classement, lui, a peu évolué en quinze ans : Limoges, Rouen, Avignon ou Lille figurent toujours parmi les villes les plus hétérogènes quand Annecy, Bayonne, Nice ou Lens enregistrent au contraire une homogénéité sociale parmi les plus fortes. Entre les deux, Rennes ou Perpignan affichent une situation intermédiaire, comme les grandes villes de Martinique ou de la Réunion.

Quinze villes, dont Cannes, Grenoble, Valencienne ou Marseille, voient quant à elles la mixité progresser. Des exemples à suivre ? ● **CÉCILE PELTIER**

SOURCE

- Mathilde Gerardin et Julien Pramil, « En 15 ans, les disparités entre quartiers, mesurées selon le revenu, se sont accentuées dans la plupart des grandes villes », *Insee Analyses*, n° 79, 11 janvier 2023.

© SERGIO PARISI/GETTY IMAGES

Vue sur le canal à Annecy, Haute-Savoie, 2009.

Le mot du mois

POLYCRISE

Au dernier Forum économique mondial de Davos, un mot était sur de nombreuses lèvres : « polycrise ». Dans son rapport annuel, l'institution souligne que « *des crises séparées interagissent de façon telle que leur effet combiné excède de loin leur somme individuelle* ».

La popularité du terme incombe à l'historien britannique Adam Tooze, qui l'a diffusé dans son livre *Shutdown. How covid shook the world's economy* (2021) puis dans une série d'articles. À l'aide de schémas, il démontre comment les crises des années 2020 (covid-19, guerre en Ukraine, urgence climatique, retour de l'inflation, tensions avec la Chine…) se renforcent mutuellement pour déstabiliser l'ordre international. La paternité du terme, en revanche, ne lui appartient pas. On le trouve employé dès les années 2010 par le président de la Commission européenne, Jean-Claude Juncker, pour désigner les multiples défis du Vieux Continent, de la crise des dettes souveraines à celle des réfugiés.

Le dirigeant luxembourgeois l'avait lui-même emprunté à Edgar Morin et à la journaliste Anne-Brigitte Kern, qui le développaient dès 1993 dans leur essai *Terre-Patrie* : ils y pointaient comme « *problème vital numéro un* » de notre planète l'existence d'une « *intersolidarité complexe des problèmes, antagonismes, crises* », qu'elles soient « *de santé, de démographie, d'environnement, de mode de vie, de civilisation, de développement* ». Rien de si nouveau sous le soleil, alors ? C'est l'objection émise par l'historien Niall Fergusson qui estime qu'il ne s'agit pas d'un phénomène nouveau. La conjonction de crises est récurrente dans l'histoire, des guerres mondiales aux chocs géopolitiques et économiques des années 1970.

● **JEAN-MARIE POTTIER**

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

TROUBLES ANXIEUX

Trois signes avant-coureurs

Un adulte sur cinq peut être confronté dans sa vie à des angoisses envahissantes, sans lien avec un danger ou une menace réelle. C'est ce qu'on appelle un trouble anxieux. L'origine de ces troubles se trouve souvent dans l'enfance ou l'adolescence. Une équipe de chercheurs français s'est intéressée à leurs signes précurseurs. Ils ont suivi 2 000 adolescents pendant neuf ans, en leur soumettant des questionnaires de santé mentale à 14, 18 et 23 ans et en procédant à des examens d'imagerie cérébrale.

Si les clichés du cerveau n'ont pas permis de faire des prédictions générales sur l'apparition d'un trouble anxieux ultérieur, l'exploitation des questionnaires a été plus concluante. Les chercheurs ont comparé les résultats des adolescents ayant développé un trouble anxieux à l'âge adulte (156) à ceux d'un groupe contrôle restés en bonne santé (424). Ils ont ainsi pu identifier trois types de symptômes prédictifs : le neuroticisme (tendance à ressentir de manière prolongée des émotions négatives, impulsivité, mauvaise gestion du stress), le désespoir (manque de confiance en soi, pessimisme) et des symptômes émotionnels divers (inquiétude, abattement, nervosité ou maux de tête et d'estomac fréquents). Le repérage de ces signes d'alerte dès le début de l'adolescence pourrait permettre un diagnostic plus précoce de ces troubles et ainsi une prise en charge plus efficace, estiment les chercheurs.

● **MARC OLANO**

SOURCE

• Alice Chavanne *et al.*, « Anxiety onset in adolescents : a machine-learning prediction », *Molecular Psychiatry*, vol. XXII, n° 8, décembre 2022.

© EGOITZ/GETTY

© KNAPE/GETTY

PSYCHOLOGIE

D'où vient la peur des clowns ?

Certains ont peur des araignées ou de l'avion. D'autres ont peur des clowns. En réalisant une étude auprès de 528 participants, des chercheurs en psychologie ont démontré que cette phobie, qui toucherait 17 % de la population, peut avoir plusieurs origines.

La « coulrophobie » s'expliquerait dans un premier temps par l'apparence physique des clowns, dont les traits déformés par le maquillage, générerait chez certains d'entre nous un phénomène d'« *uncanny valley* » (vallée de l'étrange). Inventé dans les années 1970 par le roboticien Masahiro Mori, ce terme désigne le sentiment de malaise que nous développons face à des artefacts ressemblant à des êtres humains, comme une main mécanique, des poupées ou encore des marionnettes. Les clowns, à l'apparence mi-homme mi-pantin, peuvent provoquer aussi cet inconfort émotionnel.

Le comportement imprévisible des clowns peut aussi mettre mal à l'aise. Enfin, l'une des explications les plus répandues de cette phobie est d'ordre culturel : nombre de participants touchés par la coulrophobie ont confié avoir déjà vu un film ou lu un roman avec un méchant clown. En revanche, de façon plutôt surprenante, très peu ont témoigné d'une mauvaise expérience dans la vraie vie avec un clown, ce qui est en général une explication commune à la plupart des phobies les plus répandues. Par ailleurs, hommes et femmes ont à peu près obtenu les mêmes scores sur le questionnaire qui leur a été soumis, ce qui laisserait penser que cette peur n'a pas de genre.

● **EMMANUELLE PICAUD**

SOURCE

• Philip Tyson *et al.*, « Fear of clowns. An investigation into the aetiology of coulrophobia », *Frontiers in Psychology*, n° 14, février 2023.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

COGNITION
Le multitâche a des vertus

La pratique du *multitasking* numérique – le fait de réaliser plusieurs tâches ou de répondre à plusieurs sollicitations en même temps sur écran – a mauvaise presse. On lui reproche de fatiguer celui qui s'y adonne, de le distraire et d'affecter ses capacités de concentration. Les preuves scientifiques, déjà ténues, sont encore plus discutables après la publication de chercheurs en neuropsychologie.

Leur travail a la particularité de poser une question nouvelle : exécuter souvent plusieurs tâches numériques en même temps influence-t-il notre façon de faire en dehors des écrans ? Pour y répondre, Vivien Gaujoux et ses collègues ont sollicité 48 étudiants et leur ont distribué quatre cahiers d'exercices simples mais distincts – faire des additions faciles ou compter le nombre de lettres d'un mot par exemple. Les participants avaient 20 minutes pour aller le plus loin possible, sans aucune consigne d'organisation particulière. Ils répondaient à plusieurs questionnaires déterminant ensuite leurs usages des médias et leur personnalité.

Résultats : ceux qui déclarent faire souvent du *multitasking* numérique n'ont pas plus changé de tâches que les autres. Et leur efficacité n'est pas corrélée au nombre de fois où ils sont passés d'un cahier à l'autre : le plus performant a ainsi changé six fois d'exercice, contre deux fois seulement pour le deuxième. Au lieu d'envisager le *multitasking* numérique d'emblée comme une distraction connotée de manière négative, les chercheurs invitent à le concevoir sous l'angle du principe d'exploration-exploitation : dans certains contextes, changer de tâche pourrait simplement être le résultat d'une recherche délibérée de stimulation.

● ADÈLE CAILLETEAU

SOURCE

- Vivien Gaujoux *et al.*, « Multitâche numérique : effets sur l'organisation et la performance à des tâches non numériques », *L'Année psychologique*, vol. CXXIII, 2023/1

© THE GOOD BRIGADE/GETTY

TRAVAIL
La semaine de quatre jours testée et approuvée

La semaine de travail de quatre jours, ça marche ? Oui, selon l'expérimentation menée en Grande-Bretagne dans 61 entreprises entre juin et décembre dernier. La très grande majorité d'entre elles (92 %) souhaite poursuivre l'expérience et 18 ont même adopté cette nouvelle organisation de manière définitive.

Les principaux bénéfices concernent le bien-être des presque 2 900 salariés qui l'ont testée : leur satisfaction au travail est passée de 7,12 sur 10 avant le début de la semaine de quatre jours à 7,69 après sa mise en place. Les salariés déclarent aussi être moins stressés, moins fatigués. Il leur est plus facile de trouver un équilibre satisfaisant entre vie privée et vie professionnelle.

À ces évaluations subjectives correspond une réalité observée par les ressources humaines : le nombre de démissions a baissé de 57 % au cours de la période et le taux moyen d'absence est passé de 2 jours par mois et par employé à 0,7.

Marketing, finance, services à la personne, industries créatives : les entreprises représentées dans l'expérimentation ont adapté la semaine de quatre jours à leurs besoins, en diminuant plus ou moins le temps de travail hebdomadaire moyen (passé de 38 à 34 heures). Certaines ont fixé un jour chômé supplémentaire, d'autres ont réparti différemment l'activité sur l'année. Mais partout, le salaire est resté le même. Sans pour autant léser les employeurs : le chiffre d'affaires des entreprises participantes est demeuré quasi stable. ● A.C.

SOURCE

- « The results are in. The UK's four-day week pilot », *Autonomy* et *4 Day Week Global*, février 2023.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

© DANIELLE DAILLOUX/GETTY

Une famille visitée par une assistante sociale, France, 1977. Les premières assistantes sociales sont venues des États-Unis en 1917.

HISTOIRE

La naissance des assistantes sociales

Dans les années 1920, des services sociaux fleurissent partout en France, à l'initiative d'acteurs privés. Ils vont former le socle sur lequel l'État social va s'édifier. Lola Zappi dévoile leur histoire méconnue.

Ils n'étaient qu'une poignée de services sociaux parisiens au début des années 1920 ; ces organismes privés qui s'attaquent aux « fléaux sociaux » étaient des centaines une décennie plus tard. Ils ont émergé dans le sillage de la Première Guerre mondiale et des difficultés sociales qu'elle a engendrées. Leur but : lutter contre le mal à la racine, plutôt qu'en aval comme le faisaient des œuvres de bienfaisance.

Pour ce faire, ces services font principalement appel à des femmes, souvent issues de la petite bourgeoisie, dont les missions consistent à transmettre des normes d'hygiène, à rééduquer les familles populaires et à les former à la gestion de leur budget. À partir des archives des services sociaux de la Seine, l'historienne Lola Zappi a analysé comment ces services sont devenus, en moins de dix ans, des incontournables de la protection sociale sur lesquels s'appuie l'État.

POUR UN BON USAGE DES AIDES

Une première explication est à chercher du côté de la méfiance à l'égard des pauvres : dès l'origine, versement d'aides sociales et contrôle de leurs bénéficiaires vont de pair. Puisque l'État veut enquêter sur ceux qui font l'objet d'aides pour s'assurer de leur bon usage, il faut des enquêteurs. En l'occurrence, des assistantes sociales. Heureux hasard : les premières écoles parisiennes de service social sont apparues dans les années 1910, avec l'objectif de créer un nouveau corps professionnel formé aux méthodes d'enquêtes mais aussi aux questions médicales et d'hygiène. L'administration publique vante le professionnalisme de ces assistantes sociales et infirmières visiteuses et la souplesse du privé, contre la rigidité de l'Assistance publique. Derrière cette rhétorique, une réalité plus prosaïque : il s'agit de faire des économies en évitant de créer un nouveau corps de fonctionnaires.

L'interdépendance entre public et privé est consacrée au tournant des années 1930 par le vote de lois sociales, puis confirmée sous le Front populaire au nom de sa lutte hygiéniste : les services sociaux font office d'outils médico-sociaux préventifs. En contrepartie, l'État s'empare de la formation. Le ministre de la Santé Henri Sellier crée un « diplôme unique de service social » et exige des collectivités publiques comme des œuvres privées qu'elles n'embauchent que ces diplômées-là. Un coup double pour l'État qui dicte les compétences demandées aux travailleuses sociales, sans pour autant leur offrir de statut.

Comme l'ont montré d'autres travaux de recherche, toutes ces problématiques se retrouvent après la Seconde Guerre mondiale. Qu'il s'agisse des interrogations autour des diplômes, surtout quand le panel de leurs activités s'étend et que le nombre de travailleurs sociaux se multiplie. Ou qu'il s'agisse de leur statut : dans les années 1950, les éducateurs de l'Éducation surveillée sont des fonctionnaires, tandis que les moniteurs éducateurs ne le sont pas. De même, le contrôle des bénéficiaires d'aides sociales perdure, avec à son apogée, dans les années 1990, la lutte revendiquée contre la « fraude au RMI » ou les « faux chômeurs ». ● **A.C.**

SOURCE

- Henri Pascal, *Histoire du travail social en France. De la fin du 19e siècle à nos jours*, 2e éd., Presses de l'EHESP, 2020.
- Lola Zappi, *Les Visages de l'État social. Assistantes sociales et familles populaires dans l'entre-deux-guerres*, Presses de Science Po , 2022.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

ARCHÉOLOGIE

La crise climatique a-t-elle mis fin à l'Empire hittite ?

Vers 1200 avant notre ère, le puissant Empire hittite, dont le cœur est l'Anatolie actuelle, s'effondre après plusieurs siècles de domination sur la région, après avoir survécu à de nombreuses crises et s'être étendu jusque dans le Nord de la Syrie actuelle, rivalisant avec l'Égypte voisine. C'est autour de cette période que débute le règne du dernier roi connu des Hittites, Suppiluliuma II. Aucune trace d'un État hittite aussi puissant n'existe ensuite. Après avoir longtemps considéré cette chute comme la conséquence de raids ou d'invasions de peuples extérieurs, les historiens se penchent depuis plusieurs années sur le facteur environnemental : des sources textuelles évoquent des famines, et on sait qu'autour de 1200 avant notre ère, il existe un climat globalement plus chaud et sec dans les régions du Proche-Orient et de la Méditerranée orientale. Mais jusqu'ici, rien ne permettait d'indiquer que ce facteur climatique était important, les sociétés humaines pouvant parfaitement s'adapter à des variations.

Une étude récemment parue dans *Nature* vient émettre l'hypothèse d'un point de bascule autour de cette période, grâce à l'étude de cernes de croissances de troncs de genévriers, exhumés lors de fouilles en Anatolie. Ces derniers prouvent que la région a été touchée par plusieurs épisodes successifs de sécheresse sévère, entre 1198 et 1196 avant notre ère. La répétition et la sévérité de ces épisodes auraient pu contribuer à malmener un empire, y compris celui des Hittites, pourtant habitué à gérer les ressources en eau et les aléas climatiques. ● **OLIVIER BORIES**

SOURCE

- Stuart Manning *et al.*, « Severe multi-year drought coincident with Hittite collapse around 1198–1196 bc », *Nature*, février 2023.

Ouverture dans les fortifications d'Hattusa, site archéologique hittite situé à Bogazkale (Anatolie centrale, Turquie).

© OEZ/GETTY

© UNITED ARCHIVES/GETTY

DÉMOGRAPHIE

Moins de croyants, moins d'enfants

Au 18e siècle, la France est un des pays les plus peuplés au monde avec plus de vingt millions d'habitants, davantage que la Russie et deux fois plus que la Grande-Bretagne. Cette « *Chine de l'Europe* » voit alors sa fertilité baisser, avant même de faire sa révolution industrielle : entre 1750 et 1800, son taux de naissances par femme tombe de 4,5 à 3,5.

Pour Guillaume Blanc, chercheur en économie à l'université de Manchester, la laïcisation de la « fille aînée de l'Église » explique ce phénomène. S'inscrivant dans la lignée de l'historien Michel Vovelle, qui avait documenté dans les années 1970 la baisse des références religieuses dans les testaments de l'époque, le chercheur utilise notamment comme variable d'analyse le poids des prêtres réfractaires, qui refusèrent de prêter serment à l'État durant la Révolution : moins ils sont nombreux dans une région, ce qui semble indiquer une influence de la religion moins importante, plus la baisse de la fécondité y démarre tôt. Et peu importe son degré d'alphabétisation, de peuplement ou d'urbanisation : en France, c'est la culture qui a impulsé la transition démographique, davantage que l'économie. ● **JEAN-MARIE POTTIER**

SOURCE

- Guillaume Blanc, « The cultural origins of the demographic transition in France », working paper, 30 octobre 2021 ; « France's baby bust », *Works in Progress*, 24 février 2023.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

ÉCOLE
Mais que font les élèves aux toilettes ?

Le sujet pourrait paraître trivial, mais il est très sérieux. De 2014 à 2018, une équipe de chercheurs en sciences sociales et psychologie a enquêté, dans différents établissements scolaires de la région parisienne, sur les pratiques des élèves aux toilettes. Ils y relèvent combien les toilettes scolaires sont des lieux d'apprentissage des normes de genre pour les enfants.

En maternelle, les filles et les garçons partagent souvent les mêmes espaces qui restent ouverts pour des questions de sécurité (absence de portes, cloison simple entre chaque WC). Les petits garçons apprennent à faire pipi debout grâce aux urinoirs lorsqu'il y en a. L'école leur offre cette possibilité alors qu'ils n'ont le plus souvent chez eux que des WC classiques. Filles et garçons viennent alors à questionner les pratiques propres à chaque sexe : pourquoi les filles ne peuvent pas faire pipi debout comme les garçons ?

Au primaire, la séparation des toilettes selon le sexe devient la norme dans les établissements. La pression des pairs est forte : gare à celui ou celle qui se trompe de toilettes ! Ce sont des espaces privilégiés pour échapper aux adultes, une « *cour de récréation puissance dix* », affirment les chercheurs.

Plus tard, à partir du collège, les garçons y prolongent leurs activités récréatives, voire transgressives (conclure un pacte entre « potes », préparer les boulettes pour la sarbacane ou les bombes à eau, rouler son joint – sans l'allumer pour ne pas se faire repérer).

D'intimité, il n'est pas question chez les garçons. Au contraire, les filles la revendiquent dans leurs toilettes et y veillent scrupuleusement, avec l'appui des adultes. Ces lieux leur permettent de renforcer leurs relations affinitaires, par exemple, autour de l'échange de protections hygiéniques, de mouchoirs, d'élastiques, de maquillage ou encore en tenant le manteau de leur copine ou la porte qui ferme mal à tour de rôle… Les toilettes des filles constituent ainsi un refuge face au tumulte de la cour de récréation. ● **MAUD NAVARRE**

© CORINNE MALET/GETTY

SOURCE

- Aymeric Brody *et al.*, *Les « petits coins » à l'école. Genre, intimité et sociabilité dans les toilettes scolaires*, Érès, 2023.

PÉDAGOGIE
Le ton compte !

Si les recherches en pédagogie s'intéressent depuis longtemps à l'analyse langagière des interactions en classe, plus rares sont celles qui ont étudié l'impact sur la motivation des élèves du ton employé par les enseignants. Pour pallier ce manque, deux chercheurs britanniques en psychologie ont mené une étude en laboratoire au cours de laquelle ils ont fait écouter à 250 adolescents de 10 à 16 ans des propos préenregistrés par des enseignants. Chaque phrase a été enregistrée sur trois tons différents : dans le premier cas, il a été demandé aux adultes d'adopter un ton professoral neutre, dans le second, ils devaient imaginer s'adresser à une classe inattentive et peu disciplinée, tandis que dans le troisième cas, ils devaient se figurer une interaction avec des élèves ayant particulièrement besoin de soutien et d'encouragement.

Les résultats de cette étude montrent que lorsque les jeunes entendent des voix professorales perçues comme autoritaires, ils s'attendent à ressentir en classe plus d'émotions désagréables, une moindre satisfaction de leurs besoins psychologiques, ainsi qu'une moindre estime de soi et une moindre propension à se confier sur leurs problèmes personnels. En revanche, cette recherche n'a pas permis de mettre en exergue de supériorité significative du ton de voix encourageant sur le ton de voix neutre, même si le premier restait associé à une meilleure satisfaction des besoins d'autonomie et de relation à l'enseignant. ● **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE

- Silke Paulmann et Netta Weinstein, « Teachers' motivational prosody. A preregistered experimental test of children's reactions to tone of voice used by teachers », *British Journal of Educational Psychology*, 4 décembre 2022.

© ROBERT KNESCHKE/EYEEM/GETTY

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

© MORSA/GETTY

DÉVELOPPEMENT
Laissez jouer les enfants dehors

Ces dernières années, la plupart des pays ont émis des recommandations en faveur d'un évitement des activités sur écran avant l'âge de 2-3 ans. En cause, la mise en évidence par plusieurs études d'une corrélation entre un usage précoce et intense des technologies numériques, et un développement cognitif sous-optimal. Toutefois, les scientifiques peinent encore à déterminer si les écrans sont seuls responsables ou si leur impact dépend des autres activités proposées à l'enfant.

Pour tenter d'y voir plus clair, une équipe internationale de chercheurs en médecine a suivi une cohorte de 885 enfants. Vers l'âge de 2 ans, ils ont interrogé les parents sur le temps que leur enfant consacrait aux activités numériques, ainsi que sur la fréquence de ses jeux en plein air. Puis, ils ont comparé ces données aux scores neurodéveloppementaux des enfants, obtenus à l'âge de 4 ans. Si leurs résultats confirment qu'un temps d'écran supérieur à une heure par jour est statistiquement associé à de moindres compétences langagières et à une moindre maîtrise des tâches de la vie quotidienne, ils montrent également que l'impact sur ces dernières est significativement réduit chez les enfants qui passent régulièrement du temps dehors. Or, les activités numériques sont souvent associées à une réduction du temps de jeu dehors. Signe que les effets négatifs des écrans s'expliqueraient moins par une nocivité intrinsèque que par le fait qu'ils privent l'enfant d'autres activités essentielles à son bon développement. ● **B.M.**

SOURCE

- Mika Sugiyama *et al.*, « Outdoor Play as a Mitigating Factor in the Association Between Screen Time for Young Children and Neurodevelopmental Outcomes », *Journal of the Ameriacan Medical Association pediatrics*, vol. CLXXVII, n° 3, mars 2023.

EN CHIFFRES

- **60 % des 18-30 ans se sentent européens.**

Un chiffre en progression de 3 points par rapport à 2019. Alors que seuls 58 % des Français considèrent l'appartenance de la France à l'Union européenne comme une bonne chose, cette proportion s'élève à 75 % pour les 15-24 ans, soit un taux plus élevé que la moyenne des jeunes Européens (72 %). De même, 52 % de ces jeunes Français estiment que l'Union européenne fonctionne plutôt bien, contre 46 % des Européens de cette tranche d'âge. ● **B.M.**

SOURCE

- Sandra Hoiban et Jörg Müller, « Le regard des jeunes sur l'Union européenne en 2022. Résultats du baromètre DJEPVA sur la jeunesse », *Injep*, rapport d'étude n° 2022/18, décembre 2022.

- **70 % des jeunes connaîtront une période sans emploi ni formation.**

À l'heure où les politiques européennes mettent l'accent sur la réduction du nombre de jeunes « ni en emploi ni en études ni en formation » (NEET), deux chercheuses se sont penchées sur la diversité de profil des jeunes inclus dans cette catégorie. Elles récusent la représentation du jeune NEET en rupture sociale et professionnelle. Ce statut, banal, est aujourd'hui quasi incontournable au cours des premières années de vie active. D'où leur appel à délaisser cette catégorie trop globalisante pour penser les obstacles à l'insertion dans l'emploi. ● **B.K.**

SOURCE

- Magali Danner et Christine Guégnard, « Ce que l'indicateur NEET ne dit pas sur la fracture sociale de la jeunesse », *Céreq Essentiels*, n° 4, décembre 2022.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

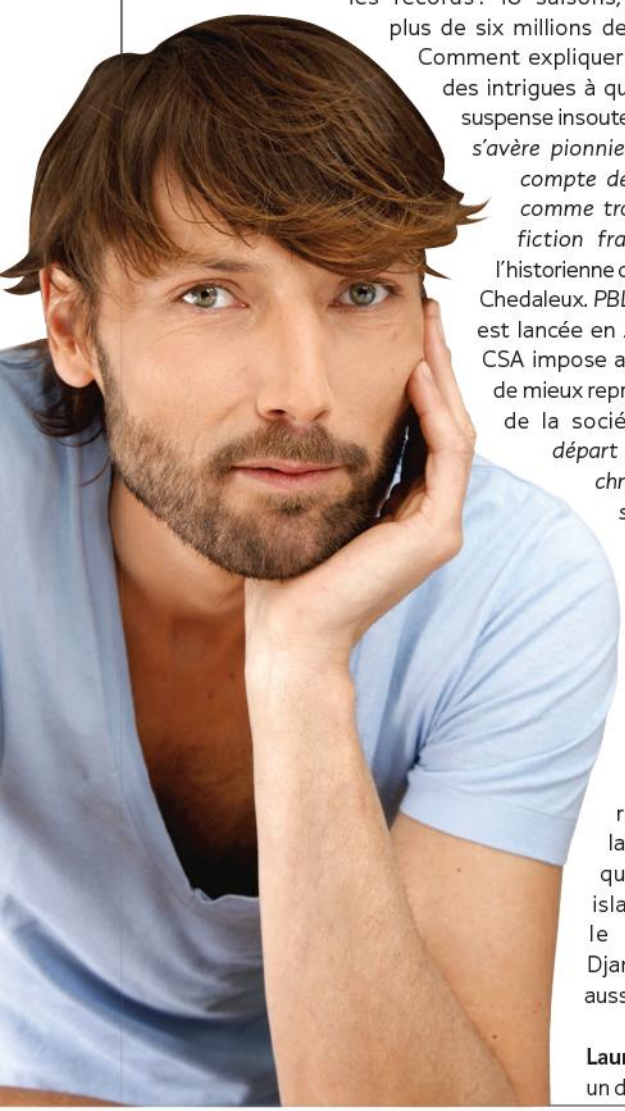
Plus belle la vie, miroir des questions sociales.

La série culte *Plus belle la vie* s'est interrompue en novembre dernier, après avoir battu tous les records : 18 saisons, 4666 épisodes, plus de six millions de téléspectateurs… Comment expliquer ce succès ? Outre des intrigues à quatre bandes et un suspense insoutenable, « *le feuilleton s'avère pionnier dans la prise en compte de sujets considérés comme trop clivants pour la fiction française* », souligne l'historienne des médias Delphine Chedaleux. *PBLV*, pour les intimes, est lancée en 2004, alors que le CSA impose aux chaînes de télé de mieux représenter la diversité de la société française. « *Au départ conçue comme une chronique sociale*, PBLV *se présente comme un* melting-pot *de personnages aux origines, aux religions et aux cultures variées.* » En 2007 par exemple, après un débat houleux sur le port de signes religieux à l'école, la série aborde la question du foulard islamique à travers le personnage de Djamila. Elle introduit aussi des personnages homosexuels dès la première saison – le serveur du bar *Le Mistral* Thomas Marci, ou plus tard le couple formé par Virginie Mirbeau et Céline Frémont. En 2018 enfin, *PBLV* est la première fiction télévisuelle française à mettre en scène la transition de genre d'un adolescent, Antoine Bommel, ainsi qu'un personnage et acteur trans, le responsable associatif Dimitri.

Cette propension à s'emparer d'enjeux de société est propre à toutes les séries de ce genre, insiste D. Chedaleux. Nés dans les années 1930 aux États-Unis, d'abord conçus à comme des programmes publicitaires pour les marchands de lessive, les « *soap operas* » deviennent rapidement des outils d'éducation populaire pour les femmes au foyer : comment gérer une grossesse non désirée, un avortement, un mari alcoolique, la maladie mentale d'un proche… ? Autant de questions abordées de façon ouverte et bienveillante, tant sur un plan narratif qu'idéologique, dans des feuilletons comme *Santa Barbara* (1984-1993) ou *Coronation Street* (depuis 1960). « *Ils reformulent les questions sociales sous forme de problèmes personnels et relationnels qui peuvent trouver une issue par la discussion*, insiste la chercheuse. *Leur lenteur et leur caractère répétitif, souvent moqués, permettent en fait de multiplier les points de vue sur une même question.* » La formule rencontre un immense succès depuis près d'un siècle. D'ailleurs, *PBLV* revient déjà sur les écrans : la série est rediffusée en intégralité sur Chérie 25 depuis le 13 mars. ●

À LIRE

- *Du savon et des larmes*
  Delphine Chedaleux,
  Amsterdam/Les Prairies ordinaires, 2022.



Laurent Kérusoré,
un des acteurs principaux de *PBLV*.

© ÉRIC FOUGERE/VIP IMAGES/CORBIS/GETTY

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

ENJEU

LA FAIM DANS LE MONDE, UNE MALÉDICTION ?

© SALLY HAYDEN/SOPA/LIGHTROCKET/GETTY

Des habitants de Dollow (Jubaland, Somalie) amènent l'aide humanitaire aux personnes déplacées des régions touchées par la sécheresse.

Qu'elle prenne la forme de la famine ou celle, plus masquée, de l'insécurité alimentaire, la faim touche aujourd'hui jusqu'à un tiers de l'humanité. Comment l'expliquer alors que l'agriculture produit largement de quoi nourrir la planète ? Autopsie d'un scandale économique et politique.

GILLES FUMEY ET ANA LETICIA ESPOLADOR LEITAO

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

Insoluble question de la faim ? Quel que soit le bout par lequel on le prend, le spectre de la famine, qui touche l'humanité depuis ses débuts, résiste aux progrès de la production agricole partout dans le monde. Après la Seconde Guerre mondiale, les Nations unies avaient créé une agence dédiée à l'agriculture et l'alimentation (la FAO) dont l'objectif était d'éradiquer la faim. Après soixante ans d'efforts, elle n'y est toujours pas parvenue. Cette résistance de la faim est jugée d'autant plus scandaleuse aujourd'hui que nous produisons largement de quoi nourrir les huit milliards d'humains que nous sommes. Nous n'avons jamais jeté autant de nourriture que ces dernières années (le tiers de ce qui est produit). Et pourtant, 2023 s'annonce encore sous le signe d'une grave crise alimentaire.

Pensée comme un objet de science économique et sociale à la fin du 19e siècle, la faim a été théorisée dans les années 1930 par Josué de Castro. Ce médecin géographe brésilien vivait alors dans un pays pauvre, aux très fortes inégalités sociales, et n'acceptait pas que la faim ne puisse être traitée comme un objet politique. Sa *Géopolitique de la faim* [1] a été l'objet d'une prise de conscience mondiale. Et pour le géographe Maximilien Sorre, professeur au Collège de France, il était un livre « *optimiste* ». Car il allait droit au but : à ce qu'Alfred Sauvy allait appeler le tiers-monde (allusion au tiers état de l'Ancien Régime). En 1955, J. de Castro s'en prenait à la colonisation européenne et au système des plantations à l'origine du déboisement et des déséquilibres écologiques. Il soulignait les interactions entre l'érosion des sols et la fertilité, la réduction de la biodiversité végétale et animale. En aval de la production agricole, il dénonçait la sous-nutrition comme le résultat de structures foncières dominées par une classe dirigeante esclavagiste se reproduisant par destruction de la forêt et exploitation du travail. Il pointait les carences nutritionnelles (avitaminoses, déficits protéiques, maladies endémiques et épidémiques) dues à la faillite du modèle de monoculture à l'origine de l'exode rural produisant la faim en ville. Une écologie systémique, globale reste toujours d'actualité au 21e siècle et vise à contrecarrer les thèses néomalthusiennes en vogue qui « *diminuent l'humanité* ».

UNE SITUATION QUI EMPIRE

Pour 2023, le Programme alimentaire mondial (Pam), récompensé par le prix Nobel de la paix après les confinements de 2020, a revu ses objectifs à la hausse. Une sévère insécurité alimentaire touche actuellement 40 millions de personnes de plus qu'en 2021, soit une population de 345 millions d'humains. Les Nations unies ont chiffré à 50 millions le nombre de ceux pour qui, durant ces premiers mois de l'année 2023, l'horizon est tout simplement la famine et la mort dans les semaines qui suivent, et cela ne s'arrêtera pas de sitôt. Un peu moins dramatiques sont les disettes dans certains contextes où la soudure entre deux récoltes de céréales reste assez courte. Un peu moins terrible est la faim dans les pays riches qui, généralement, distribuent de la nourriture aux nécessiteux. Ces faims cumulées, qu'on dit parfois « cachées », touchent près de 900 millions de personnes, une situation que le covid a aggravée de 150 millions dans les dix-huit premiers mois de la pandémie depuis mars 2020. Et si on évoque une insécurité alimentaire « modérée », elle touche près d'un humain sur trois : ils sont 2,3 milliards risquant des carences nutritionnelles graves du fait d'une faim de protéines et de minéraux.

Délivré à 353101 le 4/14/2023, 9:53:19 PM

© RICKY SIMMS/MAJORITY WORLD/UIG/GETTY

Colombo (Sri Lanka), 28 avril 2022. Manifestations dues à la pénurie de nourriture, dont les participants demandent la démission du Président et du gouvernement.

Les femmes et les enfants sont plus exposés que les hommes, les enfants de moins de 5 ans accusant de graves pathologies, notamment l'émaciation, forme la plus mortelle de la malnutrition, et le manque de nutriments qui compromet leur immunité, leur croissance et leur développement.

La faim en 2023 est corrélée à la hausse vertigineuse des prix plus qu'à l'indisponibilité des aliments – même si cela risque de changer cette année. Jean Ziegler, l'ancien rapporteur des Nations unies pour l'alimentation, n'a pas de mots assez forts pour évoquer l'impact de la mise sur le marché mondial de denrées aussi précieuses que les aliments : une « *attitude criminelle* », face aux obligations juridiques des États de nourrir leurs citoyens. Alors que la Russie et l'Ukraine ont été, en grande partie, gommées des marchés internationaux de commodités, les prix se sont envolés. Les premiers touchés sont les plus pauvres qui ne peuvent suivre cette envolée : le Soudan, la Tanzanie, l'Ouganda dépendaient de la Russie pour près de la moitié de leurs achats de blé. Faute de nourriture, les Sri Lankais ont chassé leur président. L'inflation se répand comme la poudre et pousse les pays fournisseurs comme l'Inde ou l'Argentine à pratiquer des restrictions commerciales. Du coup, les réserves du Pam pour les secours d'urgence sont très vite à sec.

Selon Jean Ziegler, ancien rapporteur des Nations unies pour l'alimentation, la mise sur le marché mondial de denrées aussi précieuses que les aliments relève d'une « *attitude criminelle* ».

Après un pic d'inflation atteint en mars 2022, le monde risque de connaître – fait très nouveau – des pénuries de nourriture comme au Pérou où une personne sur cinq, en ville comme dans les campagnes, ne peut plus se nourrir alors que le pays est l'un des plus gros producteurs d'aliments en Amérique latine avec le Brésil et l'Argentine. Les engrais azotés indispensables dans l'agriculture productiviste sont très difficiles à fabriquer du fait de leur dépendance au gaz russe qui est un de leurs composants principaux. Moins d'engrais de synthèse, c'est moins d'agriculture, y compris pour les pays riches.

DE LA FAMINE À LA MALBOUFFE

Dans les zones de guerre comme l'Afghanistan, l'Éthiopie, la Somalie ou le Yémen, l'agriculture est très perturbée. Les infrastructures publiques sont défaillantes face aux dérèglements climatiques comme les inondations au Pakistan ou la sécheresse dans la Corne de l'Afrique qui se multiplient et impactent des pays très dépendants de l'extérieur, telle la Tunisie. En Somalie, l'impact de la sécheresse est tel que la moitié des Somaliens (8 millions) ont dû être sauvés de la famine entre octobre et décembre 2022.

Dans ces pays, la destruction des récoltes, l'absence de stocks, la désorganisation des infrastructures de stockage et d'acheminement concourent à engendrer des situations dramatiques. Cela étant, dans les pays riches, tels les États-Unis et le Royaume-Uni, voire chez les gros

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

fournisseurs de produits alimentaires comme le Brésil et l'Inde, c'est surtout la pauvreté qui conduit à la faim, avec une étape de transition que Marc Dufumier appelle la « malbouffe » ❷, autrement dit l'impossibilité d'avoir accès à des produits frais non transformés. Certes, les produits industriels de piètre qualité ne sont pas très coûteux, sont faciles à stocker et à distribuer, mais ils entretiennent la pauvreté et les pathologies comme l'obésité et le diabète ou les maladies neuro-dégénératives. La marchandisation à outrance de la nourriture éloigne de nombreuses populations des possibilités de prendre en charge leur alimentation par le maraîchage et le jardinage.

La faim est aujourd'hui structurellement provoquée par des excédents de l'agriculture productiviste.

© SALLY HAYDEN/SOPA/LIGHTROCKET/GETTY

Femme somalienne s'occupant de son enfant malnutri. La Corne de l'Afrique souffre actuellement de la pire sécheresse depuis des dizaines d'années. Des millions de Somaliens ont besoin de nourriture et d'aide humanitaire.

DES POLITIQUES AGRICOLES LIBÉRALES

Cette stagnation de la lutte contre la faim n'est pas une fatalité. Elle est le résultat d'une libéralisation des politiques agricoles et du démantèlement des protections aux importations depuis les années 1990. Le dogme de la mondialisation des échanges a été progressivement remis en question après la crise de 2008, la FAO ayant reconnu que les marchés ne pouvaient pas réguler avec une grande sécurité l'approvisionnement des pays en développement. Il faut y voir une victoire des organisations paysannes comme Via Campesina qui ont négocié des protections minimales de leur marché intérieur contre certaines importations à bas prix pour garantir des prix agricoles rémunérateurs. Dans le temps long, elles ont obtenu des réformes agraires dans la seconde moitié du 20e siècle, celles ayant eu lieu en Asie (Vietnam, Corée, Japon, Taïwan) ayant été des succès contrairement à celles d'Amérique latine qui ont souvent avorté. Mais les accords de libre-échange comme l'Alena entre les États-Unis et le Mexique ont fait des dégâts sociaux considérables, en éliminant plus de 2 millions de paysans producteurs de maïs entre 1995 et 2005. Pendant ce temps, au nord du Rio Grande, les *farmers* états-uniens recevaient 30 fois plus de subventions que les paysans mexicains...

Façonnées sous la pression des multinationales agroalimentaires, les politiques agricoles libérales, Pac comprise (la politique agricole commune à l'Europe), ont poussé à des achats de matières premières partout dans le monde pour maximiser leurs

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

NOTION

LA « FAIM CACHÉE »

Josué de Castro (1908-1973) a été le premier chercheur à conceptualiser les thèses de la « faim cachée » et de la « faim absolue » (*starvation*, en anglais). Elles s'inscrivent en faux contre les thèses malthusiennes (et néomalthusiennes) qui rendent les pauvres responsables de leur faim. Ces thèses établissent aussi une corrélation entre la production alimentaire (progression arithmétique) et une croissance démographique (progression géométrique), elle, très rapide. Pour lui, l'augmentation de la population est liée au développement de la misère et… de la faim, le contrôle de la population ne pouvant avoir lieu qu'en améliorant le régime alimentaire de la population.
Dans *La Géopolitique de la faim*, J. de Castro pensait que la production alimentaire pouvait être, au Brésil, très facilement maximisée, y compris sur des terres incultes. Les succès du Brésil devenu l'une des fermes du monde ou de l'Inde adoptant la révolution verte lui donneraient raison. Mais cet accroissement des productions (largement exportées dans les pays riches) n'a, hélas, pas résolu le problème de la faim qui reste, fondamentalement, un problème d'inégalités sociales. ● **G.F. ET A.L.**

© DR

Josué de Castro.

profits. L'accumulation d'excédents a suscité des subventions à l'export vers les pays pauvres qui ont subi de violents dumpings (vente à des prix inférieurs aux prix du marché ou au coût de revient) ; des crises agricoles que le FMI et la Banque mondiale ont jugulées par des politiques d'ajustement structurel destinées au remboursement des dettes. Cette iniquité de la marchandisation de l'alimentation qui a précédé une financiarisation a été l'origine d'un mouvement d'achats de terres par des pays en quête de nourriture pour leur survie ou, pire, la spéculation : la Chine a acquis des centaines de milliers d'hectares en Afrique et en Europe de l'Est (jusqu'en France, dans le Cher), les pays du Golfe aussi et, pire, des firmes canadiennes, du deuxième pays le plus vaste du monde, ont pu convaincre les dirigeants éthiopiens de leur vendre des terres dans un pays qui souffre de la faim… Ces pratiques de *land grabbing* ont pu être stoppées à Madagascar où la population s'est révoltée contre ces confiscations, mais elles sont monnaie courante en Amazonie brésilienne où le président Lula devra mettre tout son poids politique pour stopper l'hémorragie de la forêt.

On est donc surpris d'avoir vu émerger des concepts comme la souveraineté alimentaire ou la sécurité alimentaire au moment même où l'on a fait mine de ne pas voir que les excédents agroalimentaires mondiaux créent une situation inédite. En effet, la faim est aujourd'hui structurellement provoquée par des excédents de l'agriculture productiviste. Ces excédents, sont pris en charge par les multinationales qui les redistribuent (mal, avec beaucoup de gaspillage) tout en détruisant l'agriculture paysanne. Quant aux famines, à l'origine de surmortalités localisées, elles sont conjoncturelles, accidentelles, et doivent être vues comme des crises localisées dans l'espace et le temps qu'il est possible de juguler.

2023 pourrait voir de nouvelles famines. Elles seront liées à des pénuries plus qu'à des hausses de prix. Mais le futur n'est pas écrit : pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous savons produire des aliments sans agriculture, à partir de cellules souches animales et végétales cultivées dans des bioréacteurs. Une piste pour venir à bout de cette malédiction de la faim ? Ceci est une autre histoire.

● **GILLES FUMEY**
Géographe, Sorbonne Université/CNRS.
ANA LETICIA ESPOLADOR LEITÃO
Géographe, docteure de l'université fédérale de Espírito Santo, Brésil.

❶ Josué de Castro, *La Géopolitique de la faim*, 1952, nouv. éd. revue, Éditions ouvrières, 1971.
❷ Marc Dufumier, *Famine au Sud, malbouffe au Nord. Comment le bio peut nous sauver*, Nil, 2012.

À LIRE
- *La Faim dans le monde expliquée à mon fils* Jean Ziegler, Seuil, 2016.
- *Génocides tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales* Mike Davis, La Découverte, 2006.
- *Faim zéro. En finir avec la faim dans le monde* Bruno Parmentier, La Découverte, 2014.
- « Batailles de la faim » Pierre Janin *et al.* (coord.), *Tracés. Revue de sciences humaines*, n° 41, 2021/2.

À ÉCOUTER
- « De l'assiette à la planète : repenser l'alimentation pour repenser la société » *La Terre au carré*, France Inter, 10 mai 2022.
- « Planète alimentation : traditions et désordres » *Géographie à la carte*, France Culture, 15 octobre 2020.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

BIOGRAPHIE
Michel Pastoureau est historien, spécialiste des couleurs, des images, des emblèmes et du bestiaire. Il est directeur d'études émérite de l'École pratique des hautes études (EPHE), où il a occupé pendant 37 ans la chaire d'histoire de la symbolique occidentale.

MICHEL PASTOUREAU
UNE HISTOIRE HAUTE EN COULEURS

Le blanc est bien une couleur ! En s'en emparant, le médiéviste poursuit sa grande œuvre chromatique. Associé à la Vierge, puis aux rois, le blanc occupe une place centrale dans l'imaginaire collectif.

Michel Pastoureau poursuit son voyage passionnant à travers l'histoire des couleurs. Après *Bleu* (2000), *Noir* (2008), *Vert* (2013), *Rouge* (2016) et *Jaune* (2019), le médiéviste s'est intéressé au *Blanc* (2022) : couleur des dieux et du pouvoir, elle occupe depuis l'Antiquité une place centrale dans la vie quotidienne et dans l'imaginaire des sociétés européennes.

Aujourd'hui incontournable, l'historien de l'art, philologue et sémiologue a pourtant bataillé dans les années 1960-1970 pour imposer ses travaux sur l'héraldique, le bestiaire ou les couleurs, alors jugés anecdotiques. Dans *Dernière visite chez le roi Arthur. Histoire d'un premier livre* paru en mars 2023 au Seuil, il revient sur les coulisses de la publication de son premier opus et sur les grandes évolutions historiographiques. Rencontre.

Dans votre nouveau livre, vous revenez sur vos débuts de jeune chercheur. D'où vous vient ce goût pour le Moyen Âge ?

Enfant, j'avais un camarade de plage dont la grand-mère tenait le cinéma paroissial. Nous y jouions parfois « les ouvreuses ». En 1954, elle a passé *Ivanhoé* de Richard Thorpe (1952). À cet instant, j'ai troqué mon amour des cow-boys pour celui des chevaliers. Par la suite, j'ai lu le merveilleux roman de Walter Scott... Depuis, j'ai découvert que cette épopée de 1819, qui a été un des plus grands succès de librairie de tous les temps, avait influencé beaucoup de médiévistes français, Jacques Le Goff en tête !

Mon intérêt pour l'héraldique a démarré quelques années plus tard, lorsqu'en quatrième, le professeur de dessin nous a demandé de dessiner un vitrail avec des armoiries. Cet exercice m'a beaucoup plu et l'héraldique est devenue une passion d'adolescent, puis mon premier terrain de recherche, à travers ma thèse consacrée au bestiaire dans l'héraldique médiévale.

Au tournant des années 1970, vos travaux sur l'héraldique, l'histoire des animaux, puis des couleurs sont jugés anecdotiques. Pourquoi ?

Après Mai 68, un jeune historien avait le devoir d'être utile à la société. À côté de mes camarades, dont certains planchaient sur les courbes du prix du pain au 18e siècle, mes recherches sur les animaux, puis les couleurs passaient pour des caprices un peu frivoles. Heureusement, cela n'a pas duré. Rapidement, sous l'effet de chercheurs tels que Georges Duby ou J. Le Goff, l'histoire des mentalités et de la vie quotidienne s'est largement imposée. J'ai une dette envers ces deux grands médiévistes qui m'ont mis le pied à l'étrier. J'ai ensuite eu la chance d'être élu très jeune professeur à l'École pratique des hautes études (EPHE), où pendant quarante ans j'ai bénéficié d'une grande liberté.

Vous évoquez la parution de votre premier ouvrage, *La Vie quotidienne en France et en Angleterre au temps des chevaliers de la Table ronde* en 1976 dans la célèbre collection « Vie quotidienne » d'Hachette. Nostalgie ? Souci d'actualisation ?

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

© LEONARDO CENDAMO/GETTY

Un peu des deux, sans doute. Je pensais pouvoir actualiser ce livre qui me tenait à cœur. Mais en près d'un demi-siècle, le public a changé, le niveau de culture a baissé ou disons que les intérêts se sont déplacés. Il m'aurait fallu expliquer de nombreux termes, abandonner les développements sur le droit féodal qui n'intéresse plus grand monde et faire une place à l'histoire du vêtement ou de l'alimentation et parler de sexe – y a-t-il vraiment une relation charnelle dans l'amour courtois ? Devant l'ampleur de la tâche, j'ai choisi de raconter les conditions dans lesquelles je l'avais écrit, et ce qu'était la vulgarisation historique il y a quarante-cinq ans. C'est en cela un travail à la fois biographique et historiographique. En tant qu'historien, je suis très sensible aux changements dans l'enseignement et dans les savoirs.

Vous profitez de ce livre pour soulever des questions sur lesquelles vous aviez fait l'impasse il y a plus de quarante ans, et notamment celle du statut des œuvres littéraires en tant que sources historiques…

Quand j'ai écrit mon premier livre, j'étais trop novice pour me demander si l'historien avait le droit de transformer un texte littéraire en texte historique. Aujourd'hui, je commencerais par là. Mon avis est qu'il est impossible d'étudier une œuvre littéraire hors de son contexte historique. Il constitue à ce titre une source possible, à condition de prendre quelques précautions.

Concernant le roman arthurien, il est important de tenir compte des écarts notables entre le texte actuel, complété, remanié et la version originelle de Chrétien de Troyes, mais aussi de sa dimension très ironique. Comme le soulignait Erich Köhler (1924-1981, professeur de philologie romane à Fribourg), c'est une littérature militante, à travers laquelle les petite et moyenne noblesses, menacées, d'un côté, par le durcissement du pouvoir royal et, de l'autre, par la montée en puissance d'une classe de roturiers (qu'on appellera plus tard les « bourgeois »), cherchent à affirmer un certain style de vie fondé sur la chevalerie et la courtoisie. Si elle présente globalement une image idéalisée de la réalité, elle contient de nombreux détails précieux sur la vie quotidienne : vêtements, armements, animaux, nourriture, rituels d'accueil, de départ, de cadre de vie.

L'histoire des animaux, aujourd'hui très à la mode, est au cœur de vos travaux. Vous racontez comment, à l'occasion de conférences sur l'histoire du loup ou de l'ours, vous vous êtes retrouvé pris en étau entre partisans et opposants à ces animaux. Le loup et l'ours ont-ils toujours été aussi décriés ?

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

Non. À la préhistoire et dans l'Antiquité, l'ours est un animal vénéré pour sa force. Au Néolithique, c'est le seul animal qui partage la caverne de l'homme. C'est le christianisme qui l'a fait descendre de son trône de roi des animaux. Il sera longtemps honni avant de prendre sa revanche à l'époque contemporaine, sous l'aspect d'un ours en peluche.

L'histoire du loup est un peu différente. Célébré dans la Haute Antiquité, sa popularité cesse avec la sédentarisation. Il devient le mangeur de troupeaux et, à certaines époques, une menace pour l'homme. À la période mérovingienne (5e-8e siècles), le pouvoir central recule et le loup avance. Les animaux affamés s'approchent des villages et s'attaquent à l'homme. Du 11e au 13e siècle, période faste, il reflue. Dans le *Roman de Renart*, Ysengrin est un loup ridicule. Mais, la menace revient et en 1420, les loups entrent dans Paris. Il faut attendre la mise au point du vaccin antirabique par Pasteur en 1885 pour que la peur du loup disparaisse. Aujourd'hui, son retour suscite de violents débats au sein desquels l'historien est sommé de prendre position, ce qui selon moi n'est pas son rôle. Un de mes collègues a même été pris à partie physiquement.

Pour le grand public, vous êtes surtout l'historien des couleurs, sujet que vous avez largement contribué à défricher…

Oui, lorsque j'ai commencé mes recherches sur la vie quotidienne et l'héraldique au Moyen Âge, je me suis tout de suite intéressé aux couleurs. Je me suis alors rendu compte avec surprise que malgré de nombreux documents, la couleur n'intéressait personne. Jusque dans les années 1980, les historiens du vêtement ou de l'art écrivaient des livres entiers sans parler de couleur, avec l'idée que la couleur, qui trompe, triche, ne permet pas d'apprécier le style de l'artiste.

Partant de rien ou presque, j'ai dû inventer ma méthode et chercher des documents dans tous les domaines, car la couleur est par essence un sujet transdisciplinaire. J'ai pris l'habitude de faire confiance à mon flair, qui constitue à mon sens l'outil principal du chercheur : c'est une manière de sentir le sujet, d'aborder les documents, parfois de manière décalée. Il a été déterminant dans ce que j'ai appelé la « révolution bleue ». À force d'étudier des textes, de regarder des images, j'ai senti qu'il se passait quelque chose avec le bleu au 12e siècle : relativement rare dans l'Antiquité romaine et au Haut Moyen Âge, il devenait tout à coup omniprésent. De la même manière, je me suis aperçu en observant des miniatures que les personnages négatifs avaient souvent des vêtements rayés…

> « LA COULEUR PEUT EXISTER SANS ÊTRE MATÉRIALISÉE ET PENSÉE SANS ÊTRE VUE. »

Les couleurs ont-elles toujours existé ?

La nature ne propose pas des couleurs mais des milliards de colorations. Ce sont les sociétés qui les regroupent par grandes catégories et leur donnent un nom. Jusqu'au Moyen Âge, les couleurs sont systématiquement associées à un objet ou une matière. On dit « *j'aime les fleurs rouges* », pas « *j'aime le rouge* ». À partir du Moyen Âge, les couleurs commencent à être envisagées en tant qu'abstractions : d'abord le rouge, le noir et le blanc, puis le jaune, le vert et le bleu. En latin médiéval, puis dans les langues vernaculaires, les termes de couleur deviennent aussi des substantifs. Progressivement, ils se chargent d'une symbolique, qui prend une place considérable aux 15e et 16e siècles dans le vêtement, dans la poésie ou dans l'art.

Pour l'essentiel, les grandes lignes de cette symbolique n'ont pas changé. Comme au 15e siècle, le rouge reste la couleur de l'amour, de la beauté, de la gloire, mais aussi de la colère et de la violence.

Comment définir la couleur ?

Il est impossible de définir la couleur de manière univoque. Historiquement en Occident, on l'appréhende d'abord comme une surface, une enveloppe (« *color* » en latin ou « *khrôma* » en grec), ce qui va permettre de lui donner une dimension sociale et morale. Les Anciens, plus attentifs aux variations de texture ou de nuance, avaient souvent plusieurs termes pour qualifier une couleur selon sa luminosité ou sa densité.

Aujourd'hui, les dictionnaires ne retiennent que la définition physique de la couleur, celle d'une longueur d'onde. Pour moi, la couleur est une catégorie, un concept, elle peut exister sans être matérialisée et pensée sans être vue. Des études ont montré que certains non-voyants de naissance, à l'âge adulte, avaient à peu près la même culture des couleurs que les voyants.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

Vous avez consacré en 2000 votre première monographie au bleu. Comment expliquer que cette couleur discrète et mal aimée dans l'Antiquité soit aujourd'hui la préférée d'un Européen sur deux ?

À partir du 12e siècle, l'Église chrétienne impose l'idée d'un Dieu de lumière. Sur les images, le bleu désormais associé à la lumière divine (*lux*) permet de faire la distinction avec la lumière terrestre (*lumen*), qui est blanche ou jaune. Jusqu'ici principalement blanc, gris, noir, doré, le ciel se pare de bleu, comme les vêtements de la Vierge. Par imitation, les rois commencent à s'habiller en bleu, puis les grands seigneurs et bientôt toute la population. Face à l'augmentation de la demande, les teinturiers réalisent des progrès et fabriquent de beaux bleus qui durent.

Le bleu connaît un second tournant au 16e siècle avec la Réforme qui la classe parmi les couleurs honnêtes au côté du noir, du blanc et du gris, à l'inverse du rouge, jaune et orangé, jugés trop voyants.

Au 18e siècle, la création du bleu de Prusse et l'importation massive d'indigo américain imposent définitivement le bleu comme la couleur préférée des Européens. C'est encore vrai aujourd'hui. Un succès qui s'explique sans doute par sa dimension relativement consensuelle associée au lointain, à la paix, à la rêverie.

> « SELON LE GOÛT NÉOCLASSIQUE, LA GRÈCE, BERCEAU DE L'ART, NE POUVAIT ÊTRE QUE BLANCHE. »

À l'inverse, le vert, que vous affectionnez particulièrement, bénéficie d'une mauvaise réputation. Pourquoi ?

Le vert est une couleur clivante : 20 % des Européens l'adorent et 20 % la détestent. Depuis l'Antiquité, le vert, qu'on a longtemps eu du mal à stabiliser, est assimilé à tout ce qui est changeant : la jeunesse, la fraîcheur, la chance, l'amour, le jeu, l'argent, la fortune, l'espérance… D'où cette image ambivalente.

Au théâtre, le vert a toujours la réputation de porter malheur. Cette défiance est sans doute liée au fait que dans le théâtre baroque, les acteurs vêtus de vert, pour des raisons de coût, n'avaient pas de costumes teints, mais peints au vert-de-gris, une substance très toxique. Il y a dû y avoir des accidents, d'où l'idée que le vert portait malheur aux comédiens !

Après *Bleu* (2000), *Noir* (2008), *Vert* (2013), *Rouge* (2016) et *Jaune* (2019), vous venez de publier « *Blanc, histoire d'une couleur* » (2022). Mais est-ce vraiment une couleur ?

L'idée que le blanc ne serait pas une couleur remonte aux expériences d'Isaac Newton au 17e siècle qui l'exclut du spectre lumineux. Cette affirmation, qui a perduré jusqu'au milieu du 20e siècle, est aujourd'hui largement remise en cause.

Pour l'histoire sociale et les sciences humaines, le blanc a toujours été considéré comme une couleur. C'est même, avec le rouge et le noir, une des premières couleurs à s'être constituée. Aujourd'hui encore, le blanc est omniprésent dans notre vie quotidienne, dans la maison, sur les terrains de sport, mais aussi dans la langue… Contrairement aux autres couleurs, toujours ambivalentes, le blanc jouit d'une connotation largement positive : la pureté, la virginité, l'innocence, la paix, et de manière plus rare, l'absence, le vide ou le froid.

D'où vient l'opposition blanc-noir ?

Jusqu'au milieu du 15e siècle, le blanc a deux contraires : le rouge et, dans une moindre mesure, le noir. Le couple noir-blanc s'impose progressivement avec l'invention de l'imprimerie au milieu du 15e siècle. Le blanc du papier devient alors synonyme d'incolore, de vierge. L'encre noire sur papier blanc qui envahit la vie quotidienne modifie profondément le rapport aux couleurs. Omniprésente au Moyen Âge, la couleur se fait plus discrète à l'époque moderne et les historiens l'oublient…

Dans l'imaginaire collectif, la Grèce antique est blanche, mais c'est un mythe, expliquez-vous…

Nous ne connaissons la statuaire grecque, largement polychrome, qu'à travers les copies romaines. Ces œuvres, collectionnées à partir du 16e siècle par les riches Européens, n'avaient pas été peintes. D'où le mythe d'une Grèce blanche immaculée. Dès la fin du 18e siècle, de jeunes archéologues qui réalisent des fouilles sur place contestent cette vision. Selon le goût néoclassique, encore très influent, la Grèce, berceau de l'art, ne pouvait être que blanche, le bariolage étant réservé aux barbares.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

Sacré dès l'Antiquité, le blanc s'impose en France comme la couleur de la religion, puis de la royauté. Pourquoi un tel succès ?

Chez les Anciens, le blanc est la couleur des cultes et des dieux, héritage des anciens cultes lunaires. Dans la religion chrétienne, le blanc, synonyme de pureté, de sainteté, est la couleur du Christ ressuscité. Au Moyen Âge, le blanc est aussi la couleur liturgique de la Vierge. Par la suite, il s'impose progressivement comme la couleur de la monarchie. Ce succès a sans doute des raisons pratiques. Jusqu'au 18e siècle, teindre en blanc est un exercice presque impossible. Plus on s'en rapproche et plus on monte dans l'échelle sociale.

Comment le blanc devient-il la couleur de la modernité ?

À partir des années 1780, la découverte des propriétés du chlore puis la création de l'eau de Javel permettent enfin de mettre au point des blancs éclatants. Le blanc, sur lequel on voit mieux les saletés, devient synonyme d'hygiène et de propreté. La couleur s'impose dans la vie quotidienne, à travers le linge de corps, le cabinet de toilette, la porcelaine qui remplace la céramique.

Les dispensaires, les hôpitaux et les vêtements du personnel de santé ou de l'alimentation se parent de blanc. Dans la maison, la cuisine, puis la salle de bains sont blanches. Le phénomène culmine dans les années 1950-1960 avant de refluer avec le recul de l'insalubrité. Aujourd'hui, la palette des couleurs s'est diversifiée, notamment en matière de draps et de sous-vêtements.

Le blanc a dans le passé été associé au deuil. Quand a-t-il été détrôné par le noir ?

Le noir s'est progressivement imposé à partir du 17e siècle dans les vêtements de deuil. Mais dans les sociétés anciennes, il y avait toujours deux types de mort : le contraire de la vie, qui correspond au noir, et le contraire de la naissance, synonyme de nouvelle naissance, associée au blanc. D'où le recours à ces deux couleurs dans les rites funéraires. D'ailleurs, en Asie ou en Afrique, la couleur du deuil est le blanc.

De quand l'habitude de se marier en blanc date-t-elle ?

En France, la robe de mariée s'impose progressivement à partir de 1830, d'abord dans les villes. La société change et la jeune fille doit montrer qu'elle arrive vierge au mariage, ce qui auparavant allait de soi. Au 18e siècle, une femme qui se marie porte sa plus belle robe, rouge si c'est une paysanne et noire si c'est une bourgeoise. Les aristocrates se marient en robe de bal.

Avec *Blanc*, vous terminez l'étude des six couleurs de base. Est-ce la fin d'un cycle ?

Je le pensais, mais mon éditeur, comme mes amis, me pressent de parler du violet, de l'orange, du gris, du rose et du brun.

> « MES AMIS, ME PRESSENT DE PARLER DU VIOLET, DE L'ORANGE, DU GRIS… »

Vous avez connu le début de l'histoire des mentalités et de la sensibilité. Quelle place occupe-t-elle aujourd'hui dans la recherche en histoire ?

Après un développement important des années 1970 aux années 2000, elle connaît un certain reflux lié essentiellement à des choix politiques en matière de recherche. Lorsqu'il y a 20 bons candidats pour un poste d'enseignant, il ne va jamais à quelqu'un qui travaille sur quelque chose d'aussi insaisissable que la symbolique ou les superstitions. On lui préfère des sujets concrets comme l'archéologie du bâti ou en prise avec l'actualité du moment : la décolonisation, l'altérité, etc.

Pourtant, l'imaginaire est une réalité : les rêves, les fantasmes, les symboles d'une société, cela existe. C'est sans doute une de mes contributions à la réflexion historique à laquelle je tiens le plus.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

PRINCIPAUX OUVRAGES

- *Dernière visite chez le roi Arthur. Histoire d'un premier livre.* Seuil, 2023.
- *Blanc. Histoire d'une couleur* Seuil, 2022, qui fait suite à *Bleu* (2000), *Noir* (2008), *Vert* (2013), *Rouge* (2016) et *Jaune* (2019).
- *Les Couleurs de nos souvenirs* Seuil, 2010.
- *L'Ours. Histoire d'un roi déchu* Seuil, 2007.
- *L'Étoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés* 1991, rééd. Seuil, coll. « Points », 2014.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

DOSSIER
L'ENFANT HORS NORME

De la psychologie à l'éducation

Dyslexique, dyspraxique, précoce, hyperactif, hypersensible… : ces adjectifs se sont banalisés ces dernières années. Ils témoignent d'un fait de société, la médicalisation croissante des enfants dits « atypiques » : ceux qui ont du mal à se concentrer ou tardent à lire, ceux qui rêvent en classe ou ne tiennent pas en place, ceux qui pleurent trop fort ou apprennent trop vite. Bref, tous ceux qui semblent grandir en décalé. Ces élèves sont de plus en plus souvent soumis à des bilans médicaux et psychologiques, ce qui permet de mieux comprendre leur profil et proposer des aides adaptées. Mais cette évolution pose aussi de nombreuses questions. Nos enfants sont-ils tous devenus « hors norme » ? Qui sont vraiment les enfants précoces, dys, TDAH… ? Comment les éduquer ? Jusqu'où faut-il individualiser les apprentissages ? Et que révèle, de notre société et de notre rapport à l'enfant, cette « quête de l'étiquette » ?

DOSSIER COORDONNÉ PAR **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

LES ENFANTS HORS NORME SONT-ILS DEVENUS LA NORME ?

Dyslexie et dyspraxie, troubles de l'attention ou du spectre autistique, hyperactivité, haut potentiel intellectuel… : le repérage des enfants dits « atypiques » ne cesse de s'étendre. Cette médicalisation suscite un vif débat de société. **MARION ROUSSET**

« *C'est la croix et la bannière !* » L'an dernier, Stéphanie a dû contacter une quinzaine d'orthophonistes, inquiète pour son fils qui conserve des difficultés d'élocution malgré ses 10 ans révolus. Elle a passé toute l'Essonne au crible… sans succès. « *Soit il n'y avait pas de rendez-vous en ligne sur Doctolib, soit je tombais sur un répondeur disant qu'ils n'accueillaient pas de nouveaux patients, soit ils ne prenaient pas les enfants…* » Et quand elle laisse des messages pour expliquer le problème de Thibaut, on ne la rappelle jamais. « *Mon fils c'est un peu le prince de Motordu. Ça fait longtemps que je me demande s'il ne serait pas dys, mais je ne suis pas équipée pour poser un diagnostic* », avance-t-elle. Le cas de cette mère de famille est emblématique. Des orthophonistes qui affichent complet aux centres de référence qui présentent d'interminables listes d'attente, en passant par les psychologues et pédopsychiatres eux aussi pris d'assaut, les demandes de diagnostics explosent. Sous le microscope des professionnels de santé, les élèves qui présentent des difficultés d'apprentissage ou des comportements inappropriés sont de plus en plus soumis à des tests médicaux et autres bilans. Le repérage des enfants atypiques ne cesse de s'amplifier et de s'affiner, tandis que les demandes de reconnaissance officielles progressent. Au risque de susciter un embouteillage sur les lignes : « *Votre temps d'attente est estimé à moins de 40 minutes* », chante ainsi une voix au téléphone quand on tente de joindre la Maison départementale des personnes handicapées (MDPH) de Paris. Avant de conclure : « *Vous êtes nombreux à vouloir nous joindre, toutes nos lignes sont actuellement occupées.* »

Cette quête de l'étiquette est encouragée par le principe de l'école inclusive qui promet un accompagnement personnalisé tout au long de la scolarité et un aménagement des examens en cas de besoin. « *L'Éducation nationale est de plus en plus confrontée à des demandes de parents qui souhaitent faire reconnaître l'existence d'un trouble neurodéveloppemental chez leur enfant* », affirme ainsi Franck Ramus, directeur de recherche au sein du Laboratoire de sciences cognitives et psycholinguistique au CNRS et membre du Conseil scientifique de l'Éducation nationale. « *C'est particulièrement vrai depuis la loi de 2005 qui ouvre des droits pour les enfants et adolescents en situation de handicap et oblige l'institution scolaire à mettre en place des aménagements.* »

DES EFFORTS ENCORE INSUFFISANTS

Une institution qui tente tant bien que mal de s'adapter à ces nouvelles attentes, dans un contexte qui a vu se multiplier les acronymes utilisés pour qualifier les différents projets, programmes et plans définis par le Code de l'éducation pour accueillir les élèves à besoins éducatifs particuliers. Ressources disponibles sur Internet, enseignants référents pour sensibiliser les équipes à la situation des élèves autistes, vade-mecum pour offrir aux hauts potentiels intellectuels (HPI) les meilleures conditions de scolarisation… Bien qu'il soit encore souvent jugé insuffisant, l'effort est réel.

Mais cette médicalisation des enfants atypiques, défendue par une large part de la communauté neuroscientifique, est devenue le théâtre d'un vif débat de société. Dans le champ de la psychologie et des sciences sociales, certains s'adressent maintenant aux

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 1:36:24 PM

© JAN VON HOLLEBEN

parents. Non, votre enfant n'est pas forcément hyperactif, il est peut-être juste « *mal limité* », victime de l'éducation positive, prévenait par exemple Caroline Goldman dans un entretien au *Monde* en février. Un peu plus tôt, un média en ligne, *L'ADN*, titrait au-dessus de l'interview de Wilfried Lignier, sociologue au CNRS : « *Non, votre enfant n'est pas HPI, vous êtes juste riche.* » D'autres se tournent vers l'institution scolaire, accusée de tomber dans l'excès, laissant croire à une épidémie d'enfants précoces et de troubles du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH). C'est le cas du pédopsychiatre Louis Vera qui publiait en 2019 un ouvrage à charge, *Tous précoces, tous hyperactifs, vraiment ? Et si nous passions à côté des vrais problèmes de nos enfants ?*, dans lequel il critique la tentation, en milieu scolaire, de poser des étiquettes mal digérées sur les enfants remuants. Dans *La Fabrique des enfants anormaux* (2021), le psychiatre Thierry Delcourt alerte pour sa part sur les erreurs de diagnostic liées à des bilans expéditifs qui conduiraient parfois à prescrire des médicaments à des jeunes qui n'en ont nul besoin. Quant aux thérapeutes Emmanuelle Piquet et Alessandro Elia, ils dénoncent une véritable « *épidémie de diagnostics* » dans *Nos enfants sous microscope* (2021). Des réactions prévisibles pour Robert Voyazopoulos, psychologue de l'enfance et de l'adolescence, directeur de l'Appea : « *On a connu ces dernières années une accélération très forte, il y a des textes réglementaires, énormément de décrets, des avancées sur le plan de l'encadrement, et une mobilisation puissante du milieu associatif, des collectifs d'usagers, de parents, de professionnels. Dans une période de grand changement comme celle qu'on est en train de vivre, forcément on assiste à des crispations* », résume celui-ci.

> « EN FRANCE, NOUS SOMMES DANS UNE PÉRIODE DE RATTAPAGE TRÈS LENT, APRÈS AVOIR ÉTÉ DRAMATIQUEMENT ARRIÉRÉS ! »
>
> ● GABRIEL WAHL
> PÉDOPSYCHIATRE

DIAGNOSTICS : TROP OU TROP PEU

En toile de fond, l'opposition se cristallise autour d'une question : diagnostique-t-on trop ou pas assez ? Venons-en aux chiffres. En France, il n'existe aucune étude épidémiologique sur la prévalence de troubles neurodéveloppementaux chez les enfants, qui ne sont par ailleurs pas décomptés par l'Éducation nationale. Il faut donc se tourner vers des enquêtes produites dans d'autres pays pour trouver une preuve que que la palme revient aux troubles dys. Lesquels concerneraient 10 % à 12 % des enfants – soit environ deux par classe – selon Caroline Huron, spécialiste de la dyspraxie et membre

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

du Conseil scientifique de l'Éducation nationale. À en croire le *DSM-5*, dernière édition de la bible américaine de la psychiatrie, 5 % des enfants présenteraient par ailleurs – ou de manière associée – un trouble de l'attention et hyperactivité. À noter que le TDAH est souvent corrélé à des troubles de l'apprentissage comme la dyslexie ou la dyscalculie qui s'observent quatre fois plus fréquemment chez les enfants hyperactifs. Restent les catégories montantes, à commencer par les troubles du spectre de l'autisme dont la prévalence – qui avoisinerait en France 1 % de la population – a explosé. En ce qui concerne la précocité intellectuelle, dont le nombre de cas tournerait autour de 2,3 %, selon l'Organisation mondiale de la santé, elle est de plus en plus souvent recherchée.

DU JOUG DE LA PSYCHANALYSE À CELUI DES NEUROSCIENCES

Reste que tous les pays n'avancent pas au même rythme. Face aux enfants hors norme, la France aurait ainsi longtemps été rétive aux explications biologiques et l'Éducation nationale serait encore à la traîne. Tous handicaps confondus, seuls 10 % des élèves ont déposé une requête d'aménagement ou de compensation auprès de l'Éducation nationale en 2018, un chiffre moins élevé que dans d'autres pays. « *Nous sommes dans une période de rattrapage très lent, après avoir été dramatiquement arriérés ! Combien d'adolescents je reçois en terminale qui ont souffert toute leur scolarité car le diagnostic n'avait pas été posé ? Combien d'adultes ont eu une vie scolaire plombée par un TDAH ignoré ?* », gronde le pédopsychiatre Gabriel Wahl, auteur de trois « Que sais-je ? » sur les enfants hyperactifs, intellectuellement précoces et dys.

Constat partagé par de nombreux cliniciens formés aux neurosciences, à l'image de Yann Mikaeloff qui juge « *très salutaire* » la vague actuelle : « *Certains élèves qui ne sont pas diagnostiqués se retrouvent encore aujourd'hui avec, sur leur bulletin, des commentaires du type : "Ne fait aucun effort", "Écrit comme un cochon et ne veut pas se corriger", "Est dans la lune et ne se concentre pas sur sa lecture", "N'écoute pas les leçons de grammaire"...* » De quoi justifier à ses yeux une détection précoce des pathologies sous-jacentes à certaines difficultés scolaires, pour prévenir des souffrances actuelles ou traumatismes futurs. Même son de cloche du côté de F. Ramus qui plaide lui aussi pour passer à la vitesse supérieure et attribue en partie ce retard à l'allumage à « *un héritage de la psychanalyse qui interprétait tous les troubles à l'aune de la relation à la mère* ».

Mais ne serait-on pas passé du joug de la psychanalyse à celui des neurosciences ? À l'évidence, des errements et excès contribuent à jeter l'anathème sur ces diagnostics scientifiques qui, posés à bon escient, permettent de déculpabiliser des enfants en difficulté à l'école et peuvent les aider à sortir de la spirale de l'échec. Le marché des tests s'est ainsi tellement développé que des neuroscientifiques reconnaissent eux-mêmes les limites de cette ruée vers les tests et la jungle de la prise en charge. « *Le bon diagnostic arrive trop tardivement, vers l'âge de 12 ans, après des années parfois d'errance thérapeutique. Les enfants sont pris en charge par des psychologues, des orthophonistes ou autres, sans qu'on ait forcément identifié la vraie cause de leur trouble. Ainsi, nombreux sont les enfants qui arrivent en consultation hospitalière non dépistés. Par exemple, une fois sur trois, un enfant vient me voir à l'hôpital avec une suspicion de dyspraxie pour laquelle il est en rééducation, mais ce n'est pas le bon diagnostic* », affirme Laurence Vaivre-Douret, professeure de neuropsychologie à l'université Paris Cité et à l'APHP, lauréate d'une chaire à l'Institut universitaire de France, qui a mis au point des outils standardisés. La première prise en charge est souvent faite par des orthophonistes parce qu'ils sont remboursés, mais qui n'ont pas les compétences pour détecter tous les troubles... « *On a aussi des enseignants qui adressent des enfants à des graphothérapeutes alors que ce n'est pas une profession de santé reconnue !* »

Cette demande de bilans, anarchique et exponentielle, suscite des réactions de rejet à l'encontre de l'influence grandissante des sciences cognitives à l'école. Des critiques qui se concentrent, pour l'essentiel, sur la logique de médicalisation des différences individuelles, laquelle en est venue à occulter les causes psycho-

> « COMBIEN D'ADULTES ONT EU UNE VIE SCOLAIRE PLOMBÉE PAR UN TDAH IGNORÉ ? »
> **GABRIEL WAHL**
> PÉDOPSYCHIATRE

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

POUR OU CONTRE ? DIAGNOSTIQUER LES ENFANTS

© DR

POUR

>JEANNE SIAUD-FACCHIN,

psychologue clinicienne et fondatrice des centres Cogito'z, spécialisés dans l'accueil des surdoués

« COMPRENDRE LES DIFFICULTÉS D'UN ENFANT »

« Je suis absolument favorable au fait de comprendre l'origine et la nature des difficultés d'un enfant quand il en éprouve, pour l'accompagner sans l'enfermer dans une étiquette de cancre qui lui collera à la peau toute la vie. Aujourd'hui, on n'a plus le doit de dire d'un élève qui a du mal dans son cursus scolaire qu'il est "un peu paresseux" ou "pas motivé". Ce qui ne signifie pas que je défends les diagnostics à tout-va. Faire un bilan psy, ce n'est pas neutre, on s'approche du fonctionnement intime de la personne, c'est une forme d'intrusion, même si le mot est un peu fort. On tente de saisir la façon dont l'enfant pense, raisonne, comprend, ressent le monde, éventuellement les turbulences qu'il éprouve. On déchiffre une partie de son territoire. C'est toujours un moment charnière, il y a un avant et un après. Pour certains enfants, ça peut venir créer une forme d'effraction qui n'a pas d'utilité. En psychologie, on doit utiliser le bilan avec parcimonie, ne le proposer qu'à partir du moment où c'est une aide. Il faut que ça ait du sens pour l'enfant et sa famille. »

© DR

CONTRE

> ALESSANDRO ELIA,

psychologue formé à la thérapie brève systémique, cofondateur du centre Sésames en Suisse

« HALTE À LA MÉDICALISATION DES DIFFÉRENCES ! »

« On assiste à une sorte de frénésie qui consiste à poser des étiquettes qui viendraient expliquer pourquoi il y a un problème. Je vois toutes les semaines des parents démunis qui viennent pour des adolescents en souffrance qui ont reçu des diagnostics et parfois une médication quand ils avaient 7 ou 8 ans. On est dans une logique de médicalisation de plus en plus forte des différences individuelles, donc des inadaptations de l'enfant. Quand des performances ne rentrent pas dans la norme, on considère que c'est le symptôme d'un trouble dont les critères ne cessent de s'élargir, si bien qu'on est de moins en moins tolérant à la différence, ce qui est paradoxal pour une école qui se veut inclusive. Je ne remets pas en question l'utilité du diagnostic dans certains cas très précis, mais aujourd'hui on en pose beaucoup trop sur des enfants qui n'ont pas de caractéristiques pathologiques. C'est devenu comme un réflexe, un automatisme, qui nous empêche de voir ce qui pose problème au niveau des interactions. Sans compter l'épuisement professionnel que cela engendre chez les enseignants qui sont pris dans une injonction paradoxale : ils doivent adapter leur pédagogie à tous ces élèves à besoins spécifiques, et en même temps faire avancer toute leur classe. »

● PROPOS RECUEILLIS PAR M.R.

logiques et sociales – autrement dit, la part du construit – au profit du seul fonctionnement cérébral.

« *Les enfants en difficulté sont devenus des enfants handicapés* », regrette notamment Véronique Osika, psychologue de l'Éducation nationale. Au début enthousiasmée par les méthodes issues des neurosciences, persuadée que c'était le « Graal », elle en est revenue : « *Avant la loi de 2005, on prenait l'enfant dans sa complexité, on analysait la relation à la famille, la position des parents, puis on s'est mis à étudier les processus cognitifs, les fonctions exécutives, et le diagnostic a complètement changé, fondé sur des bilans qui venaient de l'extérieur.* » Elle en appelle au calme : « *Cette flambée va s'éteindre. Comme la psychanalyse à l'époque, on a cru que ça pouvait tout régler, mais l'enfant est complexe et il faut trouver le juste équilibre. Les positions totalitaires mènent à l'impasse.* » Cette recherche d'équilibre préoccupe aussi son confrère Robert Voyazopoulos : « *Il y a encore la crainte d'un balancier où l'omnipotence serait maintenant du côté des cliniciens scientifiques* », admet ce psychologue scolaire qui affirme néanmoins qu'on est en passe de sortir des oppositions radicales. « *Même les psychanalystes les plus orthodoxes conviennent qu'il y a une dimension neurogénétique dans le fonctionnement cérébral. Petit à petit, on accepte le principe d'une approche intégrative qui aborde le psychisme à travers des versants différents. À un moment, il faudra faire une sorte de synthèse.* » En attendant, la prolifération des étiquettes est venue bouleverser les habitudes pédagogiques : on ne demande plus aux enseignants de faire réussir une classe supposée homogène, mais des individus tous spécifiques. Pas simple...

● MARION ROUSSET

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

LA PRÉCOCITÉ INTELLECTUELLE EN QUESTIONS

Les enfants à haut potentiel intellectuel (HPI) suscitent fascination, fantasmes et parfois dénigrement. Qui sont-ils ? Comment les identifier et les accompagner au mieux ? Jacques Grégoire, spécialiste du diagnostic de l'intelligence, démêle le vrai du faux.

1- Qu'est-ce que le haut potentiel intellectuel ?

Les personnes HPI ont un QI égal ou supérieur à 130. Ce seuil est le fruit d'un consensus entre spécialistes. Cependant, du point de vue du fonctionnement intellectuel, il n'y a pas de différence essentielle entre un individu dont le QI est de 132 et un autre dont le QI est de 122. Au fur et à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des QI, la principale différence se situe en termes de puissance : les individus comprennent, raisonnent et apprennent plus vite et avec plus d'aisance. Mais ils continuent de penser selon les règles universelles de la logique.

De nombreux facteurs génétiques et environnementaux entrent en ligne de compte pour expliquer le haut potentiel. Il n'y a pas un gène de l'intelligence, mais une multiplicité de gènes qui sous-tendent le développement cérébral et rendent possibles la croissance de l'intelligence et l'apparition de différences interindividuelles. Et encore, il ne s'agit là que de potentialités ! Pour que l'intelligence se développe, de nombreuses conditions environnementales doivent être réunies. Plusieurs études ont démontré que des facteurs comme la sous-alimentation et la pollution peuvent entraver le développement intellectuel. La santé, le milieu familial, l'école, et les multiples stimulations de l'environnement sont des facteurs essentiels pour que les potentialités intellectuelles puissent se développer et, le cas échéant, que des capacités intellectuelles très supérieures à la moyenne puissent apparaître.

Lorsque l'environnement est défavorable et que les individus ne trouvent pas de quoi nourrir leur intelligence, l'expression de leurs potentialités peut être inhibée. De la même manière, un gland peut contenir le matériel génétique nécessaire à l'apparition d'un magnifique chêne, mais si la terre est pauvre, l'irrigation insuffisante et le climat défavorable, ce potentiel ne se manifestera que très partiellement. Le terme « haut potentiel intellectuel » souligne que posséder des potentialités innées avantageuses n'est pas suffisant et qu'il est indispensable de bénéficier de conditions environnementales favorables à leur actualisation. L'intelligence naît de cette interaction entre des potentialités génétiques et des facteurs environnementaux.

HISTOIRE DES IDÉES
LA NAISSANCE DES « SURDOUÉS »

Il y a toujours eu des enfants et des adolescents aux capacités intellectuelles exceptionnelles. Mais l'approche contemporaine de ce phénomène est étroitement liée au développement des tests d'intelligence. Lorsque **Lewis Terman** publie en 1916 l'adaptation américaine du premier test d'intelligence créé par Alfred Binet en 1905, il s'intéresse aux individus dont les performances se situent dans la partie supérieure de la distribution des QI. Il les qualifie de « *gifted* » (doués), terme traduit en France par « **surdoués** ».

À cette époque, le QI est calculé en comparant l'âge chronologique des enfants à leur âge de développement intellectuel selon la formule (âge chronologique/âge mental) x 100. De ce point de vue, un enfant surdoué est un individu dont l'âge mental est très en avance par rapport à son âge chronologique. Le terme « **précoce** » est d'ailleurs utilisé comme synonyme de surdoué. À titre d'exemple, si le QI d'un enfant de 8 ans est de 130, son âge de développement intellectuel est de 10 ans et 4 mois. Il a donc plus de deux ans d'avance par rapport à ses pairs.

Aujourd'hui, le terme « surdoué » a été largement remplacé par « **haut potentiel intellectuel (HPI)** » suite à l'avancée des connaissances sur l'intelligence et son développement. Le terme « surdoué » évoque un niveau de fonctionnement intellectuel acquis une fois pour toutes, alors que l'intelligence est en constante évolution. Les recherches sur l'intelligence ont montré que celle-ci se développe tout au long de la vie. Elle est le fruit de l'interaction constante entre le patrimoine génétique des individus et leur environnement. ● J.G.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

2- Les enfants HPI sont-ils plus nombreux aujourd'hui ?

Si l'on prend le seuil de 140 utilisé par Lewis Terman pour identifier les personnes HPI, celles-ci représentent 0,39 % de la population. Pour une population française de 68 millions d'habitants, cela représente 265 200 personnes. Si l'on prend le seuil de 130 utilisé aujourd'hui, les personnes HPI représentent 2,28 % de la population, ce qui correspond à 1 550 400 individus. Ce nombre évolue en fonction de l'augmentation de la population française, laquelle est relativement lente. Sur cette base, on peut donc s'attendre à ce que le nombre d'enfants HPI ne soit guère plus élevé qu'il y a dix ou vingt ans. Toutefois, l'impression générale est que ce nombre ne cesse d'augmenter. Une des explications de cette perception est que les enfants HPI sont plus souvent identifiés que par le passé, ce qui leur donne beaucoup plus de visibilité. Un autre facteur explicatif est un changement dans les critères d'identification du HPI. La prise en compte des erreurs de mesure conduit en effet à utiliser le seuil de 125 au lieu de 130. Par ailleurs, certains praticiens identifient comme HPI des enfants dont une partie seulement des performances atteignent le seuil de 130, alors que leur QI est nettement inférieur à ce seuil *(encadré ci-après)*.

© JAN VON HOLLEBEN

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

EN DÉBAT

COMBIEN D'ENFANTS CONCERNÉS ?

L'INSTRUMENT DE MESURE

Les experts s'appuient en général sur le QI total pour déterminer le potentiel intellectuel d'un enfant. Ce QI total est mesuré le plus souvent par le test de Weschler (Wechler Intelligence Scale for Children ou WISC). Il correspond à la moyenne de 5 scores (compréhension verbale, raisonnement visuospatial, raisonnement fluide, mémoire de travail, vitesse de traitement).

LES CHIFFRES

• **2,3 % des enfants ont un QI total égal ou supérieur à 130,** le seuil généralement retenu pour parler de haut potentiel intellectuel (HPI).

• **4,8 % des enfants ont un QI total égal ou supérieur à 125.** Certains psychologues parlent de HPI dès ce seuil, pour intégrer une marge d'erreur (ce qui double la population concernée !).

• **8,7 % des enfants ont au moins un des scores (par exemple l'indice de compréhension verbale) égal ou supérieur à 130.**

• **16,8 % ont un indice égal ou supérieur à 125.**

UN DÉBAT D'INTERPRÉTATION

• **Beaucoup d'enfants présentent des pics de compétences dans certains domaines,** sans pour autant avoir un QI total supérieur à 130.

• **Des experts, comme Sophie Brasseur et Catherine Cuche, parlent de « zones de haute potentialité »**: ils reconnaissent des compétences exceptionnelles à ces enfants, sans toutefois leur accorder l'étiquette « HPI » si leur QI total reste dans la norme en raison de scores plus bas dans d'autres domaines.

• **D'autres experts plaident pour étendre la reconnaissance du HPI à ces enfants,** qui conjuguent souvent certaines formes de précocité avec un trouble comme la dyslexie ou la dyspraxie. Dans la foulée des travaux américains et canadiens sur la « double exceptionnalité », le neuropsychologue Michel Habib pense ainsi qu'il existe un profil spécifique d'individus à la fois HPI et dys, les « HP-dys » : « *Si un des indices est au-dessus de 130, il est en général synonyme de précocité et la performance la plus faible est synonyme de déficit.* » Ce type d'approche fait mécaniquement monter le nombre d'enfants concernés par le HPI.

● HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

3- Qui demande un test de QI ?

De nombreuses personnes HPI n'ont jamais été testées et ignorent quel est leur QI. Pour certaines, cette ignorance ne les empêche pas de développer leurs potentialités et de mener une vie épanouie. Mais pour d'autres, les choses sont moins simples. Leur vie sociale et professionnelle est peu satisfaisante et elles ressentent de la frustration et de la démotivation au vu de la faible valorisation de leurs potentialités. Pour ces personnes, l'identification de leur HPI peut les aider à mieux comprendre la nature de leur mal-être et, sur cette base, à trouver des réponses appropriées à leurs besoins. Lorsqu'il s'agit d'enfants, la demande d'identification vient généralement des parents ou des enseignants. Elle est souvent motivée par le constat que l'enfant s'ennuie, car il connaît déjà tout et trouve les activités scolaires trop faciles. L'enfant peut aussi se sentir isolé, car il ne partage pas les mêmes intérêts que les autres élèves qu'il juge immatures. Dans ce type de situation, l'identification du HPI permet d'objectiver des besoins éducatifs spécifiques et de soutenir des demandes d'aménagements scolaires, comme un saut de classe.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

4- Les tests de QI sont-ils des indicateurs fiables du HPI ?

L'évaluation de l'intelligence est un élément important de l'identification du HPI. Mais limiter cette identification à la seule mesure du QI serait simplificateur. Plusieurs éléments dans l'histoire des individus peuvent être des indices de HPI : la précocité du développement cognitif, la rapidité et la facilité des apprentissages, la curiosité et la précocité de certains intérêts. Pris isolément, aucun de ces éléments ne permet d'identifier avec certitude un HPI. Ils font partie d'un tableau d'ensemble qui conduit à formuler l'hypothèse d'un HPI, laquelle doit être confirmée par les résultats d'un test d'intelligence. Par ailleurs, l'examen psychologique d'une personne HPI ne devrait pas se limiter à la seule intelligence, car l'objectif n'est pas d'étiqueter la personne, mais de la comprendre et de l'aider à développer ses potentialités. Il est, par conséquent, indispensable de situer l'intelligence dans le fonctionnement global de la personne, au sein de l'environnement familial et social de cette dernière.

Les évaluations subjectives de l'intelligence par des observateurs ou par les personnes elles-mêmes sont souvent trompeuses. Elles sont faiblement corrélées avec les évaluations réalisées au moyen de tests. Ceux-ci mesurent l'intelligence dans des conditions standardisées, ce qui est indispensable pour pouvoir comparer les performances d'un individu à celles de la population. La mesure de l'intelligence n'est pas une mesure absolue, comme celle de la taille, mais relative. Mesurer l'intelligence d'un individu consiste à situer ses performances cognitives au sein de la distribution des performances de la population. Les performances des personnes HPI atteignent le seuil de deux écarts-types au-dessus des performances moyennes de la population, ce qui correspond à un QI de 130.

En France, plusieurs tests d'intelligence sont utilisés pour calculer un QI. Les plus courants sont les échelles de Wechsler, en l'occurrence le WPPSI-IV, le WISC-V ou la WAIS-IV en fonction de l'âge des individus. Ces échelles comprennent une dizaine d'épreuves qui permettent d'évaluer différentes facettes du fonctionnement intellectuel. Elles ont été construites sur la base d'un modèle de la structure de l'intelligence désigné par l'acronyme CHC, du nom de ses concepteurs Cattell, Horn et Carroll. Ce modèle est une référence scientifique reconnue pour la sélection des tâches à inclure dans les tests d'intelligence. D'autres tests disponibles en France, comme le KABC-II, sont construits selon le même modèle. Il existe également des tests, comme le Raven's 2, qui n'utilisent qu'un seul type de tâche pour mesurer l'intelligence. Malgré de réelles qualités métriques, l'inconvénient de ce dernier test est qu'il ne mesure qu'une seule composante du modèle CHC. De leur côté, les échelles de Wechsler mesurent quatre ou cinq composantes de ce même modèle. Le QI calculé à l'aide de ces échelles rend dès lors mieux compte de l'intelligence globale des sujets examinés. De plus, ce QI est un meilleur prédicteur des apprentissages scolaires. Cette preuve de validité est importante dans le cadre de l'identification d'un HPI chez les enfants pour lesquels des questions scolaires sont souvent au premier plan de la demande de bilan.

Plusieurs éléments dans l'histoire des individus peuvent être des indices de HPI : la précocité du développement cognitif, la rapidité et la facilité des apprentissages, la curiosité et la précocité de certains intérêts.

5- Les personnes HPI ont-elles une psychologie particulière ?

Dans les publications de ces vingt dernières années, de nombreuses caractéristiques des personnes HPI ont été décrites. Des listes de ces caractéristiques sont parfois utilisées pour identifier un HPI indépendamment de toute évaluation intellectuelle : la créativité, l'hypersensibilité, le sens de la justice ou encore le sens de l'humour. Les recherches menées sur les liens entre le HPI et ces caractéristiques n'ont pas pu mettre en évidence les preuves que celles-ci seraient systématiquement présentes chez toutes les personnes HPI et permettraient de distinguer sans ambiguïté les individus HPI et non HPI. Certaines caractéristiques observées chez les enfants

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

© JAN VON HOLLEBEN

HPI peuvent être la conséquence de leur précocité intellectuelle. C'est le cas du sens de l'humour. La psychologue américaine Doris Bergen a, par exemple, montré dans une étude publiée en 2009 que des enfants HPI entre 7 et 9 ans peuvent avoir un humour habituellement observé à 12 ans chez les enfants non HPI. Ils n'ont pas plus d'humour que les autres enfants, mais sont plus précoces du point de vue de leur forme d'humour.

D'autres caractéristiques ne sont pas propres aux personnes HPI. C'est le cas de la créativité. Il existe certes un lien entre l'intelligence et la créativité, mais elle est modérée. Les études les plus récentes rapportent des corrélations autour de 0,50 entre les mesures de l'intelligence et celles de la créativité. Dans ces études, on observe que certains individus HPI ont des performances relativement faibles aux épreuves de créativité, alors que des individus d'intelligence moyenne réalisent des performances très élevées à ces mêmes épreuves. Ce constat témoigne de la diversité des personnes HPI. Celles-ci ne constituent pas une catégorie homogène. Leur seul point commun est la puissance de leur intelligence qui se manifeste par une aisance à résoudre des problèmes complexes et une grande facilité d'apprentissage, mais leurs manières de traiter les problèmes et leur inventivité sont très variables d'un individu à l'autre. Dans l'enfance, leur vitesse d'apprentissage se traduit par une importante précocité du développement intellectuel qui peut s'observer dans divers domaines comme l'humour, le jugement moral ou les intérêts. En dehors de ces caractéristiques, les personnes HPI peuvent être très différentes du point de vue de leur créativité, leurs relations sociales, leurs émotions, leurs motivations et bien d'autres traits.

6- Le saut de classe est-il approprié ?

L'ennui est un des problèmes le plus fréquemment mentionné dans les consultations pour les enfants HPI. Du fait de leur précocité et de leurs facilités d'apprentissage, ces enfants peuvent éprouver de la frustration au regard des activités qui leur sont proposées en classe. Le manque de stimulations et de défis va souvent de pair avec une perte de motivation à l'égard de l'école. Sur le plus long terme, cette situation peut conduire à l'échec lorsque les premiers obstacles se présenteront. L'enfant risque alors de se trouver démuni, sans méthode de travail ni goût pour l'effort.

L'accélération du parcours scolaire est souvent proposée comme solution au problème de l'ennui. Le saut de classe permet à l'élève de faire face à de nouveaux défis et d'être en contact avec des pairs dont la maturité intellectuelle est plus proche de la sienne. Une méta-analyse de 38 études sur l'impact de l'accélération scolaire a été réalisée par Saiying Steenbergen-Hu et Sidney Moon (2011). Il apparaît clairement que les effets du saut

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

de classe sont, en général, positifs. Les élèves HPI qui en ont bénéficié obtiennent de meilleurs résultats scolaires, à court et à long terme, que ceux qui n'en ont pas bénéficié. Ils ont également une meilleure estime d'eux-mêmes et des relations sociales plus satisfaisantes. Le saut de classe ne doit toutefois pas être une simple mesure administrative. Pour qu'il porte ses fruits, il doit être préparé avec toutes les parties prenantes (élève, parents, enseignants et direction de l'établissement). D'autres actions positives peuvent également être mises en place pour permettre aux enfants HPI d'avoir accès aux stimulations intellectuelles dont ils ont besoin, comme l'enrichissement du programme ou l'organisation d'activités complémentaires.

7- Que deviennent-ils à l'âge adulte ?

L'étude longitudinale réalisée par L. Terman à partir de 1921 est, à ce propos, très instructive. Elle rassemble près de 1 500 enfants, dont le QI est au moins de 140, suivis par L. Terman et ses successeurs jusqu'en 1986. Cette étude constitue la base de données la plus importante sur le développement des personnes HPI tout au long de leur vie. Près de 1 000 participants ont fait l'objet d'une évaluation détaillée alors qu'ils avaient atteint la cinquantaine. La grande majorité d'entre eux présentaient une bonne santé mentale et moins de 10 % souffraient de troubles mentaux sévères. De ce point de vue, ils ne se distinguaient pas de la population générale. En revanche, du point de vue scolaire et professionnel, leur niveau d'accomplissement était très supérieur à la moyenne. 70 % des participants à cette étude avaient un diplôme de niveau bac + 4 ; 10 % n'avaient que le bac et moins de 2 % n'avaient pas de diplôme. 90 % d'entre eux exerçaient une profession libérale ou étaient cadres supérieurs. Près de 90 % de ces personnes affirmaient être satisfaites ou très satisfaites de leur vie.

En général, les personnes possédant une intelligence élevée ont une réussite supérieure à la moyenne du point de vue scolaire et professionnel.

De nombreuses études montrent qu'une intelligence élevée est un facteur favorable au développement et à l'épanouissement des individus. En général, les personnes possédant une intelligence élevée ont une réussite supérieure à la moyenne du point de vue scolaire et professionnel. Elles ont des revenus supérieurs, sont en meilleure santé et vivent plus âgées. Il y a bien sûr des exceptions à cette tendance générale. Certaines personnes HPI peuvent échouer dans leur parcours scolaire, être insatisfaites de leur vie professionnelle et souffrir de troubles mentaux. Mais ces cas particuliers ne doivent pas masquer un tableau général globalement positif.

● **JACQUES GRÉGOIRE**
Docteur en psychologie et professeur émérite, université catholique de Louvain (Belgique).

IDÉES REÇUES
NE PAS CONFONDRE AUTISME ET HPI !

En 1944, le psychiatre viennois **Hans Asperger** publie un article où sont décrits les cas de quatre jeunes autistes possédant un bon niveau d'intelligence. Dans les années 1980, **Lorna Wing** a proposé le terme « syndrome d'Asperger » pour désigner cette forme atténuée d'autisme sans trouble sévère du langage ni du développement cognitif. Ce syndrome est souvent considéré comme une forme d'autisme associé à un HPI, mais à tort car le QI n'est pas nécessairement supérieur à la normale.

La publication en 2013 du *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (*DSM-5*) a remis en question ce syndrome qui a été supprimé de cette classification des troubles mentaux. Il est désormais intégré dans une catégorie plus large appelée « trouble du spectre de l'autisme » dont les symptômes majeurs sont rangés sur un continuum en fonction de leur sévérité. Chez les personnes souffrant de ce trouble, le niveau intellectuel se situe, lui aussi, sur un continuum pouvant aller du déficit grave jusqu'au haut potentiel. Les cas d'autistes présentant un HPI sont relativement rares. L'usage du terme « autiste » parfois utilisé pour désigner des personnes HPI très engagées dans des activités intellectuelles et passionnées par certains sujets est abusif. Dans la grande majorité des cas, il s'agit d'un jugement normatif inapproprié en l'absence d'un véritable syndrome autistique. ● J.G.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

© BÉATRICE KAMMERER

REPORTAGE

À L'ÉCOLE DES « ATYPIQUES »

De plus en plus d'écoles hors contrat se spécialisent dans l'accueil des enfants atypiques qu'ils soient HPI, dys, autistes ou encore hyperactifs. Leur pédagogie peut-elle réussir là où l'Éducation nationale bute ? *Sciences Humaines* s'est rendu dans l'un de ces établissemens en région lyonnaise.

« *Sana a aidé très gentiment ses camarades* », « *Noa est un coach altruiste et motivant en foot* », « *Chloé et Maëva se sont bien battues avec les droites graduées et ont compris !* » : sur la porte de l'école alternative Etinç'ailes, située en périphérie de Lyon, le « tableau des mérites » recense les petites et grandes victoires du moment. Pour Chloé Coffy, directrice et fondatrice, cela n'a rien d'un détail : « *Les enfants doivent réaliser que la seule chose qui compte est leur propre progression ; ni le niveau de leurs copains, ni le temps qu'il leur faudra pour acquérir une notion.* » C'est cette même conviction qui, huit ans auparavant, a poussé l'enseignante à quitter le privé sous contrat pour créer sa propre école : « *Je ne supportais plus de voir des enfants dits "atypiques" dépérir au seul motif qu'ils ne correspondaient pas aux attentes de l'institution scolaire.* »

Aujourd'hui, Etinç'ailes accueille 35 élèves, de la grande section à la troisième, répartis en trois classes. 70 % d'entre eux relèvent de la neuroatypie : certains ont un trouble dys – dyslexie, dysorthographie, dyscalculie, dyspraxie –, d'autres, un trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDAH) ou un trouble du spectre autistique (TSA), d'autres encore sont diagnostiqués comme « haut potentiel intellectuel » (HPI), voire cumulent plusieurs de ces étiquettes. Une diversité peu commune, qui n'effraie pourtant pas les enseignants de cette école, comme en témoigne Salah Korichi, responsable des matières littéraires : « *Pour moi, tous les enfants ont des besoins spécifiques : il n'y a pas deux enfants dys identiques, de même qu'il n'y a pas deux enfants neurotypiques*

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 6:10:27 PM

identiques. » Pas question donc de s'arrêter aux diagnostics médicaux, explique Sophie Berne, qui enseigne les matières scientifiques : « *On tient compte des indications données par les professionnels de santé qui ont évalué l'enfant et on écoute aussi les parents, mais le plus important est de s'adapter aux difficultés qu'il rencontre en classe, et qui ne sont pas uniquement de nature scolaire : est-il heureux de venir à l'école ? Arrive-t-il à s'exprimer devant les autres ? À se faire des amis ?* »

DIFFÉRENTIATION ET MÉTACOGNITION

Outre un programme de travail personnalisé en maths et en français, les élèves peuvent par exemple être autorisés, selon leurs besoins, à s'isoler un moment du reste de la classe pour lire ou marcher, ou à effectuer leurs évaluations à l'oral plutôt que sur table. Autant de « privilèges » bien compris et acceptés par l'ensemble des élèves, assure C. Coffy : « *À chaque début d'année, nous prenons le temps de les informer sur les différents troubles et leurs conséquences. On leur explique aussi que nous sommes tous uniques, et qu'à ce titre nous avons des besoins et des devoirs différents, ce qui évite d'entretenir des sentiments de jalousie et leur donne envie de s'entraider.* »

Si certains aménagements proposés à Etinç'ailes sont spécifiques de chaque trouble neurodéveloppemental – utilisation d'un ordinateur pour les élèves dyslexiques ou dysgraphiques, d'une calculatrice pour les élèves dyscalculiques, ou encore de tabourets avec assise dynamique pour les élèves TDAH ou TSA –, la plupart ont vocation à bénéficier à tous : « *Fidèles à la logique de l'inclusion, nous choisissons des outils à la fois indispensables aux enfants neuroatypiques et bénéfiques aux enfants neurotypiques* », souligne S. Berne. Outre un recours fréquent au matériel Montessori, apprécié pour son caractère autocorrectif et manipulatoire, les enseignants privilégient une approche ludique pour susciter la motivation et dédramatiser le rapport aux savoirs : jeu de l'oie pour s'exercer aux fractions, *quiz* et *flashcards* pour s'entraîner à mémoriser, l'appel à l'imaginaire s'invite jusque dans la dictée des devoirs, que l'enseignant n'hésite pas à comparer à « *un bouclier, qui vous permettra d'être mieux protégés dans la bataille que nous allons livrer pour maîtriser le passé simple* ». Mais la spécificité de cette école réside dans l'attention portée au développement des savoirs métacognitifs, relatifs au fonctionnement du cerveau et aux stratégies d'apprentissage, dont C. Coffy se félicite : « *Chaque classe suit des ateliers méthodologiques : on travaille sur la gestion des émotions – agréables ou désagréables – qui peuvent survenir à l'école, on décortique les schémas argumentatifs de la démarche scientifique, on s'entraîne aux différentes stratégies de mémorisation, telles que les cartes mentales ou le* sketchnoting (prise de notes sous la forme de dessin, ndlr). »

SOIGNER LES CHAGRINS D'ÉCOLE

Car une chose est sûre, les élèves arrivent souvent à Etinç'ailes meurtris par des années de souffrance scolaire, subie tant dans l'enseignement public que privé. La maman de César, élève de cinquième diagnostiqué autiste Asperger, en témoigne : « *La maternelle s'est plutôt bien passée, car le cadre est plus inclusif qu'en primaire. Le CP en revanche a été un enfer : César faisait beaucoup de crises auxquelles les adultes répondaient de manière inadéquate, parfois même maltraitante.* » Même son de cloche pour Giulia, élève de quatrième qui souffre de dyscalculie. Dans son travail de rédaction du jour, elle évoque amèrement ses souvenirs d'école : « *On nous apprend à être en compétition les uns contre les autres. On est obligé de suivre le rythme, sinon on est perdu. On nous fait perdre notre confiance en nous.* » C. Coffy le confirme, le premier travail auprès des élèves consiste souvent à déconstruire leurs angoisses pour raviver leur motivation : « *Nous leur répétons que c'est normal de ne pas savoir, de se tromper, que c'est signe qu'ils sont en train d'apprendre. On leur explique aussi qu'on ne renoncera jamais à leur réexpliquer une notion, jusqu'à ce qu'ils parviennent à la maîtriser.* » De quoi inspirer l'école traditionnelle ? En partie oui, assure l'équipe pédagogique d'Etinç'ailes qui regrette la rigidité d'une institution où les relations adultes-enfants restent souvent distantes et formelles : « *Nous n'hésitons pas à écouter toutes les requêtes de nos élèves – sans forcément y accéder ! –, à partager une partie de foot à la récréation avec eux ou encore à leur dire que nous les aimons !* », fait valoir au contraire S. Berne.

D'autres obstacles demeurent plus difficilement surmontables. Outre un coût de scolarité particulièrement élevé – jusqu'à 700 euros mensuels –, rédhibitoire pour les familles modestes, l'école mise l'essentiel de son approche sur des effectifs très réduits, de 5 à 15 élèves par classe : « *Cela nous permet de connaître individuellement nos élèves, pas seulement leurs difficultés scolaires mais aussi leurs goûts et leur caractère. Il serait impossible de m'adapter aussi finement à chacun si je devais gérer 5 ou 10 classes de 30 élèves !* », concède S. Korichi.

● BÉATRICE KAMMERER

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

DYSPRAXIE, LE GESTE EMPÊCHÉ

La dyspraxie altère la coordination au quotidien, à la maison comme à l'école. Difficile à vivre pour les enfants et pour les parents, ce trouble encore mal circonscrit est parfois associé à un haut potentiel intellectuel.

© JAN VON HOLLEBEN

« *Je m'applique, je m'applique, et je fais toujours moins bien que les autres. J'ai une maladie dans la tête.* » Manon est dyspraxique. Sa mère, Caroline Huron, psychiatre et chercheuse à l'Inserm, présente son cas dans *L'Enfant dyspraxique* (2011). Comme la plupart des enfants atteints de ce trouble, Manon a du mal à coordonner ses mouvements, à se repérer dans l'espace. Les gestes du quotidien, comme l'habillage ou les repas sont très perturbés. À l'école, les difficultés s'empilent, entre écriture empêchée et géométrie incompréhensible.

Le terme « dyspraxie » apparaît en 1961 dans la littérature scientifique avant d'être utilisé plus systématiquement avec l'essor de la neuropsychologie dans les années 1980-1990 [1]. Il désigne alors des dysfonctionnements de la zone cérébrale commandant la motricité. La dernière édition du *DSM*, manuel diagnostique des troubles mentaux de référence, la définit comme « *une réduction des performances dans les activités de tous les jours qui requièrent une coordination motrice* ».

DYSPRAXIE, TDC, SYNDROME DYSEXÉCUTIF...

La dyspraxie est aussi appelée trouble de la coordination du développement, ou TDC, notamment aux États-Unis. Cette terminologie place la focale sur les problèmes de coordi-

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

nation motrice. Le jeune enfant atteint de TDC présente un retard dans les acquisitions comme la marche ou la position assise. Il aura tendance à ne pas maîtriser ses trajectoires, à se cogner et à percuter d'autres personnes. Ce défaut de coordination s'accompagne de troubles des apprentissages scolaires, en particulier de difficultés en motricité fine et donc en écriture (dysgraphie).

Pour le neurologue Michel Habib, la description du TDC n'est pas suffisante pour définir la dyspraxie ❷. Cette dernière est associée à d'autres difficultés non motrices dans le champ de la mémoire ou du repérage dans le temps. M. Habib souscrit donc à une vision plus large, dominante en France, incluant les personnes sans difficulté de coordination motrice mais avec des problèmes de représentation dans l'espace (dyspraxie dite visuospatiale). Le psychiatre suédois Christopher Gillberg propose quant à lui de regrouper dyspraxie et TDAH (Trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité), car les deux diagnostics coexistent très souvent.

Du fait de ces débats, il n'existe pas de consensus concernant le taux de prévalence de la dyspraxie dans la population. Les études nationales donnent des chiffres variables : 1,8 % au Royaume-Uni par exemple ❸, contre 5 % à 7 % en France, selon l'assurance maladie.

À l'instar de tous les troubles de l'apprentissage, la dyspraxie est considérée comme multifactorielle. Son origine serait en partie génétique. Les études sur les jumeaux ont conclu à une héritabilité d'environ 45 %, un taux toutefois inférieur à la dyslexie par exemple (64 %). Aucun gène précis n'a été isolé. Des travaux récents montreraient que les dyspraxiques ont des structures cérébrales particulières, mais il est encore délicat de distinguer cause et conséquence : les difficultés motrices sont-elles dues à des anomalies cérébrales ou bien le cerveau a-t-il été transformé par les troubles ?

Au quotidien, élever un enfant dyspraxique relève de la gageure. Outre les difficultés à mettre des chaussettes, à se brosser les dents ou à tenir des couverts, il faut gérer avec patience ce qui s'apparente parfois à des bêtises. C. Huron décrit ainsi le cas d'une fillette renversant un paquet de riz dans une salade de fruits quelques minutes avant l'arrivée des invités. Les témoignages de parents désemparés sont légion : « *J'adore ma fille, je suis ultradévoué, mais c'est l'enfer,* confie Karim à *Sciences Humaines. Les soins, l'organisation, les devoirs, le regard des autres...* »

Ces maladresses se payent au prix fort à l'école. Les enfants dyspraxiques sont parfois isolés. Leur manque de coordination motrice les empêche d'être aussi performants que les autres en sport et pour les jeux en récréation, sans compter les collisions accidentelles avec les autres élèves. Dès la fin de la maternelle, avec l'intensification des travaux en motricité fine (pour préparer à l'écriture), la situation se dégrade. Les dyspraxiques manquent de précision et de rapidité. De plus, ils ont beaucoup de mal à automatiser leurs gestes, pas plus ceux de l'écriture que ceux du vélo ou du laçage. Leur estime de soi descend ainsi en flèche, fréquemment accompagnée d'opposition, voire d'agressivité. Les équipes éducatives sont parfois insuffisamment formées et peuvent renforcer les stigmatisations dont ces enfants sont victimes. « *Il a un baobab dans la main* », se plaint ainsi une enseignante citée par C. Huron.

Les enfants dyspraxiques peuvent toutefois bénéficier de l'aide d'AESH (accompagnants des élèves en situation de handicap) ou d'aménagements tels que des ordinateurs pour faciliter la prise de notes. En dehors de l'école, il est possible de solliciter psychomotriciens et ergothérapeutes pour le diagnostic et la prise en charge. Les associations s'avèrent également une source de soutien non négligeable.

UNE INTELLIGENCE À PART

Malgré leurs difficultés, les enfants dyspraxiques sont intelligents, voire brillants dans certains domaines. M. Habib note que « *la dyspraxie est la condition la plus fréquemment évoquée chez les hauts potentiels intellectuels (HPI) en difficulté d'apprentissage* ». Cette double occurrence intrigue et fait l'objet de recherches. Outre-Atlantique, la notion de « *twice exceptional* » ou double exceptionnalité est reprise par de nombreux experts. Elle associe un trouble (TDAH, troubles du spectre autistique ou de la personnalité, troubles des apprentissages dont dyspraxie...) et une douance intellectuelle. Cela dit, attention à ne pas généraliser : le fait que la dyspraxie concerne beaucoup des HPI en difficulté ne signifie pas que tous les HPI aient une tendance à la dyspraxie, ni que tous les dyspraxiques soient intellectuellement précoces ! M. Habib fait l'hypothèse d'un sous-diagnostic des profils HPI-dyspraxiques : un score très élevé dans les compétences verbales assorti d'un score moyen ou bas dans le non-verbal donne des QI dans la norme... et donc des enfants que l'on ne remarque pas.

HUGO ALBANDEA

❶ Laurence Vaivre-Douret, « Le point sur la dyspraxie développementale : symptomatologie et prise en charge », *Contraste*, n° 28-29, 2008/1-2.

❷ Michel Habib, *Le Génie des dys*, éd. Sciences Humaines, 2023.

❸ Raghu Lingham *et al.*, « Prevalence of developmental coordination disorder using the DSM-IV at 7 years of age. A UK population-based study », *Pediatrics*, vol. CXXIII, n° 4, mai 2009.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

DYSLEXIE : ET SI C'ÉTAIT UNE RESSOURCE ?

Le regard sur la dyslexie change : longtemps perçue comme un trouble, elle est de plus en plus envisagée comme une divergence neurologique. À la clé, une autre perception du monde, plus globale et synthétique. GUILLEMETTE FAURE

En janvier 2023, le Suisse Martin Panchaud a reçu le Fauve d'or, grand prix du festival de la bande dessinée d'Angoulême, pour un drôle de livre dans lequel les personnages sont représentés par des petits ronds.

Dans tous les entretiens qui ont suivi, l'auteur a raconté ce qui l'avait amené à concevoir un pareil objet par sa dyslexie. Il n'aurait jamais fait d'école d'art, jamais bousculé à ce point les possibilités graphiques de la bande dessinée s'il n'avait été dyslexique.

Longtemps, les dyslexiques ont été perçus comme des gens à qui il manquait quelque chose – l'aisance à lire et à écrire pour faire simple. Le regard est en train de changer. Et si au lieu d'un truc en moins, les dyslexiques disposaient d'un stock de talents en plus ? S'il reste scientifiquement discuté, le livre *The Gift of Dyslexia*, de Ron Davis, a été, dès 1994, précurseur sur le sujet. C'est aussi ce que suggère le titre du livre de Broke Eide, *La Force insoupçonnée des dyslexiques*, devenu un best-seller après sa sortie en 2022. Plus récemment, un ouvrage de Michel Habib (éd. Sciences Humaines), met en avant *Le Génie des dys* et y décortique le lien entre dyslexie et haut potentiel. Du côté de l'étude des apprentissages, les travaux d'Helen Taylor en Angleterre pointent aussi les particularités positives des dyslexiques. Quant à la très active association britannique Made by dyslexia, elle parle du « *don de la dyslexie* »... Évidemment l'expression peut agacer certains parents qui portent à bout de bras un enfant dyslexique dans le système scolaire et ne voient pas en quoi il peut s'agir d'un cadeau, tout comme les adultes dys qui ont en mémoire le sentiment de stigmatisation à l'école.

Reste que de plus en plus de personnalités, plutôt que de cacher sous le tapis leurs difficultés de dys, les mettent en avant pour justifier leur parcours. Ceux trop âgés pour avoir grandi à une époque où la dyslexie était sous le radar racontent leur soulagement le jour où ils ont compris ce qui leur avait posé problème en grandissant, à l'instar du réalisateur Steven Spielberg qui a eu l'impression de pouvoir « *rassembler les pièces du puzzle* ».

Ces personnalités ne se contentent pas d'invoquer leur dyslexie, elles sou-

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

© JAN VON HOLLEBEN

lignent aussi à quel point cela a pu les pousser à développer d'autres qualités dans des stratégies de contournement. Pionnier dans ce type de *coming out*, le patron de Virgin, Richard Branson, a expliqué que sa dyslexie l'avait rapidement forcé « *à se concentrer sur les choses dans lesquelles on est bon et à déléguer le reste* », laissant à d'autres les bilans comptables pour se consacrer à l'innovation.

À ne pas voir la même chose que les autres, on finit par façonner des points de vue nouveaux, suggérait aussi l'éditorialiste politique Thomas Legrand, persuadé que la dyslexie l'a amené à des « *détours fertiles* ». Un avis qu'avait déjà émis Richard Rogers, l'architecte coconcepteur du Centre Pompidou à Paris. « *Pour faire des découvertes, il faut être créatif et ne pas refaire toujours la même expérience de la même façon* », considère aussi le prix Nobel de chimie Jacques Dubochet.

Ces qualités, à les écouter, ne seraient donc pas inhérentes à leurs cerveaux de dys, mais les fruits de leur situation d'*outsider*. Ils auraient été tenus de développer des stratégies alternatives pour s'en sortir : une résilience surgie d'un parcours d'embûches ou des talents d'orateur cultivés à force d'éviter les mots écrits.

ESPRIT DE SYNTHÈSE ET SENS STRATÉGIQUE

C'est plus récemment que l'attention des scientifiques s'est portée sur les qualités spécifiques dont semblent avoir hérité les dys. Docteur en science de gestion de l'université Paris Dauphine-PSL, le chercheur Damien Aimar – lui-même dyslexique – a fait en 2019 sa thèse sur « Les compétences des travailleurs dyslexiques », avec l'idée qu'elles seraient « *des ressources cachées pour l'organisation* ». Il y évoque notamment leurs compétences idiosyncratiques, parmi lesquelles la compétence systémique : autrement dit leur capacité à voir le tout. Or, observe-t-il, « *dans le monde actuel, la pensée systémique est très importante. On a besoin de voir les problèmes de manière plus large pour pouvoir réfléchir de manière stratégique.* » « *Les dys sont des jeunes qui se révèlent dans l'enseignement supérieur*, confirme Xavier Quernin coresponsable du groupe de travail handicap de la conférence des grandes écoles. *Ils ont une pensée globale plus développée. Pour eux, c'est compliqué d'expliquer ligne par ligne, mais ils sont capables d'arriver aux résultats par d'autres moyens.* »

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

Dans d'autres domaines que celui de l'entreprise, les dyslexiques se singularisent souvent par cette capacité à attraper les choses dans leur ensemble, sans passer par les détails. Cela peut être une recette de cuisine ou un jeu de cartes qu'on peut suivre sans pouvoir expliquer les règles. Dans le même esprit, la course automobile compte un nombre impressionnant de champions mythiques dyslexiques – Lewis Hamilton, Jackie Stewart, Nigel Mansell. Plusieurs d'entre eux ont mentionné leur aptitude à voir le tout plus que les parties, à détecter intuitivement des signaux visuels... Un argument qu'emploie aussi Jonathan Eig, biographe de Mohammed Ali, à propos de la capacité du champion du monde de boxe à lire instantanément les mouvements de son adversaire (sa façon d'utiliser la musique des mots dans ses discours est aussi typique des dyslexiques).

Grâce à l'ensemble de ces qualités, naturelles et acquises en compensation, obligés de s'organiser, de travailler plus dur, d'être bons à l'oral, d'identifier des gens sur qui s'appuyer, les dyslexiques auraient donc toutes les cartes en main pour faire aboutir leurs projets. Cela fait partie de la légende de bon nombre d'entrepreneurs mythiques comme Ingvar Kamprad, le créateur d'Ikea, que la dyslexie amena à donner à ses meubles des noms de villes ou de lacs parce qu'il avait plus de facilité à se les remémorer que des séries de chiffres, ou à concevoir des guides de montage illustré de petits dessins. Plus récemment, Adam Neumann, le fondateur de la chaîne de *coworking* WeWork a réussi à lever des capitaux astronomiques malgré un modèle économique fragile : Maureen Farrell et Eliot Brown, auteurs de l'enquête *The Cult of We* (2021), racontent comment le chef d'entreprise, sévèrement dyslexique, évite les documents écrits, utilisant sa force de persuasion à l'oral.

En 2007, Julie Logan de la Cass Business School (Londres) a interrogé 139 entrepreneurs aux États-Unis : plus d'un tiers d'entre eux se disaient dyslexiques ! On ne trouve ni étude équivalente ni porte-drapeau de la dyslexie chez les chefs d'entreprise français.

« EN FRANCE, C'EST TABOU »

En France, reconnaître ses troubles d'apprentissage se fait volontiers chez les professions créatives, du chef cuisinier Glenn Viel au réalisateur Franck Gastambide. Nos dirigeants économiques ou politiques sont bien plus discrets. « *Aux États-Unis, ils sont très nombreux parmi les chefs d'entreprise. En France, c'est tabou* », relève Damien Aimar. Comme si l'orthographe impeccable restait un indispensable d'une carrière *corporate* et si tout devait être fait pour protéger sa réputation en la matière. « *Les entreprises françaises ont envie d'évoluer, mais font face à une sacralisation de l'écrit, l'orthographe est intouchable* », résume Audrey Mazur, ingénieure de recherche au laboratoire Icar (ENS-Lyon) et coordinatrice française du projet européen « Dyslexia at work ».

Si l'étude de J. Logan révèle une grande part de dyslexiques parmi les entrepreneurs américains, dans les étages des grandes entreprises, le tableau est moins rose : selon elle, chez les dirigeants des grands groupes, il n'y aurait plus que 1 % de dys.

Autrement dit, le dyslexique peut créer sa propre entreprise, mais aura bien plus de mal à trouver sa place au sommet d'une entreprise traditionnelle. Si cela bouge aussi lentement, c'est sans doute parce que les mondes des études supérieures et de l'entreprise restent très souvent organisés par des gens à qui l'école a réussi, et qui peuvent être enclins à penser que le système fonctionne très bien ainsi. Leurs valeurs restent celles auxquelles doivent s'adapter les dys qui cherchent à cacher leur handicap. « *Les travailleurs dyslexiques déploient des stratégies pour se fondre dans la masse* », relève D. Aimar qui a étudié les stratégies de dissimulation mises en place par ces travailleurs soucieux de conserver une image positive auprès de leurs managers et de leur équipe. Il cite même le cas d'une dyslexique qui, au travail, place en dessous de la pile les lettres de motivation dans lesquelles elle voit des fautes d'orthographe !

Alors que la dyslexie à l'âge adulte, et plus encore dans le monde du travail, reste peu reconnue (avec notamment un mythe tenace qui voudrait qu'on s'en débarrasse en grandissant) et peu étudiée, les chercheurs de cinq pays (Italie, Irlande, France, Malte, Royaume-Uni) ont uni leurs efforts au sein du projet « Dyslexia at work », dressant un état des lieux des difficultés que rencontrent les dys avec un guide de bonnes pratiques à destination des entreprises.

« *Il y a deux vitesses en Europe,* signale A. Mazur. *C'est impressionnant tout ce que les entreprises britanniques et irlandaises mettent en place...* » : par exemple des systèmes de *mentoring* de dys par d'autres dys, avec l'idée qu'ils jouent un rôle clé en particulier sur ceux qui ont tendance à cacher leurs difficultés. « *Dans ce projet européen, on parle encore de troubles du neurodéveloppement, mais il y a une grosse envie d'aller au-delà, de reconnaître que les dyslexiques ou les dysorthographiques ont un fonctionnement différent. On parle de plus en plus de neurodiversité : c'est une façon de reconnaître qu'il existe des qualités spécifiques chez ces personnes, que c'est*

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

intéressant pour l'entreprise d'avoir des gens qui prennent des chemins différents face à un problème. »

En attendant, les récits de ceux pour qui ça a marché en disent long sur la façon dont leur bon aiguillage n'a tenu qu'à un fil. Quand Carol Greider, prix Nobel de médecine en 2009 pour ses travaux sur le vieillissement, se souvient qu'en raison de ses mauvais scores aux tests, seulement deux des huit programmes de doctorat auxquels elle avait candidaté l'avaient acceptée, l'enseignement supérieur est obligé de s'interroger sur les perles que peuvent laisser passer les tests standardisés. Et en Angleterre, la très médiatique Maggie Aderin-Pocock, scientifique de l'espace et vulgarisatrice à la BBC, a raconté comment un enseignant lui avait conseillé d'être infirmière quand elle avait dit vouloir être astronaute. « *Parce que c'est scientifique, aussi.* »

Force est d'ailleurs de reconnaître que les dyslexiques ne sont pas seulement surreprésentés chez les entrepreneurs, ils le sont aussi à l'autre bout du spectre : à peu près la moitié des sans domicile fixe et la moitié des détenus en prison sont dyslexiques d'après des enquêtes anglaises et américaines. Ceux-là ont moins d'occasions d'en parler.

SORTIR DU CERCLE VICIEUX

C'est ce qui a amené Eric Adams, le maire de New York, lui-même dyslexique et qui avait eu maille à partir avec la police étant ado, à mettre à son programme électoral une promesse de dépistage systématique dans les écoles de la ville, invoquant entre autres la part de dys parmi les détenus de la ville. « *Mon handicap a été découvert tard dans ma vie. Maire, je me battrai non seulement pour que les écoles soient capables d'identifier les dyslexiques, mais pour qu'elles aient aussi les moyens de les soutenir pour qu'ils aient la chance de réussir* », avait-il promis en campagne.

> « ON PARLE DE PLUS EN PLUS DE NEURODIVERSITÉ : C'EST UNE FAÇON DE RECONNAÎTRE QU'IL EXISTE DES QUALITÉS SPÉCIFIQUES CHEZ CES PERSONNES. »
>
> **AUDREY MAZUR**
> INGÉNIEURE DE RECHERCHE, ENS-LYON

Le dépistage le plus tôt possible fait effectivement partie des points essentiels qui peuvent faciliter la vie des dys, souligne Dorothée Leunen, neuropsychologue à l'hôpital Necker (Paris). Car les troubles des apprentissages peuvent entraîner dans un cercle vicieux, l'échec scolaire peut alimenter un complexe d'échec (suscitant un manque de motivation et des conduites de fuite), qui entraîne des conflits avec l'environnement, un sentiment d'infériorité, voire des troubles de la personnalité. D'autant, souligne-t-elle, que ces enfants sont beaucoup plus fatigables, car toujours en situation de double tâche. Ils doivent se concentrer pour faire ce que d'autres ont automatisé, comme lire et écrire, en plus de ce qui leur est demandé. Une vaste étude allemande conduite en 2020 auprès de 3 000 enfants a ainsi indiqué que la dépression et l'anxiété étaient plus élevées parmi les jeunes élèves présentant des troubles d'apprentissage.

Comment éviter cet engrenage ? En plus d'être diagnostiqués (et donc accompagnés) tôt, ces enfants peuvent voir leur quotidien allégé par des outils et bonnes pratiques : des équipements technologiques – logiciel de vérification d'orthographe comme Antidote, outils d'aide à la lecture par synthèse vocale –, mais aussi des aménagements scolaires comme du temps en plus pour faire les devoirs sur table... D. Leunen cite également les bonnes relations entre parents et enfants, autour des questions scolaires mais aussi dans le reste de la vie, pour le devenir de ces enfants.

Dyslexique de 27 ans, Antoine Auzimour a connu un « circuit classique » de dyslexique (dépistage en primaire, cinq ans d'orthophonie). Il a obtenu un bac scientifique avec mention. Incapable de mémoriser les tables de multiplication, il a pourtant passé les concours des grandes écoles et leurs fameuses épreuves de quatre heures sans calculatrice. Compensant par une forte logique, il a été pris dans une école d'ingénieurs en informatique et s'est spécialisé en intelligence artificielle. « *Je sais que c'est possible, une fois qu'on part dans un cercle vertueux* », dit-il aujourd'hui. Il a cofondé une entreprise, Glaaster, pour développer des outils d'intelligence artificielle pour les dyslexiques. « *Ma mère était dyslexique. À son époque, les dyslexiques passaient pour des fainéants. À ma génération, on a dit : "C'est pas un problème, mais il va falloir travailler plus." On voudrait passer ce cap et créer des outils adaptés aux enfants.* » Comme Martin Panchaud, Steven Spielberg ou tant d'autres, Antoine a bénéficié d'un miraculeux alignement de planètes : des parents qui n'ont pas douté d'eux, des outils et des chemins de traverse, des rencontres avec des enseignants ou des adultes qui leur ont donné confiance.

GUILLEMETTE FAURE

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

POINTS DE REPÈRES

LE SPECTRE DES « DYS »

« Dys » : ces trois lettres englobent un vaste spectre de troubles cognitifs allant de la dyslexie à la dyscalculie. Les dys ont pour point commun de perturber les apprentissages, sans mettre en cause l'intelligence. ● HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

QUELS CRITÈRES ?

4 CONDITIONS

- L'enfant éprouve des difficultés durables à acquérir et automatiser certains apprentissages (lecture, écriture, syntaxe…).
- L'enfant ne doit pas souffrir d'une déficience intellectuelle.
- Il grandit dans un milieu socioéducatif « ordinaire ». Les difficultés ne sont pas d'ordre psychoéducatif.
- Les autres causes possibles ont été éliminées (troubles de la vue ou de l'audition, troubles du spectre de l'autisme…).

QUELS TROUBLES ?

1- LA DYSLEXIE

Reconnue comme un handicap par l'OMS depuis 1993, la dyslexie concerne l'acquisition du langage écrit (lecture, orthographe). Malgré beaucoup d'efforts, l'enfant ne parvient pas à automatiser le processus de lecture. Cela entraîne une lecture hésitante et émaillée d'erreurs.

Il existe plusieurs formes de dyslexie : le déficit peut se situer au niveau du langage oral (déficit phonologique), neurovisuel, ou visuoattentionnel. Selon les cas, l'enfant aura tendance à inverser les syllabes en les lisant, confondra des lettres aux formes voisines, ou aura du mal à associer les sons entendus avec les lettres qui correspondent.

Les interventions sont aujourd'hui ciblées en fonction du type de dyslexie. Une rééducation individuelle (le plus souvent orthophonique) aidera à mettre en place des stratégies pour la lecture.

2- LA DYSPHASIE

La dysphasie est un trouble structurel et durable de l'apprentissage et du développement du langage oral. Souffrir d'un trouble dysphasique, c'est parler en style télégraphique, omettre des pronoms, des prépositions, employer des verbes à l'infinitif… « *Veux dormir pas* » est ce que pourrait dire un enfant dysphasique au lieu de dire « *Je ne veux pas dormir* ».

Une personne dysphasique doit être suivie régulièrement par un orthophoniste.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

3- LA DYSGRAPHIE

Tenter d'écrire de la main gauche quand on est droitier et *vice versa* est l'expérience la plus probante pour réaliser ce que vivent les personnes qui souffrent de dysgraphie. Ce trouble se traduit par des difficultés de coordination et de conduite du trait. La tenue d'un crayon est difficile, faire une forme est compliqué, les lettres sont disproportionnées et l'écriture chaotique. Ce trouble peut apparaître dès l'apprentissage de l'écriture. Il crée une grosse tension et requiert des efforts continus.

4- LA DYSCALCULIE

Les enfants dyscalculiques ne comprennent pas ce qu'est un nombre, car ils ne saisissent pas le lien qui existe entre le symbole et la quantification. Ils ont ainsi du mal à appréhender les prix, à comparer deux valeurs, à estimer une distance ou la taille d'un objet, à évaluer des quantités. Pour certains, les difficultés se limitent au calcul ; pour d'autres, elles entravent le raisonnement logico-mathématique. Certains enfants éprouvent ces difficultés de façon passagère, mais en cas de dyscalculie, elles persistent au fil du temps.

5- LA DYSPRAXIE

La dyspraxie est un trouble de l'organisation des gestes et de la planification. Les enfants dyspraxiques se cognent, éparpillent leurs affaires, éprouvent des difficultés pour écrire, dessiner, apprendre des gestes sportifs... Comme pour la dyslexie, il existe plusieurs formes de dyspraxie : la dyspraxie constructive (difficultés à assembler des legos, cubes, bricolage, puzzles...), la dyspraxie visuo-spatiale (difficultés à voir le relief, à se repérer dans un lieu, dans un texte, sur une feuille, sur un plan), la dyspraxie idéatoire (difficultés à utiliser et manipuler des objets et des outils), la dyspraxie idéomotrice (difficultés à mimer, imiter des gestes), la dyspraxie de l'habillage (difficulté à s'habiller, boutonner, lacer...), la dyspraxie orofaciale (difficultés à articuler, parler, siffler, souffler les bougies, déglutir)... Leurs difficultés se compliquent lorsqu'il s'agit de faire plusieurs choses à la fois, comme écrire tout en prêtant attention à l'orthographe. On parle alors de « double tâche », source de grande fatigue.

QUELLES INTERVENTIONS ?

DE LA REMÉDIATION À L'ADAPTATION

Les diagnostics de dys permettent de mieux comprendre certaines difficultés scolaires chez des enfants normalement – voire supérieurement – intelligents. Ils permettent aussi de bien cibler les interventions possibles :

- **Au plan de la rééducation,** l'orthophonie peut être mobilisée avec profit pour les enfants dyslexiques ou dysphasiques, la psychomotricité et l'ergothérapie pour les dyspraxiques ou les dyscalculiques.
- **Au plan scolaire,** des adaptations pédagogiques sont utiles pour éviter que des difficultés spécifiques entravent l'ensemble des apprentissages scolaires. Ses adaptations sont généralement formalisées avec l'équipe enseignante, la famille et le médecin scolaire.

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

LA VIE À FLEUR DE PEAU

Certains enfants et adolescents sont plus sensibles que les autres. Faut-il y voir la marque d'un cerveau immature, l'indice d'un trouble ou un trait durable de personnalité ?

Ils sont incommodés par certains bruits, certaines odeurs, réagissent fortement à la douleur, aux injustices, craignent les changements et les surprises, se laissent facilement déborder par leurs émotions et celles des autres... « *Les phénomènes principaux caractérisant une sensibilité très vive sont l'amplification des ressentis, qu'ils soient agréables ou pénibles, et l'absence de filtre par rapport à la réalité* », résume le psychologue Saverio Tomasella, spécialiste de l'hypersensibilité ❶. Du fait de ces particularités, ces enfants sont souvent plus anxieux et fatigables, se questionnent et se culpabilisent davantage.

C'est à la chercheuse américaine Elaine Aron qu'on doit la première description détaillée de ces profils dans les années 1990 ❷. Elle met en évidence quatre particularités : une hyperréactivité (réactions intensifiées), une forte réactivité émotionnelle en général et notamment une grande empathie, une sensibilité particulière aux *stimuli* subtils (ton, regard, langage du corps...) et un traitement cognitif approfondi (réflexion poussée, attention accrue aux détails, méticulosité). Ce dernier point fait cependant débat : certains chercheurs estiment en effet qu'il s'agit là plutôt d'une caractéristique du haut potentiel intellectuel, lequel peut aussi engendrer une forme spécifique d'hyperstimulabilité *(encadré)*.

L'hypersensibilité ne figure pas dans les classifications psychiatriques internationales. Ce n'est pas un trouble, mais plutôt un trait de personnalité. La plupart préfèrent d'ailleurs parler, comme E. Aron, de personnalités « hautement sensibles », terme plus neutre que celui d'hypersensible renvoyant à la notion d'excès et donc à la dimension pathologique. « *Il est délicat de parler d'hypersensibilité chez l'enfant dans la mesure où sa personnalité est encore en train de se construire. Il peut effectivement y avoir des signes avant-coureurs d'une personnalité hautement sensible, mais il n'est pas toujours pertinent de mettre ce type d'étiquettes sur l'enfant dans la mesure où il s'agit d'un continuum et non de quelque chose de figé. L'hypersensibilité est l'expression extrême d'une sensibilité qui peut varier selon les circonstances, les phases du développement et aussi évoluer en fonction des réponses de l'environnement* », explique la psychologue et philosophe Nathalie Clobert ❸.

Il existe une part héréditaire dans ce phénomène : les parents sensibles donnent plus souvent naissance à des enfants sensibles que les autres. Mais beaucoup d'autres facteurs entrent en ligne de compte : les expériences de vie, l'éducation, les rencontres... À la naissance, tous les bébés présentent une sensibilité extrême. Leur cerveau est immature et ne parvient pas encore à bien réguler les émotions. À partir de 7 ans, cette grande réactivité émotionnelle s'apaise en général progressivement. Mais certains enfants conservent une sensibilité extrême bien au-delà. Selon la chercheuse américaine Bianca Acevedo, le cerveau des enfants hypersensibles présenterait une activité neuronale plus intense dans les régions impliquées dans l'attention et le traitement des informations sensorielles et émotionnelles ❹. Un cerveau plus sensible donc et qui, par conséquent, se fatigue vite et ne parvient plus à réguler les émotions, le stress.

S'INQUIÉTER OU DÉDRAMATISER ?

Si l'hypersensibilité n'est pas une maladie, le débordement émotionnel, quant à lui, peut parfois être associé à un trouble mental. Quand l'enfant montre des signes de souffrance ou d'inadaptation dans le milieu scolaire ou familial, il vaut mieux consulter un professionnel de santé. Celui-ci pourra dès lors faire la part des choses : est-ce

© JAN VON HOLLEBEN

Délivré à 353101 le 4/15/2023, 8:45:47 PM

que cette hypersensibilité est liée à un évènement traumatique récent ? Ou l'enfant a-t-il toujours eu ce type de réactions ? Dans ce cas, présente-t-il par ailleurs un trouble qui affecte la relation à l'autre (comme l'autisme) ou un trouble de l'attention (TDAH) ? « *S'il s'agit simplement d'une sensibilité élevée sans trouble associé, il n'est pas nécessaire de consulter un spécialiste. Mais il faut rester vigilant, car ces enfants sont plus vulnérables aux environnements toxiques. Ils peuvent profiter d'un milieu bienveillant pour se développer et s'épanouir davantage que d'autres, mais aussi pâtir d'un environnement négatif qui ne prend pas en compte leurs particularités* », estime N. Clobert. Ils sont plus vulnérables au risque de harcèlement à l'école par exemple, plus sensibles à la violence (films, jeux vidéo, sports violents, conflits...), plus facilement déstabilisés par des réprimandes. Ils peuvent aussi avoir l'impression d'un décalage, du fait qu'ils ont du mal à supporter ce que d'autres trouvent banal.

Les parents gagneront à prendre en compte la sensibilité particulière de leur enfant, à l'aider à l'apprivoiser – par exemple en apprenant à mettre des mots sur ses émotions – et à prendre en compte sa personnalité et ses limites. Ne pas le mettre à tout prix à la boxe pour le blinder par exemple ! « *Plutôt que de l'endurcir, il vaut mieux l'amener à maîtriser sa sensibilité et à l'utiliser dans un domaine de développement telle que la création artistique ou l'univers relationnel. Cela l'aidera à développer une vision plus positive de lui-même* », affirme N. Clobert. Son estime de soi grandira aussi quand il comprendra que la sensibilité fait le lit de belles qualités humaines : la créativité, la lucidité, l'empathie..., autant de ressources pour se développer, inventer sa vie, faire des projets et trouver sa place parmi les autres.

● **MARC OLANO**

NOTIONS
HYPERSENSIBLE OU HYPERSTIMULABLE ?

• L'**hypersensibilité** a été introduite par **Elaine Aron** (1996) pour décrire une sensibilité plus forte que la moyenne. Ce trait de personnalité recoupe l'**hyperréactivité** (émotions plus intenses), l'**hyperempathie** (sensibilité à la détresse d'autrui) et l'**hypersensorialité** (sensibilité aux bruits, aux odeurs, à la luminosité, aux sensations tactiles et gustatives ou à la douleur). D'après E. Aron, 15 à 20 % de la population serait concernée.

• Dans les années 1970, **Kazimierz Dabrowski**, psychologue polonais, a développé la théorie de la désintégration positive (ou TDP). Le concept d'**hyperstimulabilité** (ou hyperexcitabilité), formulé avec **Michael Piechowski** dans le cadre de cette théorie, s'applique plus spécifiquement aux personnes HPI. Il désigne une réactivité très élevée aux *stimuli* extérieurs pouvant se manifester dans cinq domaines : la motricité (agitation physique, difficultés à s'endormir), l'imagination (associations d'idées et d'images très riches, goût pour l'imaginaire), l'hypersensorialité, l'investissement intellectuel (curiosité, logique, pertinence...) et l'hyperstimulabilité émotionnelle (débordements émotionnels, tant dans la joie que dans la souffrance). ● **M.O.**

À LIRE

- « Developmental potential of the gifted » Michael Piechowski et Nicholas Colangelo, *Gifted Child Quarterly*, vol. XXVIII, n° 2, 1984.
- *Mon enfant est hautement sensible* Elaine Aron, Leduc, 2019.

❶ Saverio Tomasella, *J'aide mon enfant hypersensible à s'épanouir*, Leduc, 2018.

❷ Elaine Aron, *Mon enfant est hautement sensible*, Leduc, 2019.

❸ Nathalie Clobert, *Ma bible de l'hypersensibilité*, Leduc, 2021.

❹ Bianca Acevedo *et al.*, « The highly sensitive brain : an fMRI study of sensory processing sensitivity and response to others' emotions », *Brain and Behavior*, vol. IV, n° 4, juillet 2014.

Downloaded on 01 Jun 2023 at 4:16:2023, 6:35:18 PM

© JAN VON HOLLEBEN

L'ENFANT TURBULENT SOUS L'ŒIL DES PSYS

Provocateur, opposant, agité, ingérable… Quand l'enfant déjoue l'éducation au point de laisser son entourage désarmé, voire désespéré, la question d'une prise en charge se pose.

ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS

La « sagesse » populaire l'a toujours appelé « l'enfant difficile ». Difficile pour ses parents, pour ses enseignants mais aussi et sans doute surtout pour lui-même. Où se trouve la frontière entre normalité et dysfonctionnement, problème d'éducation ou trouble psychologique ? Qu'est-ce qui, dans l'histoire de l'enfant, dans sa biologie même, peut (ou ne pas) expliquer cette difficulté ou incapacité à répondre aux lois du vivre ensemble à la maison, à l'école ? Comment sortir d'un engrenage d'incompréhension, voire de violence, qui sème le désarroi dans les familles et en classe ? Prévenir, comprendre et guérir ces troubles est devenu un enjeu de santé mais aussi de société, assez récent sous nos latitudes. En France, il a fallu attendre plusieurs études collectives de l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale), commandées par la Cnam (Caisse nationale d'assurance maladie) dans les années 2000 et motivées par une demande de soins grandissante dans la santé mentale des enfants et adolescents, pour tenter de cerner ces troubles de façon plus scientifique. Jusqu'alors, un enfant difficile était au mieux un enfant que les parents n'avaient pas su éduquer, au pire le champion toutes catégories des irrécupérables congénitaux. Culpabilisation des parents et jugements à l'emporte-pièce étaient le plus souvent au

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

programme des consultations que les plus téméraires osaient tenter.

Au tournant du millénaire, les deux premiers rapports de l'Inserm ont changé les regards. Ils faisaient le point sur l'hyperactivité, l'autisme, la dépression et les troubles anxieux, concluant qu'un enfant sur huit souffrait d'un trouble mental. Ce qui fit déjà le lit d'une polémique qui n'a cessé d'enfler, nombre de pédopsychiatres et de psychologues se considérant disqualifiés dans leurs pratiques, car estimant que ce rapport, en s'appuyant essentiellement sur des pratiques anglo-saxonnes, ignorait la qualité d'une prise en charge française plus psychodynamique et psychanalytique. Le dernier rapport de l'institut ❶, en 2005, s'intéressait plus particulièrement au trouble des conduites, menant à des actes antisociaux et délinquants, qui touche les adolescents. Il préconisait un repérage précoce, entre 3 et 5 ans, de comportements qui devraient alerter. Ce rapport semait lui aussi un vent de révolte, notamment en évoquant de possibles facteurs biologiques et d'héritabilité et en faisant mention de traitements psychotropes ❷.

UN TOURNANT NEUROPSYCHOLOGIQUE

À ces craintes exprimées par des professionnels de l'enfance dans une pétition aux plus de 20 000 signatures, Christine Gétin, présidente de l'association HyperSupers TDAH France répondait en 2006 que ce rapport avait le mérite de poser des questions ; il fallait amorcer des réponses en adéquation avec les réalités du terrain. « *Dans la majorité des cas, aucune aide ni évaluation concrète ne sont proposées en dehors d'une prise en charge psychologique de l'enfant ou du parent lui-même sur le lien psychoaffectif, dans le meilleur des cas. Ainsi, on ne soupçonne pas l'existence possible d'un trouble pouvant conduire les enfants à des situations d'exclusion sociale et scolaire* », affirmait-elle, posant clairement aussi le problème de nomadisme thérapeutique des parents concernés.

Qu'en est-il presque vingt ans plus tard ? Toujours sur le front, C. Gétin se félicite de quelques avancées. « *Depuis 2017, le regard sur les troubles neurodéveloppementaux, dont fait partie le TDAH, trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité, a un peu changé. Même s'il faut encore, en France, deux ans en moyenne pour que le diagnostic d'un TDAH soit posé alors qu'il concerne 5 % des enfants, les PCO* (plateformes de coordination et d'orientation, ndlr) *permettent d'intervenir précocement auprès des enfants qui présentent des écarts inhabituels de développement.* », se réjouit-elle. Elle précise qu'à fin 2022, 18 755 enfants avaient obtenu l'accord pour ce type de prise en charge alors que 29 818 l'attendaient toujours. Ces plateformes sont déjà quasi saturées et doivent pouvoir intervenir dans les années à venir pour les enfants de 7 à 12 ans en plus des 0-6 ans actuels et sur tous les TND (troubles du neurodéveloppement), alors qu'elles ont démarré, en 2019, principalement pour le TSA (trouble du spectre de l'autisme). Les ARS (Agences régionales de santé) doivent renforcer et dimensionner les structures existantes pour répondre aux besoins des TSA, TDAH, « Dys » et TDI. Les PCO proposent aussi des guides de repérage aussi précieux pour les parents que pour les médecins généralistes et les pédiatres à qui on s'adresse souvent en première intention en cas de doute sur les comportements de son enfant. C'est un début, mais le combat de C. Gétin continue. « *Nous travaillons actuellement à la structuration du parcours de soins des enfants, des adolescents et des adultes, avec un accès à des soins thérapeutiques pris en charge par la CPAM. Espérons que tout cela avance ! En tout cas, nous nous y attelons* », conclut-elle.

> « TOUS LES FACTEURS, SOCIAUX, BIOLOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES, DOIVENT ÊTRE PRIS EN COMPTE. UNE SEULE DIMENSION NE SUFFIT PAS. »
> **ROBERT VOYAZOPOULOS**
> PSYCHOLOGUE ET DIRECTEUR DE L'APPEA

Robert Voyazopoulos, psychologue clinicien et directeur de l'Appea (Association de psychologie et psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent), précise que le dernier rapport de l'Inserm fait à peu près consensus aujourd'hui, mais admet que sur le terrain, c'est un peu le système D. « *En France, on parle du TDAH depuis seulement une petite vingtaine d'années alors qu'aux États-Unis, c'était déjà largement connu dans les années 1970. Nos institutions ont terriblement vieilli et tout est engorgé. Chaque année, nous avons 5 % de pédiatres en moins et la démographie des médecins est en baisse. Alors il reste l'école, un bon repère pour le mal-être d'un enfant, mais encore faut-il qu'il y ait une bonne entente entre les enseignants et les parents. Et cela reste très aléatoire* »,

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

déplore-t-il avant d'évoquer l'essor des « groupes d'habiletés ou de guidance parentale » et en particulier les groupes Barkley ❸. « *Ils fonctionnent très bien, avec des validations scientifiques, et sont très structurés.* »

TROIS PRINCIPAUX TROUBLES

Sur le papier, la définition des différents troubles du comportement paraît claire. Les « troubles du comportement » ne sont d'ailleurs pas une référence de classification nosologique. C'est un ensemble très large qui comprend des sous-ensembles.

• Le trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité (TDAH) est le plus connu. Le *DSM-5* (*Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* élaboré par l'Association des psychiatres américains), publié en 2013, le classe désormais parmi les troubles neurodéveloppementaux, et non plus parmi les troubles psychiatriques de l'enfant. Pour qu'un TDAH soit avéré, il faut qu'au moins six symptômes parmi neuf grandes catégories citées dans le sous-groupe « inattention » et/ou dans le sous-groupe « hyperactivité et/ou impulsivité » aient persisté pendant au moins six mois, et qu'ils aient des conséquences négatives sur les activités sociales et les apprentissages. Au chapitre de l'inattention : la difficulté à écouter, à prêter attention aux détails, à mener une activité soutenue, à se conformer aux consignes, à organiser ses travaux et une tendance marquée à éviter les tâches qui demandent un effort mental soutenu, à perdre souvent les objets nécessaires aux tâches à accomplir, à se laisser distraire par des *stimuli* extérieurs et à oublier ce qu'on devait faire (faire ses devoirs, faire signer son carnet par exemple). Dans la catégorie hyperactivité et/ou impulsivité, des attitudes d'agitation : enfant qui gigote, se tortille sur son siège, agite ses mains et ses pieds, court et grimpe partout, parle beaucoup, a du mal à attendre son tour, interrompt souvent les autres, n'arrive pas à rester assis quand la situation l'impose.

• Le trouble oppositionnel avec provocation (TOP) est défini dans le *DSM* par des comportements négatifs, provocants ou même hostiles envers les figures d'autorité. Colères répétées, susceptibilité, contestations et refus de se plier aux règles des adultes, accusation des autres pour ses propres fautes de conduite, voire méchanceté volontaire, telles sont les descriptions du trouble, à manier toutefois avec prudence. Le *DSM* précise qu'avant 5 ans, les colères peuvent survenir toutes les semaines sans que cela soit considéré comme un symptôme de TOP, sauf si elles se produisent tous les jours depuis plus de 6 mois et entraînent une gêne significative. À noter qu'un enfant peut être à la fois TDAH et TOP !

• Le trouble des conduites touche plus particulièrement les adolescents. Il conduit dans un tiers des cas à une personnalité antisociale à l'âge adulte, toujours selon le *DSM*. Agressions envers les personnes et les animaux, destruction de biens, vols, violations graves des règles parentales : les troubles des conduites mènent à une explosion des limites d'une autre intensité. Est-il possible, comme le suggère le rapport de l'Inserm, de repérer dès l'enfance les signes prédictifs de ce trouble ? « *Dans les études longitudinales qui suivent des enfants sur 15 ans, les signes précurseurs dans le développement de la petite enfance sont fortement corrélés avec les conduites délinquantes à la préadolescence et à l'adolescence. Si certains comportements d'opposition sont naturels à deux ans, deux ans et demi, le rapport agressif avec les autres décline lorsque l'enfant grandit, grâce à un environnement affectif et culturel relativement bienveillant et de bonne qualité. Mais chez certains enfants, ces comportements ne cèdent pas. À 3-4 ans, ils doivent attirer l'attention. Mais cela ne veut pas dire qu'on a des troubles des conduites quand on est petit* », précise R. Voyazopoulos.

EN DÉBAT
QUI A PEUR DE LA RITALINE ?

Le Haut Conseil de la famille, de l'enfance et de l'âge (HCFEA) publiait le 13 mars dernier un rapport intitulé « Quand les enfants vont mal : comment les aider ? ». Selon ce rapport, la consommation de psychotropes chez l'enfant et l'adolescent a nettement augmenté en France ces dernières années.

C'est particulièrement le cas de la Ritaline, médicament utilisé pour atténuer les symptômes du TDAH : entre 2010 et 2021, sa consommation a progressé de 116 % chez les enfants.

La HCFEA juge la situation « *alarmante* », déplore une offre pédiatrique, pédopsychiatrique et médicosociale en nette baisse et « *le recours, faute de soins adaptés, à la seule prescription de médicaments psychotropes alors même que l'indication ne correspond pas, en première intention, à la situation de l'enfant* ».

Ce rapport, très documenté, suscite pourtant la polémique. Des chercheurs, comme Franck Ramus, y lisent la résistance de beaucoup de psys français, notamment issus de la psychanalyse, qui minimisent le TDAH, parlent de surdiagnostic ou justifient

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

ses symptômes par des carences psychoaffectives ou éducatives. Ainsi la psychanalyse Caroline Goldman estimait-elle dans *Le Monde* du 15 février 2023 que des enfants « *mal limités* » par des parents permissifs faisaient souvent l'objet d'un diagnostic erroné de TDAH. Face à ce type d'arguments, la Fédération mondiale du TDAH a publié un consensus qui récapitule les connaissances scientifiques disponibles à ce jour, dans l'espoir d'harmoniser la prise en charge. Le consensus réaffirme que les traitements médicamenteux comme le méthylphénidate (de type Ritaline) peuvent aider l'enfant à se recentrer, tout comme elles permettent aussi d'éviter certaines conséquences à long terme, comme les accidents et comportements suicidaires. Le consensus reste toutefois prudent et plaide pour une complémentarité entre approche non médicamenteuse et traitement pharmacologique, car « *même les meilleurs traitements ne sont que partiellement efficaces* ».

● A.-C. T. ET H.L.

> « DEPUIS 2017, LE REGARD SUR LES TROUBLES NEURO-DÉVELOPPEMENTAUX, DONT FAIT PARTIE LE TDAH, A UN PEU CHANGÉ. »
>
> ● **CHRISTINE GÉTIN**
> PRÉSIDENTE DE HYPERSUPER TDAH FRANCE

QUAND S'INQUIÉTER ?

Les grilles de lecture officielles existent, mais les diagnostics sont complexes à établir sur le terrain. Quel parent n'a jamais été confronté à des comportements incompréhensibles de son bambin chéri ? Il a mordu un autre enfant à la crèche, il fait des caprices que rien ne calme, il dit non à tout… Même les plus « normaux » des enfants posent question de temps à autre. Quand s'inquiéter ? Souvent quand les comportements de l'enfant, excessifs et répétitifs, ne sont plus supportables pour ses parents ou sa communauté éducative. Mais comment poser un diagnostic ? R. Voyazopoulos plaide pour une collaboration des parents et un diagnostic collectif précis, en deux temps. Le premier doit être différentiel : face à un enfant plus agité que la moyenne, par exemple, on pensera d'abord TDAH, mais s'il s'avère qu'il n'en est rien, on procédera prudemment et par élimination. : « *Bien sûr, un enfant de 8 ans n'a pas le droit de taper un adulte. Mais en même temps, s'il a un trouble du spectre de l'autisme, une déficience intellectuelle ou une dysrégulation émotionnelle, il peut avoir aussi ce type de comportements. Une fois le diagnostic posé, il faudra aussi un diagnostic fonctionnel : comment le trouble s'exprime-t-il exactement et quelles sont les possibilités d'intervention les plus favorables ? Quoi qu'il en soit, tous les facteurs, sociaux, biologiques et psychologiques, doivent être pris en compte. Une seule dimension ne suffit pas* », conclut R. Voyazopoulos.

Reste enfin à mesurer les effets d'un tel diagnostic, qui n'est jamais tout à fait neutre. « *Un enfant qui perturbe est souvent rejeté quoi qu'il en soit et le diagnostic peut justement permettre d'éviter le conseil de discipline et l'exclusion* », défend C. Gétin. Plus prudent, R. Voyazopoulos tempère : « *Attention au vocabulaire et attention aux étiquettes qu'on colle. Si un enfant est trop rapidement étiqueté TDAH par exemple, il risque d'être résumé à son trouble supposé et marginalisé à l'école parce que le moindre de ses comportements décalés sera mis sur ce compte. De la même manière, si un enfant est repéré comme HPI (haut potentiel intellectuel), les parents ne chercheront pas forcément plus loin. Les vraies questions sont : quels sont ses points forts et ses points faibles, qu'est ce qui le porte vers des compétences singulières et d'autres moins avancées, qu'est-ce qui le pénalise éventuellement, quels sont ses leviers pour progresser et s'épanouir ?* » Un questionnement, somme toute, qui se pose face à tout enfant, hors norme ou pas.

● **ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS**

❶ Inserm, *Troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent*, éd. de l'Inserm, 2005.
❷ Voir Martine Fournier (coord.), « L'enfant violent. De quoi parle-t-on vraiment ? », *Sciences Humaines*, n° 208, octobre 2009.
❸ www.tdah-france.fr/GUIDANCE-PARENTALE-BARKLEY.html

POUR ALLER PLUS LOIN

- *100 idées pour gérer les troubles du comportement. Que faire face à des adolescents perturbés et perturbateurs ?* Roy Howarth, Tom Pousse, 2013.
- *Crises de violences explosives chez l'enfant. Concrètement que faire ?* Raphaëlle Scappaticci, Tom Pousse, 2019.
- *Accompagner les parents d'enfants tyranniques. Programme en 13 séances* Nathalie Franc et Haïm Omer, 2e éd., Dunod, 2020.
- www.tdah-france.fr/Declaration-de-consensus-international-de-la-World-Federation-of-ADHD.html
- https://scilogs.fr/ramus-meninges/la-prevalence-du-tdah-peut-elle-vraiment-etre-de-03/
- www.plongezennostroubles.com
- http://lareflexiotheque.e-monsite.com/blog/evidence-based-mama/the-every-day-parenting-toolkit-kazdin.html

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Mon enfant est hautement sensible***
  Elaine Aron, Leduc, 2019.
- ***Psychologie du haut potentiel. Comprendre, identifier, accompagner***
  Clobert Nathalie et Nicolas Gauvrut (dir.), De Boeck, 2021.
- ***La Fabrique des enfants anormaux***
  Thierry Delcourt, Max Milo, 2021.
- ***Nos enfants sous microscopes***
  Alessandro Elia et Emmanuelle Piquet, Payot, 2021.
- ***Les Surdoués ordinaires***
  Nicolas Gauvrit, PUF, 2014.
- ***Le Génie des dys***
  Michel Habib, éd. Sciences Humaines, 2023.
- ***L'Enfant dyspraxique. Mieux l'aider, à la maison et à l'école***
  Caroline Huron, Odile Jacob, 2011.
- ***La Petite Noblesse de l'intelligence. Une sociologie des enfants surdoués***
  Wilfried Lignier, La Découverte, 2012.
- ***Les Troubles de l'enfant***
  Héloïse Lhérété et Jean-François Marmion, éd. Sciences Humaines, 2018.
- ***Le Médecin, l'Enseignant et les Dys. Pour une convergence des approches***
  Michèle Mazeau et Alain Moret, Tom Pousse, 2021.
- ***Mais qu'est-ce qui l'empêche de réussir ?***
  Jeanne Siaud-Facchin, Odile Jacob, 2015.
- ***Tous précoce, tous hyperactifs, vraiment ?***
  Louis Vera et Alix Lefief-Delcourt, Larousse, 2019.
- ***Les Enfants hyperactifs (TDAH)***
  Gabriel Wahl, 3e éd., PUF, coll. « Que sais-je ? », 2019.

Les rapports officiels

- **« Quand les enfants vont mal, comment les aider »**
  Rapport du Haut Conseil de la famille, de l'enfance et de l'âge, 2023.
- **« Trouble du neurodéveloppement/TDAH : diagnostic et prise en charge des enfants et adolescents. Note de cadrage »**
  Haute Autorité de santé, 2021.
- **« Vademecum : scolariser un élève à haut potentiel »**
  Onisep/ministère de l'Éducation nationale. 2019.
- **« Déclaration de consensus international de la Fédération mondiale du TDAH »**
  World ADHD Federation, 2021.

Les fondamentaux

- ***WISC-V : examen clinique de l'intelligence de l'enfant. Fondements et pratiques de l'échelle de Wechsler***
  Jacques Grégoire, Mardaga, 2021.
- ***L'Examen psychologique de l'enfant et l'utilisation des mesures***
  Robert Voyazopoulos, Léonard Vannetzel et Louis-Adrien Eynard (coord.), Dunod, 2011

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Qu'est-ce que l'intelligence ? »**
  Héloïse Lhérété (coord.), *Sciences Humaines* n° 345, mars 2022.
- **« Les intelligences de l'enfant »**
  Héloïse Lhérété (coord.), *Sciences Humaines*, n° 303, mai 2018.

Dossier, podcasts et articles en ligne

- **« Dyslexie, dysorthographie, dyscalculie : bilan des données scientifiques »**
  Un dossier de l'Inserm qui croise les regards des chercheurs, des associations de patients et de parents et des professionnels.
- **« Dans la vie d'un enfant dyspraxique »**
  Sur le site de *L'Obs*, une lecture puissante de l'écrivain Pierre Lemaître pour mieux faire comprendre le quotidien de l'enfant dyspraxique.
- ***Les Tribulations d'un petit zèbre***
  Un blog de qualité consacré au haut potentiel intellectuel
- **HyperSupers TDAH France**
  L'association a une chaîne YouTube, riche de plusieurs vidéos sur le TDAH et le TOP.
- ***Ramus méninges***
  Blog animé par le chercheur Franck Ramus : un dossier et des vidéos sur les troubles de l'apprentissage et le TDAH.

ABONNEZ-VOUS

SCIENCES HUMAINES

Abonnement 1 an

Particuliers en **France métropolitaine**

11 Mensuels	11 Mensuels + 4 Grands Dossiers
54 € seulement au lieu de 73,10 €	**69 €** seulement au lieu de 104,70 €

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je m'abonne

☐ **54 € pour 11 Mensuels**
☐ **69 € pour 11 Mensuels + 4 Grands Dossiers**

Je règle aujourd'hui la somme de.....€

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....
.....
CP Ville.....
Pays.....
Courriel.....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

POUR ALLER PLUS VITE, APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 358
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

DÉCOUVREZ TOUTES NOS **OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

© ART COLLECTION/ALAMY

Tout en condamnant le désir d'enrichissement, Adam Smith a parié sur le fait que son inéluctable progression ouvrait la voie à une société plus dynamique et plus prospère, capable de résister à la « *tyrannie des États* » comme à la « *jalousie des marchands* ».

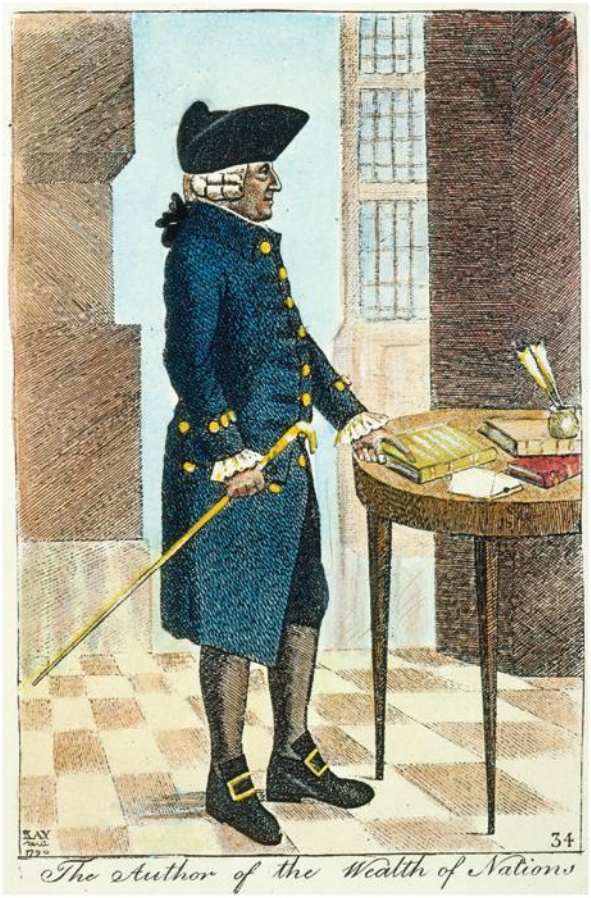
ANDERS FJELD ET MATTHIEU DE NANTEUIL

RÉFÉRENCE

ADAM SMITH
Le pari de l'économie

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

© THE GRANGER COLLECTION/ALAMY



BIOGRAPHIE

Adam Smith est né en Écosse, à Kirkcaldy, en juin 1723, quelques mois après la mort de son père. À 14 ans, il étudie la philosophie morale sous la direction de Francis Hutcheson à l'université de Glasgow. Les six années qui suivent, passées à l'université d'Oxford, le détournent définitivement des études religieuses, notamment en raison des affinités qu'il développe avec la pensée de David Hume en lisant son *Traité de la nature humaine* (1737). Ce livre est alors mal perçu par les autorités ecclésiastiques. Professeur de philosophie morale à l'université de Glasgow à partir de 1751, il publie la *Théorie des sentiments moraux* en 1759, un livre qui lui vaut une notoriété bien au-delà de la Grande-Bretagne. Après un voyage en Europe de 1764 à 1766, où il rencontre des penseurs marquants des Lumières, il commence à travailler à la *Richesse des nations*, publiée dix ans plus tard. Commissaire aux douanes d'Édimbourg à partir de 1778, il vit seul avec sa mère, jusqu'à sa disparition en 1784. Juste avant sa propre mort, il demande à ses amis de brûler la totalité de ses notes et de ses travaux inachevés. Il s'éteint en 1790 à Édimbourg.

Pour beaucoup, Adam Smith serait celui qui dès le 18e siècle aurait posé les bases du libéralisme économique. La « main invisible* » et le « laisser-faire* » : ces deux concepts auraient définitivement fixé la pensée du célèbre philosophe-économiste autour de l'idée d'un marché qui s'autorégulerait. La « théorie du ruissellement » en serait le supplément de justice : toute augmentation de richesse nationale, même si elle est d'abord réservée aux plus riches, améliorerait les conditions de vie de la société entière puisque la dépense des riches « ruissellerait » à travers tout le corps social jusqu'aux couches les plus pauvres. De plus, ce marché autorégulateur serait selon A. Smith « naturel ». Telle est la vision qui, plus de 200 ans après la mort du penseur écossais, continue de prévaloir dans les sciences sociales.

Or, cette lecture d'A. Smith est caricaturale. Le philosophe écossais, né en 1723, prend la plume pour décrire un changement d'époque et en proposer une théorie. Il s'engage par là en faveur de l'émancipation des populations face aux pouvoirs qu'il considère comme illégitimes. Alors qu'au début de la révolution industrielle, la richesse est en train de devenir la norme, l'évolution des sociétés européennes l'inquiète.

DU DÉSIR D'ENRICHISSEMENT

A. Smith publie en 1759 l'œuvre qui, dès son vivant, lui assurera une renommée internationale : *Théorie des sentiments moraux*. Il y adopte le sentimentalisme moral développé par son ancien professeur, Francis Hutcheson. Ce dernier considère que notre sens moral n'est pas dicté par la raison, mais fondé sur les sentiments et les passions. De même, A. Smith comprend la moralité comme une trame forgée par les liens sensibles entre soi et autrui. La sympathie en est l'opérateur central : c'est la capacité de se mettre à la place d'autrui et, dans le même temps, de rendre compte de sa propre expérience à travers le regard des autres.

Dans cet ouvrage, A. Smith dépeint une tendance généralisée à la dégradation des sentiments moraux. En cause ? « *Cette disposition à admirer, et presque à vénérer, les riches et les puissants, ainsi qu'à mépriser, ou du moins négliger, les personnes pauvres et d'humble condition.* » Le désir de richesse participe selon lui à la « *corruption généralisée des sentiments moraux* ». La société d'hier, « *chaude* », construite sur des liens de convivialité et de bienveillance,

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

est en passe d'être remplacée par une société « *froide* », où l'échange marchand se substitue à tout autre horizon moral. Le penseur écossais examine alors les « *illusions* » qui sous-tendent ce désir de richesse. Promesse illusoire de bonheur, la richesse n'apporte que des « *bibelots d'utilité frivole* ». Pire, l'immense édifice nécessaire pour entretenir une vie de luxe et de mondanités, extrêmement fragile, peut s'effondrer à tout moment… Et une personne de modeste condition qui s'acharnerait, sa vie durant, à vouloir bâtir un tel édifice y dépenserait bien plus d'énergie qu'elle en tirerait de plaisir.

Mais de manière originale, loin de condamner le désir de richesse ou d'exiger une refondation complète de la vie morale, A. Smith considère que le désir d'enrichissement met les sociétés en mouvement comme aucun autre aiguillon. Il les propulse dans une dynamique de créativité et d'agitation, de mondanité et d'inventivité.

A. Smith n'abandonne pas pour autant son regard critique : désormais, le jugement moral devra, non pas s'opposer aux transformations en cours, mais s'adapter à la société commerçante. À la question « que faire ? », sa réponse pourrait se résumer en ces termes : ne pas désespérer. Y croire malgré tout, parier sur cette société nouvelle, y aller audacieusement malgré les défauts qu'elle comporte.

TOUR D'EUROPE

C'est le pari qu'A. Smith va littéralement réaliser dans ce que la postérité retiendra comme son œuvre principale, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, publiée en 1776. Cinq ans après avoir publié la *Théorie des sentiments moraux*, A. Smith quitte son poste de professeur à l'université pour devenir le précepteur du jeune Henry Scott, troisième duc de Buccleuch (1746-1812), issu de l'une des familles les plus riches de l'aristocratie écossaise. De 1764 à 1766, il le suit dans son voyage à travers l'Europe et plonge dans le tourbillon des Lumières à Paris, Toulon ou Genève. Il rencontre Hume, Voltaire, d'Alembert, d'Holbach, Helvétius et Turgot, ainsi que François Quesnay, chef de file des « physiocrates », pour lesquels tout progrès passe par l'agriculture… A. Smith admire leur proposition d'étudier l'économie comme des flux de valeurs qui circulent entre différentes classes de producteurs et de consommateurs. Il considère pourtant qu'ils ont surestimé l'importance de l'agriculture dans le cycle économique, négligeant le rôle de l'industrie et plus généralement du travail humain. Il est encore plus critique du mercantilisme, favorable à l'enrichissement de l'État grâce au commerce extérieur et donc au protectionnisme, qui selon A. Smith nuit à l'intérêt général en mettant la richesse nationale au service du souverain – au lieu du peuple.

L'ambition d'Adam Smith est vaste : saisir les mutations de l'économie à l'échelle du globe et, plus encore, décrire le monde qui se déploie sous l'effet de la révolution industrielle.

MOT-CLÉ

• **MAIN INVISIBLE**
En économie, cette notion désigne la capacité d'autorégulation du marché. Elle suppose que les intérêts particuliers sont dirigés, de façon spontanée et naturelle, vers l'intérêt général. Elle est ainsi liée à la défense du marché libre et de la doctrine du « laisser-faire » (absence d'intervention).

À son retour en Écosse, A. Smith s'isole pendant dix ans pour travailler à son traité d'économie politique. Il se penche sur les grandes transformations qui se déploient sous ses yeux : développement des manufactures, modernisation de la production agricole et de l'activité minière, politiques de création monétaire, croissance du commerce international, rien ne lui échappe. Il s'intéresse également au marché colonial, à l'histoire de l'esclavage et des sociétés politiques non européennes, en particulier la Chine et l'Inde. Son ambition est vaste : saisir les mutations de l'économie à l'échelle du globe et, plus encore, décrire le monde qui se déploie sous l'effet de la révolution industrielle.

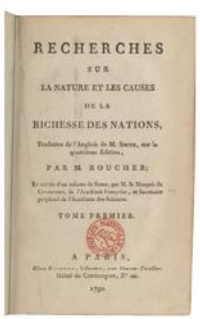
Parti tel un explorateur à la recherche de la « source » de la richesse, il finit par la situer dans la productivité du travail, et commence donc à s'intéresser à la division du travail en de multiples tâches simplifiées (qu'il juge plus rentable) et l'augmentation de la main-d'œuvre. L'accumulation du capital (les moyens de production et d'investissement) permet d'employer toujours plus de personnes à des tâches productives.

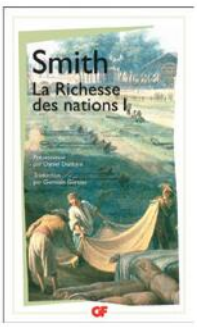
La Richesse des nations s'ouvre sur cette division du travail, qu'Adam Smith considère comme le moteur de l'histoire. Son analyse s'appuie sur l'exemple devenu fameux de la

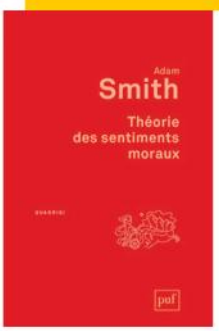
Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

DÉBAT

« *DAS ADAM SMITH PROBLEM* »







Le lien entre les deux livres princeps d'Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux* (1759) et *Richesse des nations* (1776), a soulevé beaucoup de questions, résumées sous l'expression allemande de « *das Adam Smith Problem* ». Le premier est un ouvrage de théorie morale, élaborant les prémices d'une société de bienveillance et débouchant sur une critique acerbe de la richesse. Le second est un ouvrage d'économie, portant sur l'ensemble des opérations et des flux qui contribuent à la richesse nationale. A. Smith ne fait lui-même aucun effort pour relier les deux œuvres et ne reprend guère, voire pas du tout, les motifs centraux de la première dans la deuxième.

Le débat exégétique a porté sur le fait de savoir si son œuvre morale est en contradiction avec son libéralisme économique (la sympathie morale vs l'égoïsme économique) ou s'il a su donner un fondement moral à la vie économique (l'amour de soi comme base de l'intérêt économique). La première lecture a dominé les débats jusqu'au milieu du 20e siècle, quand, depuis cette date, une nouvelle génération de lecteurs penche pour la deuxième. ● **A.F. ET M.N.**

manufacture d'épingles. « *L'important travail de faire une épingle est divisé en dix-huit opérations distinctes ou environ, lesquelles, dans certaines fabriques, sont remplies par autant de mains différentes* », écrit-il. Grâce à cette coopération en chaîne, où chaque ouvrier se consacre à une tâche spécialisée et répétitive, les travailleurs deviennent collectivement plus productifs. Ce mode d'organisation, alliant croissance de l'habileté par spécialisation, réduction des déplacements physiques et mécanisation, permet d'augmenter la puissance productive et, par conséquent, la richesse nationale. Il engendre aussi une subdivision des emplois et des métiers qui crée progressivement une interdépendance sociale généralisée, coordonnée par le marché.

Or, sa description de la manufacture d'épingles – celle à laquelle il fait allusion est située à Laigle, en Normandie – est pour le moins éloignée de la réalité sociale et organisationnelle de l'époque. A. Smith ne fait jamais mention des corporations, occulte le *letting out-system* (qui consiste à sortir certaines opérations de la chaîne de fabrication, réalisées à domicile) et ignore les difficultés techniques issues du processus de fabrication. Surtout, il se trompe en attribuant l'augmentation des bénéfices des manufactures d'épingles normandes au développement de la division du travail. Comme le montre le chercheur en sciences de gestion, Jean-Louis Peaucelle, les raisons sont davantage à chercher du côté de la concentration géographique de la production, de l'existence de salaires plus faibles à la campagne qu'à la ville et au recours aux femmes et aux enfants pour les tâches réalisées à domicile ❶. A. Smith produit ainsi un récit largement fictif du monde de travail de son temps. Cependant, cette fiction agit aussi comme un pari. A. Smith, dans une description supposée factuelle, anticipe l'avènement d'un nouveau monde du travail. Celui d'un espace productif où les travailleurs seraient autant de rouages d'une machine tout entière orientée vers un meilleur rendement du capital.

L'EUROPE DANS L'IMPASSE

A. Smith est parfois considéré comme le défenseur de la modernité européenne, vision qui fait de l'Europe le berceau de tout progrès matériel et culturel. Or, à l'instar de sa critique implacable du désir d'enrichissement, il se montre très sévère à l'égard d'une telle conception : dans la *Richesse des nations*, il va même jusqu'à considérer que le Vieux Continent se trouve dans une sorte d'impasse (historique). Par là, il pointe non seulement le protectionnisme mercantiliste et les corporations ouvrières, qui visent à protéger le marché intérieur, mais aussi et surtout les États guerriers et impérialistes, les aristocrates avides de luxe et les marchands jaloux et favorables aux monopoles économiques. Comme le rappelle le philosophe écossais Dugald Steward, un de ses contemporains, A. Smith ne cesse de dénoncer la « *tyrannie des États* » et la « *jalousie des marchands* » ❷.

Au prix d'un renversement étonnant pour l'époque, A. Smith voit dans les colonies d'Amérique du Nord la promesse d'un monde plus harmonieux. Il y loue la réduction des rapports hiérarchiques entre capitalistes et travailleurs, la dispersion des capitaux, la diffusion d'un esprit entrepreneurial dénué de goût pour l'accumulation, la redécouverte des charmes de la

Délivré à 353101 le 4/16/2023, 6:35:18 PM

George Morland (1763-1804), *Slave Trade* (1788), huile sur toile. Du 16e au 19e siècle, le commerce triangulaire ou traite atlantique, reliant l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, imposa la déportation à 11 millions d'Africains.

campagne et le respect qu'impose une nature grandiose. En somme, A. Smith pense que, là-bas, l'autonomie des vies l'emporte sur l'accumulation des richesses. Sa valorisation du mode de vie égalitaire et bucolique des colons d'Amérique du Nord s'accompagne cependant d'un silence presque complet sur la brutalité coloniale vis-à-vis des peuples autochtones.

Parallèlement, A. Smith jette un regard critique sur le rôle joué par l'Europe dans la conquête coloniale. À ses yeux, celle-ci n'est pas le fait des puissants, mais de communautés rejetées par les États européens (juifs, quakers protestants, puritains, etc.). Il souligne ainsi la violence de l'organisation politique caractéristique du Vieux Continent. Cette critique englobe aussi l'esclavage, non seulement par le biais d'un argumentaire économique – un travailleur sera d'autant plus efficace qu'il est libre –, mais aussi à travers ce qu'il entrevoit comme une dynamique historique de démocratisation des rapports sociaux (mouvement vis-à-vis duquel l'esclavage constituera une tache de plus en plus insupportable). Progressivement A. Smith, qui militait pour une Union fédérative entre colonies et mère patrie, devient favorable à l'indépendance des colonies, en particulier les États-Unis d'Amérique.

UN LEGS INACHEVÉ

Cette critique sévère du désir d'enrichissement et cette relativisation du fait européen font d'A. Smith un penseur éminemment contemporain.

Pourtant, sa réception dans les sciences sociales demeure problématique. Pionnier du libéralisme économique, il n'a pas fait école. Trop peu lue, son œuvre demeure réduite à quelques traits de plume et quelques concepts caricaturés. Son legs semble ainsi profondément inachevé. Pourtant, à l'heure où nos économies doivent relever le triple défi des inégalités sociales, de la catastrophe écologique et des fractures culturelles, une telle lucidité critique est un précieux support. S'il n'y a pas de voie unique pour la critique sociale, celle ouverte par A. Smith mérite une attention renouvelée.

ANDERS FJELD ET MATTHIEU DE NANTEUIL
Le premier, philosophe, est enseignant-chercheur à Kulturakademiet (Oslo). Le second, sociologue, est professeur à l'université catholique de Louvain. Ils ont récemment publié *Le Monde selon Adam Smith. Essai sur l'imaginaire en économie* (PUF, 2022).

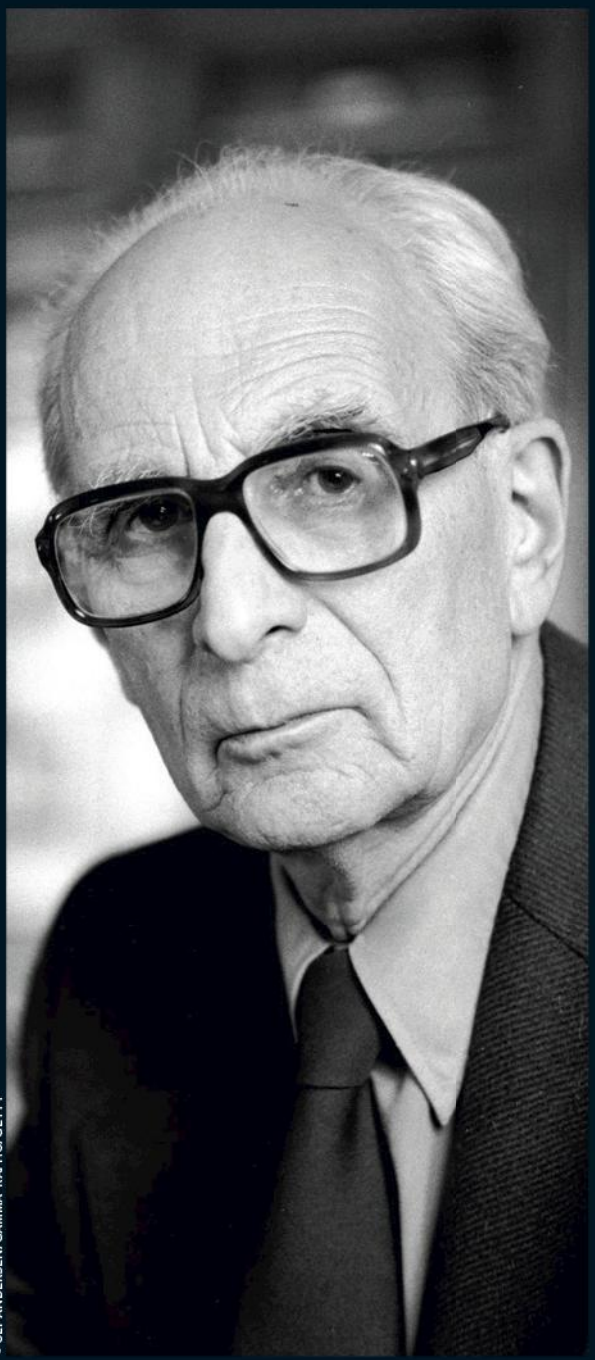
❶ Jean-Louis Peaucelle, *Adam Smith et la division du travail. La naissance d'une idée fausse*, L'Harmattan, 2007.

❷ Dugald Stewart, « Précis de la vie & des écrits d'Adam Smith », *in* Adam Smith, *Essais philosophiques*, 1794, rééd. Coda, 2006.

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

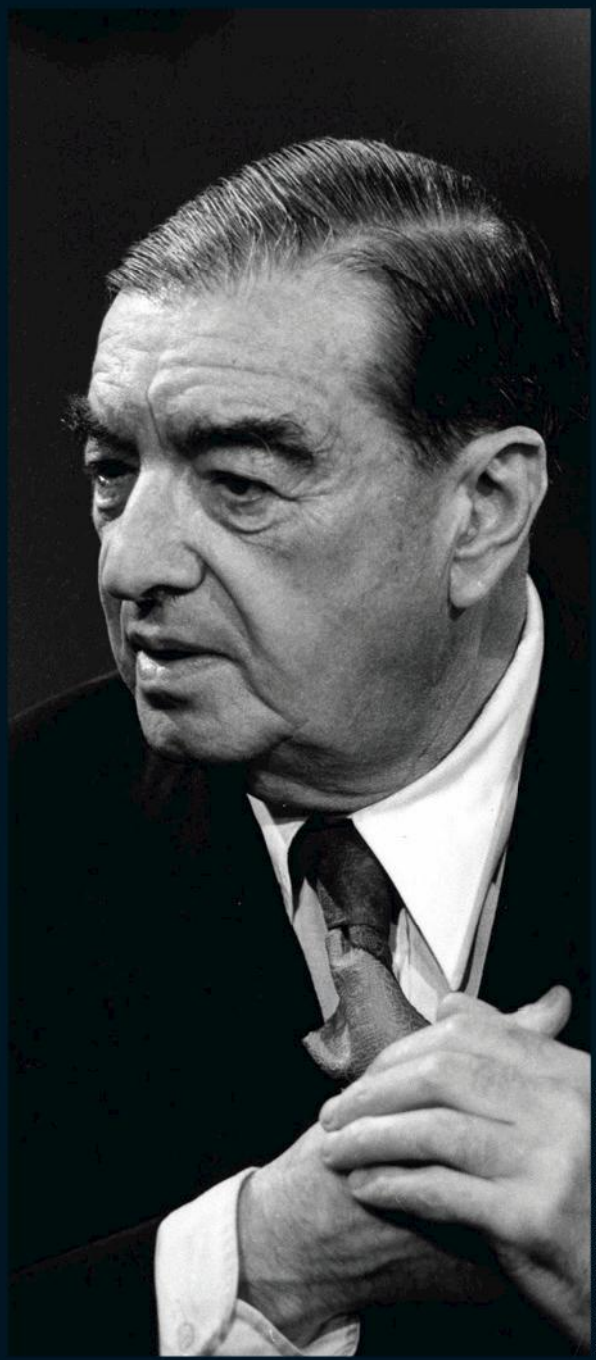
1952

Claude Lévi-Strauss publie *Race et histoire* et remet en cause l'européocentrisme. Roger Caillois fonde quant à lui la revue *Diogène* dans laquelle il affirme une supériorité de la civilisation occidentale.



© ULF ANDERSEN/GAMMA-RAPHO/GETTY

Claude Lévi-Strauss.



© LOUIS MONIER/BRIDGEMAN IMAGES 2023

Roger Caillois.

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

Roger Caillois a affronté Claude Lévi-Strauss

En 1952, Claude Lévi-Strauss publie *Race et histoire*. C'est un moment décisif dans la mise en cause de l'européocentrisme et de sa notion implicite de hiérarchie des civilisations. La même année, Roger Caillois fonde quant à lui *Diogène*, la revue transdisciplinaire de l'Unesco, dont l'objet principal est le dialogue interculturel. R. Caillois a le même âge que C. Lévi-Strauss et un parcours similaire. Comme lui, il a fréquenté les surréalistes et vécu la Seconde Guerre mondiale en exil aux États-Unis. Comme lui encore, c'est un anthropologue « littéraire » : il se pense écrivain avant tout, fût-ce par le détour des sciences humaines. Ils ont tous deux rompu les ponts avec la philosophie, R. Caillois pour faire place à la littérature et C. Lévi-Strauss à la science.

En tant que directeur de la revue, R. Caillois entend vérifier la thèse de l'unité de l'humanité, par-delà sa diversité. Pour avancer dans ce sens, il invente le concept de sciences diagonales, et se retrouve alors en position de concurrence directe avec C. Lévi-Strauss qui veut lui aussi unifier les sciences sociales autour de son programme d'anthropologie sociale structuraliste.

La querelle éclate sur la question du relativisme culturel. R. Caillois s'attaque très violemment à C. Lévi-Strauss. Il observe que c'est au moment où l'histoire devient planétaire que la recherche tombe dans le relativisme culturel, valorise la pluralité et l'irréductibilité des différences. Repérant dans *Race et histoire* le concentré savant de cette attitude, il y voit l'expression de la décadence pressentie de l'Occident, et reproche à C. Lévi-Strauss d'accorder des vertus disproportionnées aux peuples autrefois délaissés. Il lui oppose sa conviction d'une supériorité de la civilisation occidentale, laquelle serait caractérisée par sa curiosité constante à l'égard des autres cultures. Pour R. Caillois, la science reste supérieure à la magie, et la rationalité à la superstition.

La réplique ne se fait pas attendre, cinglante : « Diogène *prouvait le mouvement en marchant. M. Roger Caillois se couche pour ne pas le voir* ❶. » À l'allusion de ce dernier au cannibalisme, C. Lévi-Strauss répond qu'il ne place pas la morale à la cuisine et que sous le rapport du nombre d'hommes tués, nous faisons mieux que les Papous. La polémique est violente : « *M. Caillois se livre à un exercice qui commence par des bouffonneries de table d'hôte, se poursuit en déclarations de prédicateur pour se terminer par des lamentations de pénitent. C'était bien là, d'ailleurs, le style des cyniques dont il se réclame* ❷ » ; « *L'Amérique a eu son McCarthy, nous aurons notre McCaillois* ❸. »

À l'allusion de Roger Caillois au cannibalisme, Claude Lévi-Strauss répond qu'il ne place pas la morale à la cuisine et que sous le rapport du nombre d'hommes tués, nous faisons mieux que les Papous.

Dans les années 1950, la croyance dans un *telos*, un sens immanent à l'histoire conduisant vers un monde meilleur reste encore très ancrée. On la retrouve aussi bien dans le courant marxiste que dans le courant libéral. C. Lévi-Strauss s'en prend à l'occidentalocentrisme, sur fond de décolonisation et de critique des méfaits de l'uniformisation. Mais sa voix reste encore isolée. Le paradoxe voudra que le jour où C. Lévi-Strauss entrera à l'Académie française, succédant au fauteuil de Montherlant en 1974, il sera reçu par... Roger Caillois ! ●

❶ Claude Lévi-Strauss, « Diogène couché », *Les Temps modernes*, n° 195, 1955, rééd. *Cités*, n° 81, 2020/1.
❷ *Ibid.*
❸ *Ibid.*

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

LE LIVRE DU MOIS

CE QUI NOUS LIE

Le sociologue Serge Paugam se saisit du concept d'attachement pour renouveler la question du lien social, des relations familiales aux systèmes de solidarité nationaux.

Qu'est-ce qui nous relie aux autres ? D'où vient le sentiment d'appartenir à un groupe, un pays, une société et de s'en sentir solidaire ? En plus de 600 pages, le sociologue Serge Paugam explore la question dans toutes les sphères de la vie individuelle (famille, profession, citoyenneté, relations affinitaires) et dans plus d'une trentaine de pays. Il s'inspire de la théorie de l'attachement du psychologue John Bowlby. Formulée à la fin des années 1960, cette dernière montre l'existence d'un système inné qui conduit le tout-petit à créer des liens avec sa mère qui le protège. S. Paugam applique cette théorie à la question du lien social pour comprendre ce qui attache les individus à la société, ce qui les fait tenir ensemble, mais aussi ce qui sépare et fragilise.

Avant la psychologie, rappelle-t-il, le sujet de l'attachement a été abordé dès le début du 20e siècle dans les enseignements sur la morale d'Émile Durkheim, fondateur de la sociologie française. Durkheim identifie différents types de morales (domestique, professionnelle et civique) auxquels correspond un type d'attachement éponyme. S. Paugam s'inspire de cette classification. Il s'agit pour lui d'entrecroiser une « vue d'en bas », c'est-à-dire les différents leviers d'attachement social pour chaque individu (famille, amis et communautés, travail, citoyenneté) et une « vue d'en haut », selon les pays, leurs traditions culturelles et les politiques de solidarité mises en œuvre par les États. C'est ce que S. Paugam appelle les « régimes d'attachement ». Ils assurent protection et reconnaissance, deux éléments vitaux pour les individus.

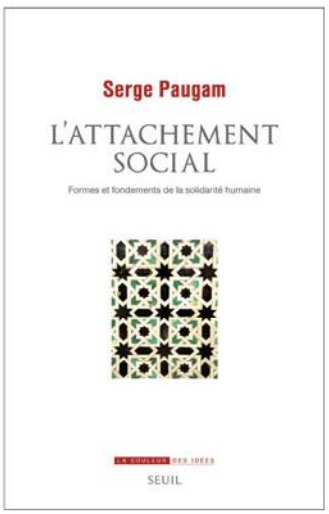
ROMPRE LE LIEN OPPRESSANT

Vu d'en bas, quelles sont les dynamiques du lien social à l'œuvre de nos jours ? Le lien social se fragilise-t-il ? S. Paugam montre à partir d'études statistiques que plus le niveau de diplôme augmente, plus l'attachement et les liens sociaux sont forts. En revanche, plus d'une personne sur deux craint d'être exclue socialement, notamment pendant la vie active (perte d'emploi, menace du chômage). Ce résultat est stable depuis les années 1990. Les craintes augmentent régulièrement jusqu'à la cinquantaine (70 % des personnes concernées), et chutent brusquement à partir de 65 ans, période coïncidant jusqu'à présent avec l'âge de la retraite.

Les liens sociaux se sont fragilisés ces dernières décennies. Certains d'entre eux, instables ou incertains, protègent mal face aux aléas : emplois et familles précaires, statuts de réfugié… S. Paugam distingue aussi des liens qui oppressent et peuvent être toxiques. Bien que fournissant une protection, ils dénient toute forme de reconnaissance à l'individu : père autoritaire ; conjoint tyrannique ; dans le milieu professionnel, chef qui humilie et multiplie les mesures vexatoires, les mises au placard, les déclassements par rapport à un collègue qui obtient une promotion enviée, etc. Ces formes d'attachement nocives peuvent faire perdre confiance en soi, voire pousser à la dépression ou à des comportements suicidaires. C'est pourquoi, si les liens sociaux semblent devenir plus fragiles de nos jours, il ne faut pas considérer systématiquement leur rupture comme une perte, explique S. Paugam. Rompre un lien oppressant peut être une épreuve, mais aussi parfois un acte salutaire.

La fragilisation de certains liens donne lieu à des résistances, des rébellions et aussi à des stratégies de compensation. S. Paugam s'appuie sur l'étude de trois mouvements sociaux : les ouvriers de la chaussure à Fougères au début du 20e siècle mobilisés pour obtenir une meilleure rémunération ; les salariés de Molex au 21e siècle contre la suppression de leurs emplois et la préservation des acquis salariaux ; les Gilets jaunes mobilisés sans intermédiaires (syndicats) et symptomatiques, selon S. Paugam, des doutes sur la capacité des institutions à régler les conflits. Ces trois mouvements se sont fait entendre en développant les liens initiaux et en créant de l'attachement au-delà de leur groupe d'origine.

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM



• ***L'Attachement social. Formes et fondements de la solidarité humaine***
Serge Paugam, Seuil, 2023, 640 p., 27 €.

BIOGRAPHIE

Serge Paugam est sociologue et directeur de recherche au CNRS. Spécialiste des questions d'inégalités, de pauvreté et de rupture du lien social, il a publié, entre autres, *Le Lien social* (PUF, coll. « Que sais-je ? », 2022), *Ce que les riches pensent des pauvres* (Seuil, 2017) et *Vivre ensemble dans un monde incertain* (L'Aube, 2015).

L'auteur s'intéresse ensuite à l'expérience des chômeurs, des personnes au statut précaire et des sans-abri. Il montre les stratégies déployées par les individus pour compenser la rupture des liens. Plus la protection et la reconnaissance procurées par le travail ou l'État font défaut, plus la solidarité familiale, amicale ou communautaire (groupes religieux, fondations privées...) se déploie pour compenser ces lacunes (réassurance, soutien moral, aide matérielle face à la menace de la pauvreté).

CINQ TYPES D'ATTACHEMENT

Vue d'en haut cette fois-ci, la comparaison statistique que déploie S. Paugam dans 34 pays lui permet d'identifier cinq types de régimes d'attachement. De l'Amérique centrale et latine à l'Afrique en passant par l'Asie centrale et l'Asie du Sud-Ouest, la famille reste le plus répandu à l'échelle de la planète. S. Paugam distingue le « *familialisme traditionnel* », propre aux populations agricoles et peu qualifiées (par exemple en Afrique), du « *familialisme à tendance moderne* ». Ce dernier caractérise des pays comme l'Argentine et le Brésil qui se sont ouverts au capitalisme mondial au début du 20e siècle. De fortes inégalités sont apparues dans ces pays, sans compensation par des politiques publiques. Le soutien de la famille s'est renforcé, sur fond de tradition catholique.

En France, la régulation de problèmes économiques et sociaux s'opère via le statut que confère la profession. Les prélèvements sociaux sur les salaires financent la protection sociale. S. Paugam appelle ce régime « *organiciste* ». Les statuts se distinguent en fonction de leur degré de protection : des fonctionnaires au plan de carrière bien établi et des salariés du privé embauchés en CDI, aux bénéficiaires des minima sociaux, en passant par les emplois précaires et les statuts dérivés de l'emploi (chômage, préretraite, retraite).

La situation inverse prévaut aux États-Unis puisque ce sont les liens affinitaires, les organisations communautaires et les dons philanthropiques qui assurent en grande partie la solidarité et créent ainsi de l'attachement. Enfin, le régime universaliste (Danemark, Norvège, Suède, Finlande...) repose sur la citoyenneté et se finance par la fiscalité. Le système d'allocation, plutôt généreux par rapport à d'autres pays, se veut universel dès la majorité. Source de cohésion, le milieu professionnel aide les salariés à concilier leur vie professionnelle et privée et ces derniers sont incités à participer aux prises de décisions dans leur entreprise. Pourtant, un malaise transparaît : jeunes dépressifs et montée de l'extrémisme, comme l'attestent les tueries d'Oslo et d'Utoya en 2011. Le modèle universaliste, souvent envié, présente des lacunes.

S. Paugam invite ainsi à ne pas considérer un régime comme meilleur que les autres. Tous existent en raison d'une longue histoire politique et de traditions culturelles différentes. Ces « sentiers de dépendance » (*paths dependance*), comme les appellent les chercheurs, rendent difficile un changement radical des régimes d'attachement. ● **MAUD NAVARRE**

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

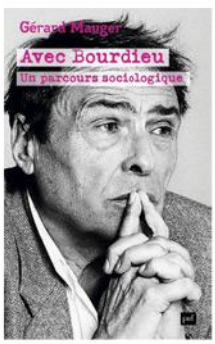
Sociologie

HOMMAGE D'UN DISCIPLE INDISCIPLINÉ

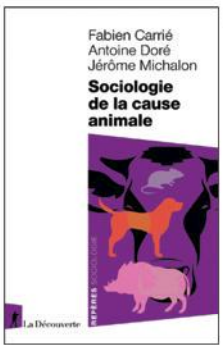
Gérard Mauger est un sociologue français dont les travaux ont porté sur de nombreux objets, parmi lesquels les styles de vie des jeunes des classes populaires, la lecture ou encore les rapports entre générations. Formé aux sciences sociales aux couleurs de Marx et Freud, il découvre les travaux de Pierre Bourdieu à la fin des années 1970. Séduit par sa façon de penser, il se fait son disciple en adoptant ses concepts, en pratiquant la réflexivité et en assumant ce que P. Bourdieu nommait un « engagement sociologique ». Fort de cette expérience aux côtés de P. Bourdieu, G. Mauger donne sa lecture d'une sociologie qui l'a tant inspiré.

Il revient sur les concepts clés forgés par P. Bourdieu : l'*habitus*, la violence symbolique, la notion de champ, le capital social. Lecteur averti, mais rarement avare de coups de griffe à l'encontre de ceux qui ne partagent pas son avis, G. Mauger propose un éclairage utile sur les conditions qui ont conduit P. Bourdieu à s'approprier chacun de ces concepts, sur la façon de les intégrer à un paradigme d'ensemble et, surtout, d'en tirer profit pour la recherche. Voilà donc, dira-t-on, un manuel de plus sur la sociologie de P. Bourdieu. Il y a de cela, mais pas seulement. G. Mauger fait en effet des suggestions enrichissantes pour la sociologie. Il développe la notion originale de capital corporel et propose d'amender la critique des formes de domination de P. Bourdieu pour mieux penser les résistances et les révoltes.

G. Mauger livre aussi, ponctuellement, quelques doutes et interrogations. La sociogenèse des *habitus* reste ainsi, à ses yeux, entourée d'un flou qui mériterait d'être éclairci. De la même manière, le concept de violence symbolique lui paraît entaché d'une ambiguïté qui en limite la portée. Parce qu'il esquisse de la sorte quelques pas de côté, le livre aurait donc pu également s'intituler : réflexions d'un disciple un peu indiscipliné. ● **CLÉMENT LEFRANC**



• ***Avec Bourdieu. Un parcours sociologique***
Gérard Mauger, PUF, 2023, 336 p., 24 €.



• ***Sociologie de la cause animale***
Fabien Carrié, Antoine Doré et Jérôme Michalon, La Découverte, 2023, 128 p., 11 €.

QUI SONT LES ANIMALISTES ?

Depuis une dizaine d'années, la France connaît une montée des discours et des revendications défendant les droits des animaux. Cette fièvre militante s'accompagne d'une offre éditoriale foisonnante concernant l'éthique animale. Fabien Carrié, Antoine Doré et Jérôme Michalon abordent le phénomène sous un autre angle : à distance de toute posture normative ou militante, ils brossent un tableau historique et sociologique du mouvement animaliste. Le récit commence avec l'émergence de la « protection animale » comme mot d'ordre répandu dans les milieux favorisés au 19e siècle en Europe, et se poursuit avec l'essor du courant antispéciste, plus radical et socialement diversifié, dans les années 1970.

Les auteurs mobilisent des données empiriques pour dresser le portrait sociodémographique de chacun de ces moments, la surreprésentation des femmes faisant l'objet d'une attention particulière. Ils passent ensuite en revue les mobilisations animalistes d'aujourd'hui, et leurs répertoires d'actions répartis entre campagnes sectorielles (contre des pratiques comme la corrida ou la chasse) et revendications systémiques, porteuses d'une critique du spécisme entendu comme dispositif global d'oppression des animaux par les humains. Les auteurs montrent à quel point la cause animale a diffusé dans la société, le bien-être animal étant une vue désormais consensuelle.

Les trois sociologues jettent donc un regard érudit sur un mouvement dont l'influence se ressent aussi bien dans le champ académique que politique et économique, comme en témoignent les développements de partis animalistes et du marché végétarien. On regrettera peut-être l'absence d'informations sur les sources de financement des acteurs du mouvement, et sur l'influence qu'un autre mouvement bourgeonnant, celui de l'altruisme efficace, exerce sur la cause animale aujourd'hui.

● **AXELLE PLAYOUST-BRAURE**

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

Environnement

• ***Habiter la pollution. Expériences et métrologies citoyennes de la contamination***
Christelle Gramaglia, Presses des Mines, 2023, 274 p., 29 €.

VIVRE PRÈS DE L'ENFER

Les habitants des pays industrialisés savent désormais que confort et croissance se payent par des risques accrus pour leur santé. Exemple récemment révélé : la contamination massive des Européens par des « polluants éternels » dénommés PFAS. Près des sites les plus polluants, des habitants vivent cette expérience de manière plus intense et quotidienne encore.

Christelle Gramaglia, sociologue des sciences de l'environnement, a mené des enquêtes auprès de ces derniers pour comprendre comment les émanations industrielles affectaient leur vie de tous les jours. Elle décrit une cohabitation forcée dans les Bouches-du-Rhône avec la pollution causée par les torchères à Fos et à Port-Saint-Louis, où les plaintes des habitants sont quantité négligeable pour les experts et les autorités, les modélisations étant seules aptes à juger de leur nocivité. Dans des terres cernées par des installations au lourd passé industriel, les habitants jouent un rôle de vigie. À Viviez dans le Gard ou à Salindres dans l'Aveyron, les jardiniers et les pêcheurs ont eux-mêmes signalé les dégâts que les usines infligent aux plantes et aux poissons. Cependant, les résidents n'en sont pas moins attachés à leur territoire. Ils peuvent aller jusqu'à minorer les risques comme à Viviez, lorsqu'une campagne de dépistage de l'arsenic et du cadmium a suscité la méfiance des habitants. Ils craignaient l'image inhospitalière que l'opération risquait de donner à la région. Un des aspects les plus intéressants abordés dans le livre est de montrer les initiatives prises par les habitants face aux pollutions. À Fos-sur-Mer comme à Salindres, ils évitent de cultiver des légumes dans leurs jardins.

À Viviez, certains évitent les promenades trop près de l'usine. Surtout, ils sont capables de s'impliquer en s'opposant à des projets ou bien en réclamant la mesure des pollutions par de nouvelles méthodes, parmi lesquelles les sciences participatives et citoyennes. ● **TOM UMBDENSTOCK**

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ
Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode
Michel Habib
Le génie des Dys
Et si la dyslexie était un effet collatéral de la haute intelligence?
Éditions Sciences Humaines
NOUVEAUTÉ
« ET SI LA DYSLEXIE ÉTAIT UN EFFET COLLATÉRAL DE LA HAUTE INTELLIGENCE ? »

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

À SIGNALER
• ***Nature, culture et inégalités***
Une perspective comparative
Thomas Picketty, Société d'ethnologie, 2023, 86 p., 10 €.

Économie

L'APOCALYPSE EST POUR DEMAIN

• ***Mégamenaces. Dix dangers qui mettent en péril notre avenir, et comment leur survivre***
Nouriel Roubini, Buchet-Chastel, 2023, 384 p., 23,50 €.

« Docteur Apocalypse » est le surnom dont les médias avaient affublé l'économiste Nouriel Roubini en 2007, alors qu'il s'acharnait à annoncer un krach financier avéré depuis. La crise des *subprimes* passée, qui fit vaciller les banques en 2008, les rieurs furent contraints de manger leur chapeau, et l'étiquette de prophète de malheur resta collée à la peau de N. Roubini. Visiblement peu désireux de changer de réputation, l'économiste remet le couvert à la puissance dix. Selon lui, en effet, dix grandes menaces s'apprêtent à fondre sur le monde en combinant leurs forces : accumulation des dettes publiques, surproduction d'argent par les banques centrales et crises « stagflationnistes » vont conjuguer leurs effets pour ruiner des économies nationales mal préparées à de telles conjonctures.

Simultanément, l'intelligence artificielle et l'automatisation des tâches feront grimper le chômage à des taux inédits, l'inégalité des revenus sera démultipliée par la numérisation, et le tout nourrira le populisme à la sauce Trump… Ajoutons à cela un changement climatique dévastateur, détruisant les écosystèmes et favorisant l'irruption de pandémies, et vous avez la recette d'une « tempête parfaite », faisant passer nos collapsologues francophones pour des optimistes.

Reste que l'exercice d'anticipation est, à la lecture, parfaitement crédible. Reprenons le sous-titre : « Dix dangers qui mettent en péril notre avenir, et comment leur survivre ». On a compris que le futur, selon N. Roubini, était d'un noir profond. Mais *quid* de la survie ? Elle est esquissée dans deux passages conclusifs. Le premier est un petit cours d'économie expliquant aux gestionnaires de fonds comment optimiser leurs placements afin de limiter les dégâts. Pour résumer : trouver les endroits les mieux à l'abri du changement climatique et investir dans l'immobilier. Le deuxième est un scénario utopiste, à base de revenu universel, d'intelligence artificielle mise au service de l'humanité et non des intérêts privés, de collaboration internationale entre États pour le bien commun de l'humanité… Scénario dont l'auteur répète à l'envi qu'il n'est pas du tout réaliste. Mais n'est-ce pas le propre des utopies ?

● LAURENT TESTOT

REDÉCOUVRIR L'AUTRE LIBÉRALISME

• ***Pour un libéralisme humaniste***
Alexis Karklins-Marchay, Presses de la Cité, 2023, 336 p., 22 €.

Affublé ou non du préfixe « néo », le libéralisme économique est souvent accusé de favoriser l'égoïsme, de creuser les inégalités, d'être obnubilé par la recherche du profit et de provoquer la destruction de l'environnement. D'où la tentation d'y mettre un terme. Mais, selon Alexis Karklins-Marchay, les restrictions au libre-échange proposées par ses ennemis sont loin de garantir un mieux-être. Pour autant, l'économiste reconnaît que le néolibéralisme incarné par des penseurs comme Friedrich Hayek et Milton Friedman, partisans du laisser-faire, n'est pas optimal pour le bien-être de la population. Aussi nous invite-t-il à redécouvrir une autre forme de libéralisme, l'ordolibéralisme, incarné par des penseurs comme Walter Eucken et Wilhelm Röpke, qui fait une place importante à la solidarité, à la sobriété et, d'une manière générale, au sens de la mesure.

Le libéralisme, tel que défini par Adam Smith au 18e siècle, se soucie de l'intérêt individuel des travailleurs, de la division du travail et de la libre coordination des agents économiques (la célèbre « main invisible » du marché). Comme tout libéralisme, l'ordolibéralisme se méfie donc de l'intervention de l'État en matière économique, rejette toute fixation des prix, refuse le protectionnisme et défend la libre concurrence des acteurs privés. Mais il s'oppose au laisser-faire dans la mesure où ce dernier autorise une concentration des pouvoirs économiques qui nuit justement à la concurrence. Pour le même motif, il est favorable à une redistribution des revenus par le biais d'un impôt progressif, en veillant toutefois à ce que celui-ci n'affaiblisse pas l'activité économique. Plutôt que d'encourager en permanence la consommation, il souligne les vertus de l'épargne. En somme, l'ordolibéralisme est favorable à un État stratège qui favorise l'activité économique, tout en étant garant de son caractère équitable et pérenne. Les mérites de cet ordolibéralisme peuvent sans doute être discutés.

Mais, au moins, par la présentation à la fois historique et analytique qu'il en fait, l'auteur montre que le libéralisme ne se résume pas à la caricature qu'en font souvent ses adversaires.

● THOMAS LEPELTIER

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

• ***Les Savoirs perdus de l'économie. Contribution à l'équilibre du vivant***
Arnaud Orain,
Gallimard, 2023,
384 p., 22,50 €.

ALTERNATIVES OUBLIÉES

Au 19e siècle, l'essayiste écossais Thomas Carlyle qualifiait la science économique de « *science lugubre* ». En raison de la formalisation mathématique à laquelle elle s'est donnée sans compter et de ses orientations idéologiques, la théorie économique orthodoxe se heurte toujours aux critiques de celles et ceux qui en refusent les principaux postulats, tels que l'équilibre naturel du marché. L'histoire de cette discipline révèle pourtant que d'autres chemins étaient possibles. Pour le montrer, Arnaud Orain revient sur la période comprise entre le 16e et le 18e siècle.

Durant ce long laps de temps, deux savoirs différents ont été développés en Europe, qui prétendaient au statut de science à part entière. Le premier est la « science du commerce » : centrée initialement sur les pratiques marchandes (tenue des livres de compte, endossement des lettres de change), elle a ensuite gagné en généralité. Elle s'est ainsi donné pour spécialité la description des différents types d'échanges observables dans et entre les nations. Les vrais économistes en ce cas étaient des praticiens (artisans, fermiers, négociants…) dont une des priorités était de composer avec les exigences naturelles du monde pour, localement, faire affaire.

Au milieu du 18e siècle, une autre science, la « physiologie économique » a vu également le jour, avec pour ambition cette fois de travailler à l'équilibre de la chaîne du vivant. L'enjeu était de permettre aux êtres humains de satisfaire leurs besoins tout en respectant la nature. Au fil des décennies, le paradigme libéral a submergé ces deux spécialités : la nature a durablement disparu du spectre des intérêts des économistes. À l'heure des dérèglements climatiques, il est temps, selon A. Orain, de remettre la nature au centre et donc de faire de l'économie une science naturelle à part entière. C'est à ce prix, et à ce prix seulement, qu'on pourra redonner vie à un savoir capable de nous aider à affronter les grands défis écologiques de ce siècle. ● **C.L.**

Éducation

POURQUOI LES ENSEIGNANTS CLAQUENT LA PORTE

De plus en plus d'enseignants démissionnent. Le phénomène reste certes minoritaire (0,4 % des enseignants en 2020), mais il a augmenté de 528 % depuis 2009 selon le dernier rapport du Sénat. La sociologue de l'éducation Sandrine Garcia analyse les raisons qui poussent les démissionnaires à renoncer en l'absence de droits au chômage. Le livre s'appuie sur une étude étalée de 2015 à 2020.

Des extraits d'entretiens menés par l'autrice et ses collaborateurs évoquent les problèmes rencontrés dans l'exercice du métier. Le désenchantement ne touche pas uniquement ceux qui démissionnent : un tiers des enseignants français considèrent leur travail comme pénible. Mais de là à claquer la porte, que se passe-t-il ? L'enquête souligne l'importance des ressources à disposition : soutien financier et psychologique du conjoint, absence d'enfant(s) à charge ou encore apport financier pour une formation. Pour beaucoup d'enseignants débutants, le métier est supposé gratifiant. Dans les faits, S. Garcia décrit « *des cadres en position d'exécutants* » et « *mis en situation de mauvais travail* ». Le nouveau management public responsabilise de plus en plus l'enseignant, alors que les effectifs des classes augmentent et qu'il faut accueillir des enfants handicapés avec très peu de moyens. Sans compter les charges administratives croissantes.

D'où un sentiment d'impuissance et une surcharge de travail personnel. Face aux difficultés, les inspecteurs pointent une incapacité à intéresser les élèves. Ce qui engendre pour les enseignants une détresse, voire une dépression, certains devenant incapables de retrouver une classe. L'indifférence de l'institution face aux démissions renforce le sentiment de n'être qu'un numéro sur une liste. ● **HUGO ALBANDEA**

• ***Enseignants de la vocation au désenchantement***
Sandrine Garcia,
La Dispute, 2023,
256 p., 17 €.

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

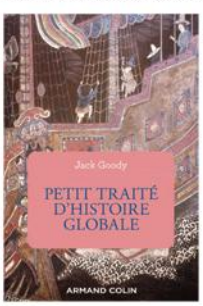
Anthropologie

L'ILLUSION EUROPÉENNE

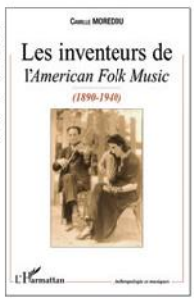
En une quarantaine d'ouvrages, l'anthropologue Jack Goody (1919-2015) a abordé des sujets aussi variés que la parenté, la cuisine, la mort, l'écriture, la culture des fleurs, mais toujours dans une perspective comparative qui lui est propre. L'original du présent livre date de 2009, et c'est le dernier pan de son œuvre. Avec une érudition sans pareil, il soulève, une fois encore, la question de la singularité européenne en tant que berceau du développement capitaliste.

Il revient sur les analyses de Karl Marx (le verrou du despotisme oriental) et de sociologues comme Max Weber (l'émergence de l'individualisme en Europe), Talcott Parsons (les avantages de la famille restreinte), et d'autres encore (Peter Laslett, Jean Baechler, etc.). Puisant dans les recherches de ses collègues indiens et chinois, J. Goody réfute l'ensemble de ces théories, qu'il qualifie d'essentialistes car s'appuyant sur des qualités jugées intrinsèques à l'Europe. En lieu et place, il propose une histoire longue dont le point de départ commun serait un âge du bronze débouchant partout sur l'urbanisation et le développement du commerce, en Asie, en Afrique et en Europe. Les emprunts étant constants, il faut considérer le continent eurasien comme un ensemble.

Jusqu'à la fin du 18e siècle, l'Occident profite de nombreuses connaissances et techniques venues d'Orient. S'il est question de périodes plus ou moins fastes, c'est que les sociétés accélèrent leur marche vers le progrès grâce à l'écriture, lorsqu'elles la rendent indépendante de la religion : ainsi la Renaissance italienne, la période abbasside en islam, le confucianisme chez les Song. La machine à vapeur et les techniques du fer ont simplement permis à l'Europe un avantage temporaire car l'histoire, selon J. Goody, est pendulaire et le progrès universel. ● GÉRALD GAILLARD



• ***Petit traité d'histoire globale***
Jack Goody,
Armand Colin,
2022, 224 p.,
22,90 €.



• ***Les Inventeurs de l'American folk music***
Camille Moreddu,
L'Harmattan,
2023, 436 p., 42 €.

Culture

LA MUSIQUE DU PEUPLE

Ce livre retrace la façon dont la musique folk américaine a été constituée comme catégorie, non seulement dans un but de collecte savante, mais aussi à titre de marqueur de l'identité nationale américaine. La « musique du peuple » a été définie par des experts (musiciens, universitaires, producteurs de disques) qui s'inspiraient des études européennes de folklore du 19e siècle. À la recherche d'une essence de la culture américaine, certains compositeurs savants s'étaient, dans les années 1890, déjà penchés sur des musiques populaires rurales : c'est le cas d'Antonin Dvorak, inspiré par la supposée naturalité des « *mélodies nègres* », et d'Edward MacDowell, qui trouvait dans les airs amérindiens des signes de la « *ténacité d'esprit américaine* ». À leur suite, des anthropologues comme Alice Fletcher travaillent avec la Smithonian Institution et recueillent des mélodies amérindiennes, sans en comprendre complètement les règles de construction. Enfin, certains lettrés s'intéressent aux ballades d'origine britannique, alors que d'autres enquêtent sur la musique des petits fermiers blancs des Appalaches, considérés comme arriérés mais dépositaires d'une musique ancestrale.

À partir des années 1920, la musique folk commence à présenter un enjeu commercial en rencontrant un public aussi friand de musiques d'immigrants (*foreign music*) qu'américaines, qu'elles soient noires (*race music*) ou blanches (*hillbilly music*). À cela s'ajoute la mode des chansons de cow-boys collectées par l'anthropologue John Lomax, et des ballades mexicaines recueillies par Charles Lummis.

Enfin, les années 1930 voient l'aboutissement du processus d'institutionnalisation : au lendemain de la grande dépression, tandis que la politique du *New Deal* se met en place, un front constitué d'artistes communistes et antifascistes comme Sidney Robertson ou Alan Lomax participe à la diffusion de la *folk music* au titre d'éducation populaire et avec l'appui d'agences et de programmes fédéraux. La musique folk est désormais un outil culturel et politique. ● R.M.

Délivré à 353101 le 4/17/2023, 4:36:15 PM

À SIGNALER
• ***Le domaine du maître. L'État russe et sa mission mondiale***
Claudio Ingerflom, PUF, 2023, 281 p., 18 €.

Science politique

LA PARTICIPATION, C'EST LA SOLUTION

• ***Repoussons les frontières de la démocratie. Irriguer la société, entendre les citoyens, intégrer les individus***, Thierry Beaudet, L'Aube/Fondation Jean Jaurès, 2023, 88 p., 10 €.

Selon Thierry Beaudet, président du Conseil économique, social et environnemental (Cese), la démocratie française est aujourd'hui trois fois en crise : crise de légitimité, puisque les parlementaires ne représentent que très peu la population active des ouvriers, employés et agriculteurs ; crise de croissance, puisque les citoyens sont mieux informés et leur niveau d'exigence est plus élevé qu'auparavant ; crise d'efficacité, puisque les politiques ne parviennent à réduire ni les inégalités sociales ni la menace écologique. Tout cela mine la démocratie en nourrissant un sentiment d'impuissance et de déclin, poussant de plus en plus l'opinion vers l'autoritarisme et le populisme.

Il faut dire que la démocratie est prise dans plusieurs paradoxes. Historiquement, les élites éprouvent pour elle à la fois fascination et répulsion. Elle résulte d'un mariage instable entre différentes institutions (exécutif, assemblées, justice) et des contre-pouvoirs (Conseil constitutionnel, syndicats, mouvements sociaux). Elle permet d'émanciper les individus, mais elle favorise aussi le repli sur soi, l'indifférence et la désertion civique. Enfin, elle est le résultat d'un compromis entre la démocratie directe et représentative, et le lieu d'une tension permanente entre populisme et oligarchie.

En conclusion, T. Beaudet invite à revivifier la démocratie en l'étendant à toutes les sphères de la société, en en faisant un processus d'*empowerment* pour des citoyens engagés collectivement. C'est l'objectif de la consultation citoyenne : à travers des panels, des consultations, des conventions, comme la plus récente sur la fin de vie faisant intervenir des citoyens tirés au sort, cet exercice de démocratie directe permettrait non de légiférer, mais de poser les termes d'un problème, et d'intégrer un plus grand nombre de personnes dans le débat public.

● RÉGIS MEYRAN

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication : Nadia Latrèche
Directrice générale : Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement : 03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Olivier Bories, Guillemette Faure, Gérald Gaillard, Béatrice Kammerer, Clément Lefranc, Thomas Lepeltier, Régis Meyran, Marc Olano, Axelle Playoust-Braure, Jean-Marie Pottier, Marion Rousset, Laurent Testot, Anne-Claire Thérizol, Tom Umbdenstock.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres, Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs : www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture : Rampazzo & Associés

Couverture
© JAN VON HOLLEBEN

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire : 0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart « Sciences Humaines » est broché sur une partie des magazines.

PEFC 10-32-2813

Délivré à 353101 le 4/19/2023, 1:38:33 PM

International

LES LIMITES DE L'ALTRUISME EFFICACE

Le monde est confronté à de nombreux problèmes : faim, maladie, pauvreté, violences, risques d'épidémies, etc. On peut avoir le désir d'aider. Mais que faire ? Une première réponse consiste à dire que l'important est de donner de l'argent ou de s'investir personnellement pour la cause qui nous touche le plus. Toutefois, à la fin des années 2000 est née une doctrine, appelée altruisme efficace, qui voit les choses bien autrement. Elle préconise de déterminer rationnellement et de manière impartiale quel mode d'action à notre disposition aura le plus grand impact positif.

Plutôt donc que donner à un organisme qui nous plaît, l'idée est d'évaluer d'abord son efficacité, puis de choisir celui qui a le meilleur retour sur investissement, par exemple celui qui sauve le plus de vies pour la même somme. Constituée en mouvement, cette pratique rationnelle de la charité s'est rapidement développée ces dernières années et redistribue désormais des millions de dollars vers les actions qui présentent, en principe, les meilleurs rendements.

Comme en témoignent les débats qui animent ce recueil, l'altruisme efficace est aussi la cible de nombreuses critiques. Le reproche principal que lui adressent ses adversaires est que, derrière sa promesse d'œuvrer pour un monde meilleur, il nous inciterait en fait à accepter le monde tel qu'il est. Il encouragerait le soutien à une économie de marché qui, dans de nombreux cas selon ses critiques, serait responsable des maux auxquels la charité prétend s'attaquer. L'altruisme efficace favoriserait ainsi des stratégies d'ajustement contribuant à la persistance de systèmes inéquitables.

De la même manière, par son approche exclusivement comptable, l'altruisme efficace serait trop loin des acteurs de terrain, voire insensible aux victimes qu'il prétend aider. Ces critiques sont-elles justifiées ? C'est à voir. Mais un mouvement qui recherche la rationalité ne peut que bénéficier de ces remises en cause pour réfléchir à ses principes et à ses modes d'action et, au final, pour tenter de s'améliorer.

● THOMAS LEPELTIER

• ***The Good It Promises, The Harm It Does***
Carol Adams, Alice Crary et Lory Gruen, Oxford University Press, 2023, 310 p., 29,50 €.

• ***Queer theory, une histoire graphique***
Meg-John Barker et Jules Scheele, La Découverte, 2023, 180 p., 20 €.

Genre

LE PETIT *QUEER* ILLUSTRÉ

« *Queer* » fait partie de ces mots stigmatisants retournés et assumés par leurs cibles. D'abord utilisé comme insulte contre les *gays* et les lesbiennes, le terme est aujourd'hui endossé par des personnes « *en marge des normes hétérosexuelles et cisgenres mais aussi en marge des normes LGBT traditionnelles* ». C'est dire que l'épithète n'est pas toujours simple à définir, car revendiqué par le militantisme *queer*, par les études *queer*, et par la théorie *queer*, qui ne recouvrent pas exactement les mêmes acteurs ni les mêmes enjeux.

Une des idées fortes de la théorie *queer* reste son opposition aux identités fixes. Elle postule en effet que sexe, genre et identité sont fluides et varient en fonction du contexte. Refaire son histoire permet de comprendre que la théorie *queer* est faite de courants superposés, qui se cherchent voire se contredisent parfois. Tout commence avec l'invention des orientations sexuelles – homo ou hétéro –, considérées comme normales ou pathologiques. Dans cet ouvrage simple, ludique et pédagogique, l'activiste et universitaire Meg-John Barker et le graphiste Jules Scheele mêlent textes, bulles, schémas et dessins pour retracer l'histoire de la critique de ces normes sociales et leur déconstruction. On comprend qu'il y a quelque chose de sartrien dans l'esprit *queer*, de même que chez Simone de Beauvoir expliquant qu'on devient femme plutôt qu'on l'est. Sont croqués Michel Foucault, Judith Butler et Diana Fuss, jusqu'aux tenants des « *approches biologiques compatibles avec la théorie* queer ». On retient surtout l'idée d'émancipation qu'il y a derrière la *queerness*, intellectuellement liée à tous les discours qui entendent défaire les rapports de pouvoir. ● T.U.

Délivré à 353101 le 4/19/2023, 1:38:33 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE

LES ESSENTIELS

HORS-SÉRIE

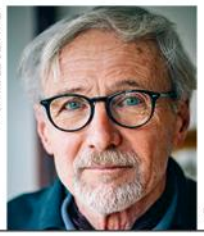
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 4/19/2023, 1:38:33 PM


© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE
Décolonial

Novembre 2018 : un appel signé par 80 universitaires et intellectuels dénonçait l'emprise croissante du mouvement « décolonial » sur les établissements d'enseignement supérieur français, mouvement suspecté de saper les fondements de la République. Un an plus tard, une autre tribune fustigeait le « *gauchisme culturel décolonial* », son jargon alambiqué et sa prétention à s'imposer comme un savoir académique. Quelques mois plus tard, c'est au tour du ministre de l'Éducation d'épingler publiquement l'idéologie « *indigéniste, raciste et décoloniale* », et de l'associer, de près ou de loin, à l'islamisme radical. Cette dernière précaution valait d'être prise car, peu de temps après, un sondage révélait que près de 60 % des personnes vivant en France ignoraient le sens du mot « décolonial », mais en revanche percevaient aisément l'islamisme comme un phénomène hostile. L'effet était attendu, mais pas très honnête.

Il est aujourd'hui possible de se renseigner facilement sur l'origine et le développement de la « théorie décoloniale », et ainsi de constater que – ô surprise – elle n'est pas née de la situation faite aux ex-sujets des empires français et anglais, mais remonte beaucoup plus loin dans l'histoire. En effet, c'est à un collectif de chercheurs latino-américains, soutenus par le sociologue Immanuel Wallerstein, qu'on doit la lente élaboration d'une vision critique singulière de l'histoire mondiale. Parmi eux, au départ, des sociologues et des philosophes façonnés par le marxisme, le tiers-mondisme, la critique de la dépendance et la théologie de la libération. Ils enseignent dans divers pays d'Amérique du Sud et, pour beaucoup d'entre eux, du Nord. Leurs travaux convergent dans les années 1990 sur un ensemble de thèses, à la fois historiques et critiques de l'hégémonie occidentale.

C'est à un collectif de chercheurs latino-américains, soutenus par le sociologue Immanuel Wallerstein, qu'on doit la lente élaboration d'une vision critique singulière de l'histoire mondiale.

Tout d'abord, la « découverte » des Amériques (1492) serait ni plus ni moins l'acte fondateur de la modernité (et non la Renaissance ou les Lumières) en tant qu'elle justifie toutes les conquêtes à venir et le mépris des peuples et des savoirs non européens. Deuxième point : les indépendances latino-américaines (19e siècle), en dépit de leurs objectifs démocratiques, n'auraient rien changé à la nature coloniale du pouvoir exercé à l'intérieur des États, ni à l'hégémonie des savoirs occidentaux (marxisme compris). Il s'ensuit que le continent continue de se vivre comme une périphérie, socialement discriminée et intellectuellement « invisibilisée ». Troisième point enfin, le décolonialisme consiste, d'une part, à promouvoir cette vision alternative de l'histoire et ainsi dénoncer les injustices qu'elle entraîne et, d'autre part, à soutenir les causes « subalternes » (indigènes, mais pas seulement, nationales aussi) qui font face à la domination occidentale, sans pour autant nourrir de projet politique bien défini.

Voilà ce qu'en peu de mots on peut dire de la genèse du « point de vue décolonial ». Est-ce à dire que son seul terrain de jeu est l'Amérique latine et les départements d'études culturelles ? Bien entendu non, car cette vision globale de l'histoire est transposable à d'autres épisodes coloniaux et à d'autres situations de discrimination raciale, sexuelle ou culturelle qui sont attribuables à ladite hégémonie occidentale. On peut donc développer du « décolonial » à propos de l'Afrique, de l'Asie et du reste du monde. Mais les intellectuels décoloniaux se présentent plus en réformateurs des savoirs à venir qu'en défenseurs de traditions immuables. On est donc assez loin, avec eux, de l'islam radical. ●

Délivré à 353101 le 4/19/2023, 1:38:33 PM

sciences humaines
BOUTIQUE EN LIGNE

2 NOUVEAUTÉS

La vie, c'est quoi ? Comment est-elle apparue sur terre ? Qu'est-ce que le vivant ?

14 € - 56 pages

Tous les êtres vivants doivent-ils mourir ? Et surtout : qu'y a-t-il après ?

14 € - 56 pages

COMMENT SAIT-ON ?
Une collection de documentaires jeunesse

RETROUVEZ LA COLLECTION EN SCANNANT CE QRCODE

Disponible en librairie ou sur **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**
Par téléphone au **03 86 72 07 00**

Délivré à 353101 le 4/19/2023, 1:38:33 PM

LE 110 EST UN NUMÉRO GRATUIT OUVERT JUSQU'AU 9 AVRIL 2023.

Délivré à 353101 le 4/19/2023, 1:38:33 PM